Comtesse DASH
UN AMOUR
coupable

1897
Ac

PQ
2399
.S5
A7
1897
c.MAIN

UN

AMOUR COUPABLE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

Format grand in-18

UN AMOUR COUPABLE..... 1 VOL.
LES AMOURS DE LA BELLE AURORE 2 —
L'ARBRE DE LA VIERGE..... 1 —
LES AVENTURES D'UNE JEUNE MARIÉE..... 1 —
LES BALS MASQUÉS..... 1 —
LE BEAU VOLEUR..... 1 —
LA BELLE PARISIENNE..... 1 —
LA BOHÊME DU XVIIe SIÈCLE... 1 —
BOHÊME ET NOBLESSE..... 1 —
LA CEINTURE DE VÉNUS..... 1 —
LA CHAINE D'OR..... 1 —
LA CHAMBRE BLEUE..... 1 —
LA CHAMBRE ROUGE..... 1 —
LE CHATEAU DE LA ROCHE SANGLANTE..... 1 —
LES CHATEAUX EN AFRIQUE.... 1 —
LES COMÉDIES DES GENS DU MONDE..... 1 —
COMMENT ON FAIT SON CHEMIN DANS LE MONDE..... 1 —
COMMENT TOMBENT LES FEMMES. 1 —
UN COSTUME DE BAL..... 1 —
LA DAME DU CHATEAU MURÉ .. 1 —
LA DETTE DE SANG..... 1 —
LA DERNIÈRE EXPIATION..... 2 —
LE DRAME DE LA RUE DU SENTIER 1 —
LA DUCHESSE D'ÉPONNES..... 1 —
LA DUCHESSE DE LAUZUN..... 3 —
LA FÉE AUX PERLES..... 1 —
LA FEMME DE L'AVEUGLE..... 1 —
UNE FEMME ENTRE DEUX CRIMES 1 —
LES FEMMES A PARIS ET EN PROVINCE..... 1 —
LE FILS DU FAUSSAIRE..... 1 —
UN FILS NATUREL..... 1 —
LES FOLIES DU COEUR..... 1 —
LE FRUIT DÉFENDU..... 1 —
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV..... 4 v
— LA RÉGENCE..... 1 —
— LA JEUNESSE DE LOUIS XV.. 1 —
— LES MAITRESSES DU ROI.... 1 —
— LE PARC AUX CERFS..... 1 —
LES HÉRITIERS D'UN PRINCE. 1 —
LE JEU DE LA REINE..... 1 —
LA JOLIE BOHÉMIENNE..... 1 —
LES LIONS DE PARIS..... 1 —
LE LIVRE DES FEMMES..... 1 —
MADAME LOUISE DE FRANCE.... 1 —
MADAME DE LA SABLIÈRE..... 1 —
MADEMOISELLE CINQUANTE MILLIONS..... 1 —
MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN..... 1 —
LA MAIN GAUCHE ET LA MAIN DROITE..... 1 —
LES MALHEURS D'UNE REINE.. 1 —
LA MARQUISE DE PARABÈRE.... 1 —
LA MARQUISE SANGLANTE..... 1 —
LE NEUF DE PIQUE..... 1 —
LA NUIT DE NOCES..... 1 —
LA POUDRE ET LA NEIGE..... 1 —
LA PRINCESSE DE CONTI..... 1 —
UN PROCÈS CRIMINEL..... 1 —
UNE RIVALE DE LA POMPADOUR. 1 —
LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE .. 1 —
LA ROUTE DU SUICIDE..... 1 —
LE SALON DU DIABLE..... 1 —
UN SECRET DE FAMILLE..... 1 —
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE.. 2 —
LA SORCIÈRE DU ROI..... 2 —
LE SOUPER DES FANTOMES..... 1 —
LES SOUPERS DE LA RÉGENCE. 2 —
LES SUITES D'UNE FAUTE..... 1 —
TROIS AMOURS..... 1 —
LES VACANCES D'UNE PARISIENNE. 1 —
LA VIE CHASTE ET LA VIE IMPURE 1 —

E. Colin. — Imprimerie de Lagny.

UN

AMOUR COUPABLE

PAR

LA COMTESSE DASH

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1897

Droits de reproduction et de traduction réservés

UN

AMOUR COUPABLE

PREMIÈRE PARTIE

VERSAILLES

I

Au mois de janvier 1787, par un beau soleil, la foule se pressait autour de la pièce d'eau des Suisses et du grand canal, dans le parc de Versailles. Les patineurs, parmi lesquels se distinguait le célèbre Saint-Georges, faisaient rage et merveilles. Des femmes élégantes, groupées près de la glace, regardaient, critiquaient, riaient souvent, car les chutes étaient piquantes. Ce plaisir, devenu fort à la mode parce qu'il était du goût de la reine, occupait alors presque toutes les matinées

des jeunes femmes et des jeunes gens. Il fallait patiner ou aller en traîneau, entre le dîner et le souper, comme il faut aujourd'hui se promener au bois de Boulogne. Les modes varient, mais leur règne ne change pas.

Parmi les hommes que chacun remarquait, il s'en trouvait un plus remarquable que les autres. Il disputait à Saint-Georges le prix de l'adresse et de la grâce. Sa bonne mine n'avait point d'égale. Sa mise simple n'indiquait ni un homme de cour, ni un homme riche ; sa polonaise, d'une étoffe de laine assez fine, couleur vert myrte, était garnie d'une fourrure de petit gris fort pâle et très-étroite ; son chapeau n'avait ni plumes ni ganses précieuses, et les dentelles de sa chemise ne semblaient ni d'Angleterre, ni de Flandre, ni d'Alençon. Pourtant, les femmes s'intéressaient à lui; elles le suivaient de l'œil et l'applaudissaient. Ses grands yeux d'un bleu d'azur, ses lèvres minces et vermeilles, son nez droit et d'un dessin irréprochable, ses sourcils arqués et un peu rapprochés du nez, lui tenaient lieu d'élégance et de somptuosité. Sa riche taille, ses belles formes, se dessinaient à chacun de ses mouvements. Il semblait fier de son triomphe et se faisait un plaisir de le prolonger.

Autour de la pièce d'eau, près de la statue du cavalier Bernier, deux jeunes personnes s'appuyaient l'une sur l'autre et regardaient d'un œil avide ce spectacle si varié et toujours nouveau. Toutes deux étaient belles,

toutes deux vêtues à la dernière mode et couvertes de fourrures précieuses; leur mise absolument semblable, plus que le rapport de leurs traits, les faisait reconnaître pour des sœurs. Derrière elles se tenaient trois laquais en livrée, galonnés sur toutes les coutures. Ils portaient d'autres pelisses, d'autres palatines, au cas où leurs maîtresses songeraient à se faire conduire en traîneau.

— Voyez, voyez, mignonne, dit la plus jeune des deux, voyez comme il a dépassé le chevalier de Saint-Georges : en vérité, cet homme est d'une force surprenante.

— Il est très-adroit, en effet, répondit l'autre avec plus de mesure.

— Ne le trouvez-vous pas aussi beau que les plus beaux de la cour ?

— Il est très-beau, vous avez raison, ajouta de la même manière la jeune femme.

Puis, après un instant de distraction, elle reprit, se parlant à elle-même :

— Quel peut être cet homme ?

— Désirez-vous le savoir, ma chère ? Il est facile de le demander.

— Moi ! ai-je dit cela ? Que m'importe cet inconnu, je vous prie ?

— Rien, assurément; mais la curiosité n'est-elle plus permise ? Bourguignon, dit-elle à un de ses la-

quais, sachez quel est cet homme en polonaise verte garnie de petit gris, et revenez nous l'apprendre.

Bourguignon s'inclina et se perdit dans la foule. Au même instant, l'objet de leurs observations arriva si près d'elles par un coup de talon, qu'elles furent obligées de se reculer. Il les regarda hardiment, de façon à leur prouver qu'il les trouvait belles aussi, et exécuta devant elles les évolutions les plus difficiles et les plus gracieuses, sans baisser les yeux et sans les perdre un instant de vue.

— Aurore, dit l'aînée des deux sœurs, ne restons pas davantage ici : cet homme manque au respect qu'il nous doit. S'il se rencontrait quelques personnes de la cour, cela pourrait nous compromettre.

— Comme vous voudrez, ma sœur; il fait pourtant un soleil réjouissant, et la reine ne viendra à Trianon qu'à quatre heures. Qu'allons-nous faire, d'ici-là?

— Rentrer à notre appartement, chère petite, et attendre le moment de notre sortie; ce n'est pas bien difficile, ce me semble.

— Et Bourguignon, que j'ai envoyé en quête, qu'en ferons-nous?

— Il nous rejoindra au château, mais partons, partons : cela devient intolérable, et jamais on ne vit une inconvenance pareille.

Les jeunes femmes tournèrent sur elles-mêmes en faisant quelques pas en avant. Bourguignon revenait de son ambassade : Aurore s'arrêta pour l'attendre; sa sœur fut forcée de l'imiter.

— J'ai exécuté les ordres de mademoiselle, dit-il : j'ai interrogé tout le monde, tous les habitués du parc; personne ne connaît ce monsieur; il vient ici pour la première fois.

— Quelque étranger, sans doute.

— Qu'importe, enfant ? dit-elle, Rentrons, rentrons vite !

Elles continuèrent leur route vers le château. En ce moment même, l'inconnu, qui s'était débarrassé de ses patins aussitôt qu'elles avaient cessé de le regarder, accosta un des laquais resté en arrière. Il lui mit un écu de six livres dans la main et lui dit à voix basse :

— Mon ami, le nom de vos maîtresses, s'il vous plaît ?

— Madame la duchesse de Vaujour et mademoiselle de Sainte-Même, sa sœur.

Pour six livres, un laquais de grande maison n'en pouvait dire davantage, en vérité. L'inconnu le comprit sans doute, car il s'éloigna sans répondre, se tenant apparemment pour satisfait.

Les deux sœurs traversèrent la terrasse, suivirent à gauche le chemin de la rue des Réservoirs, puis elles

entrèrent sous une voûte garnie de suisses et de factionnaires, et montèrent l'escalier conduisant aux appartements particuliers du château, c'est-à-dire à ceux que le roi et la reine accordaient aux gens de leurs maisons ou aux courtisans auxquels ils daignaient faire cet honneur. Elles s'arrêtèrent au second étage. Un des laquais ouvrit la porte; la duchesse passa la première. Aurore de Sainte-Même la suivit. Son joli visage portait l'empreinte d'une contrariété très-vive. Elle avait quitté le parc au moment le plus brillant, au moment où elle s'amusait davantage, et cela pour un danger imaginaire. Qui songeait à la façon dont cet homme la regardait !

Madame de Vaujour s'arrêta dans un petit salon fort richement meublé, mais si bas et si étroit qu'on osait à peine y remuer, dans la crainte de briser quelque porcelaine. Un seigneur d'une soixantaine d'années, d'un air remarquablement distingué et respectable, se chauffait près d'un bon feu, pendant qu'une dame un peu plus jeune que lui, et qui semblait souffrante, feuilletait un livre de dévotion. A l'entrée des jeunes femmes, ils se levèrent, et leur firent une place près de la cheminée.

— Vous voilà déjà? dit la dame, vous rentrez de bonne heure aujourd'hui.

— Nous ne pouvions rester plus longtemps, ma mère : une manière de bourgeois, fort adroit à patiner,

mais ignorant du monde, regardait Aurore, semblait s'occuper uniquement d'elle ; et vous comprenez que je l'ai emmenée.

— C'est-à-dire, ma chère, qu'il s'occupait de vous bien plus que de moi, et que...

— Allons ! reprit la mère, je vois qu'il s'occupait de toutes les deux et ceci ne m'étonne pas.

— Vous riez, madame ? interrompit le marquis de Sainte-Même d'un ton sévère, vous riez ? vous devriez plutôt louer la duchesse de sa prudence : elle s'est conduite en femme honnête et réservée. Une veuve de son âge et une fille de l'âge de sa sœur ne sauraient garder trop de mesure, exiger trop de respect. En se protégeant elles-mêmes elles rendent plus facile la tâche de leurs parents.

— La vôtre, monsieur ; car, hors vous, qui nous doit un appui sur la terre ? Je n'ai plus de mari, Dieu nous a refusé un frère ; vous nous restez seul.

— Et je ne faillirai pas à mon devoir, mes chères filles : je tiendrai haut et ferme le pennon de mes ancêtres, qui descendra avec moi dans la tombe, car je suis le dernier de mon nom.

Un nuage de tristesse passa sur les traits du vieillard en prononçant ces mots. La marquise baissa les yeux et devint pâle.

Cette petite scène n'étonna aucun des assistants. Sans doute elle était dans leurs habitudes, et cet inté-

rieur sérieux, présidé par ce noble vieillard, ne s'animait que rarement aux joyeux rires des jeunes filles. La mère, malade, d'un aspect mélancolique et doux jusqu'à la timidité, accoutumée à la domination de son mari, ne connaissait d'autre volonté que la sienne. Maître et souverain chez lui, M. de Sainte-Même était un de ces hommes d'autrefois, poussant le culte de l'honneur jusqu'au fanatisme. Il avait coutume de dire que Virginius était son héros et qu'il tuerait certainement sa fille ou sa femme plutôt que de les savoir coupables, ou seulement soupçonnées. La marquise, modèle de vertu, avait traversé l'époque glissante de Louis XV sans donner prise à la médisance; la duchesse et mademoiselle de Sainte-Même étaient citées comme des anges terrestres : aussi leur père se trouvait-il parfaitement heureux. La seule ombre au tableau était la santé de sa femme toujours souffrante, toujours rêveuse, semblant agitée d'un trouble inconnu et victime d'un chagrin secret, dont tout son amour, toutes ses instances n'avaient pu lui arracher l'aveu. Non-seulement elle s'obstinait à se taire, mais encore elle niait qu'elle eût rien à confier. Quelquefois son mari finissait par le croire, mais la continuation de ses tristesses lui rendait son incertitude. Madame de Vaujour adorait sa mère et en était adorée ; elle l'entourait de soins, elle prévenait ses désirs, elle cherchait à lire dans ses yeux et à sécher ses larmes prêtes à

couler. C'était entre elles un échange de tendresse et d'attentions à réjouir la vue.

— Vous allez à Trianon avec la reine, ce soir, n'est-ce pas, mes enfants ?

— Oui, mon père, il y a un bal, une mascarade, et la reine nous a fait l'honneur de nous désigner pour la suivre.

— Madame de Brionne vous conduira, sûrement?

— Comme de coutume, oui, mon père.

— Veillez bien sur vous, je vous en supplie ; sachez éloigner même l'ombre d'un propos ; vous le devez à vous-mêmes, vous le devez à Sa Majesté ; le respect vous garantirait à défaut de la vertu.

— Nous vous obéissons en tout, mon père, et, loin de vous, nous sommes toujours sous vos yeux ; c'est ainsi que ma bonne mère nous a élevées.

Le marquis promena un regard attendri sur ce petit cercle réunissant tout ce qu'il aimait au monde, puis il baisa la main de sa femme, à laquelle cette caresse arracha un faible sourire. Aurore s'était levée et regardait dans le jardin. Cette foule si gaie, si diverse, ces habits de toutes les couleurs, de toutes les formes, amusaient sa jeune imagination. Tout à coup, elle poussa un léger cri et appela la duchesse. Elle venait de reconnaître le héros patineur, appuyé près d'une statue et les yeux fixés sur le château. Le hasard l'avait

amené près de l'Antinoüs, et sa beauté ne pouvait rien craindre du voisinage.

— Voyez, Amaranthe, dit-elle à voix basse, le voilà encore.

— Ne vous montrez pas, Aurore, il pourrait vous reconnaître et supposer que vous vous occupez de lui.

— Qu'est-ce, ma fille ? demanda la marquise.

Le marquis venait de sortir.

— C'est l'homme qui nous a effrayées, ma mère ; il est là, dans le parterre.

— Je veux le voir ; il doit avoir une figure épouvantable.

— Épouvantable, madame ? s'écria Aurore en riant. Oh ! venez le regarder, et vous nous en direz votre avis.

La marquise s'approcha, en effet ; elle chercha la place désignée et n'eut pas plus tôt aperçu le jeune homme, qu'elle devint pâle et tremblante. Ses enfants, occupées ailleurs, ne s'en doutèrent pas.

— Oui, il est beau ! dit-elle après quelques instants de silence ; il est beau, mais d'une de ces beautés fatales qui entraînent après elles le malheur et le crime. Je vois sur son front une marque terrible. Mes enfants, mes trésors, que Dieu écarte cet homme de votre route ; car, j'en ai le pressentiment, il vous serait funeste !

Les deux sœurs se rapprochèrent de leur mère et la tinrent embrassée ; inquiètes de son exaltation, dont

elles ne connaissaient que trop les suites, elles employèrent tous les moyens pour la calmer.

— Soyez tranquille, ma mère chérie, poursuivit en riant la duchesse, nous ne le rencontrerons plus. Nous renoncerions plutôt à la promenade, puisqu'il vous tourmente. Et d'ailleurs, que pouvons-nous avoir de commun avec cet inconnu? il n'est ni de notre monde ni de nos habitudes; le hasard l'a rapproché de nous, un autre hasard l'éloignera. Il ne nous cherche pas, allez!

Au même instant, comme pour donner un démenti à ces paroles, le patineur ôta son chapeau et les salua avec beaucoup de respect. Il venait de les apercevoir, car elles s'étaient fort découvertes, ne songeant plus qu'à rassurer leur mère et ayant oublié leurs craintes. Elles se reculèrent vivement par un mouvement involontaire. La mère resta seule à sa place, les yeux toujours fixés au même endroit.

— M'étais-je trompée, Aurore? m'étais-je trompée, Amaranthe? vous cherchait-il? Oh! chères bien-aimées, ne montrez jamais cet homme à votre père : il le tuerait, fût-il aussi innocent qu'au jour de sa naissance!

Madame de Sainte-Même se retira lentement et ferma le rideau. Ses filles l'attendaient près de la cheminée.

— Vous semblez bien souffrante, ma mère, dit la duchesse : resterai-je, et Aurore ira-t-elle seule avec madame de Brionne?

— Je ne vous priverai pas d'un plaisir, mes enfants; la reine vous a désignées, vous devez la suivre, et moi je n'en souffrirai pas plus qu'à l'ordinaire. Voici bientôt l'heure : la princesse vous attendrait, il faut partir. Je me chargerai de vos excuses et de vos adieux pour votre père.

La duchesse eut beaucoup de peine à se décider. Le trouble, la pâleur de sa mère l'agitaient. Elle se reprochait le plaisir qu'elle allait prendre, et sentait d'avance quelles pensées la poursuivraient. Enfin elle obéit ; après avoir donné ses ordres pour que les toilettes nécessaires fussent transportées sans retard, elles partirent, couvertes des baisers et des bénédictions de la marquise.

La comtesse de Brionne, princesse de la maison de Lorraine, une des plus grandes et des plus respectables dames de la cour de France, servait de guide à mesdemoiselles de Sainte-Même, depuis leur entrée dans le monde. Cousine germaine de leur père, elle s'était engagée à remplacer près d'elles la marquise, que sa santé rendait incapable de cette tâche. Elle avait un appartement à Versailles; elle l'habitait seulement pour rendre ses devoirs et pour assister aux fêtes. Son fils, le prince de Lambesc, se faisait remarquer par sa bonne mine, par sa bravoure et un peu aussi par ses aventures. Quand les deux jeunes femmes furent annoncées, madame de Brionne alla au-devant

d'elles et les reçut avec tendresse. Le prince s'inclina respectueusement.

— Avez-vous des habits de caractère, mes chères belles? on n'est pas reçu sans cela.

— Oui, madame, vous avez eu la bonté de nous faire prévenir, et nous avons tout disposé en conséquence.

— On s'amusera beaucoup. La reine a donné quelques entrées aux gardes-du-corps et aux officiers suisses, ce qui augmentera le nombre des cavaliers. Ceux de la cour sont fort choisis : ne vient pas qui veut. Demain, un déjeuner champêtre pour nous, de la maison ou de l'intimité; puis on retourne à Versailles, et, le soir, il y aura cercle. Ce programme m'a été communiqué hier par madame la princesse de Lamballe. Si vous êtes disposées, rendons-nous chez Sa Majesté : il vaut mieux arriver des premières.

Marie-Antoinette, cette femme dont la beauté majestueuse méritait seule un trône, cette femme si malheureuse et si digne de respectueuse sympathie, voyait alors *l'univers à ses pieds*, ainsi que le lui disait, dans un calembour, le marquis de Bièvre. Jeune, insouciante, elle ne songeait qu'au plaisir. On lui fit un crime de ce qui chez les autres est à peine une faiblesse. On a beau être archiduchesse d'Autriche et reine de France, on est femme néanmoins, et la nature ne perd pas ses droits. Marie-Antoinette retrouva aux jours de malheur la grandeur, le courage, la dignité

de son rang. Elle fut mère sublime, épouse admirable; elle porta sur l'échafaud sa noble et innocente tête, et marcha à la mort la palme du martyre à la main. De quelque opinion qu'on soit, ce martyre doit rendre sacrée la mémoire de notre dernière reine. Les femmes surtout doivent se taire et déplorer cette infortune si auguste et si complète. L'injure, en ce cas, est plus qu'une lâcheté, c'est un sacrilége.

Aux jours dont nous parlons, la gaieté animait sa physionomie imposante. Debout près de la cheminée de son cabinet, elle recevait, avec un charmant sourire, ceux qu'elle appelait ses amis. Cette intimité tant calomniée était prise dans les personnes les plus distinguées de l'époque. Elle savait trouver pour chacun le mot agréable; elle connaissait leur famille, leurs espérances; elle voulait que tout le monde fût heureux, et répandait le bonheur autour d'elle, autant que sa position parfaitement dépendante lui permettait de le faire. En apercevant madame de Vaujour, elle lui dit joyeusement :

— Eh bien ! vous voilà donc, belle sauvage ! M. de Sainte-Même vous confie à nous. J'en suis fière, en vérité. Il garde trop bien son trésor; c'est de l'avarice. Bonjour, mademoiselle Aurore, fraîche comme votre patronne. Avez-vous pris son costume pour notre bal? Vous n'en pourriez choisir aucun qui vous allât mieux.

Les carrosses étaient prêts; on y monta au bas de

l'escalier de marbre, dans la cour des Princes. Amaranthe, jetant un regard distrait sur la foule curieuse, amassée comme d'ordinaire en cette circonstance, rencontra ce regard d'azur, pénétrant et hardi, qui l'avait si fortement impressionnée le matin. Elle devint pâle de colère.

— Encore! murmura-t-elle.

Et elle se hâta de se placer à l'autre extrémité du carrosse pour échapper à cette obsession.

II

Arrivée à Trianon, la cour fit un léger repas, puis les femmes se rendirent dans la petite chambre désignée pour les recevoir. Les hommes avaient à leur disposition la salle des officiers de service chez le roi, où se trouvaient des dominos de toutes les couleurs et de toutes les tailles. Pendant ce temps, les salons se préparaient, les buffets se dressaient, tout respirait la joie et la gaieté dans ce royal séjour, dont l'étiquette était bannie et faisait place à ce laisser-aller de bonne compagnie, sans lequel il n'est point de véritable plaisir.

A huit heures, l'orchestre donna le signal et le bal commença. Il présentait un ravissant coup d'œil. Ces costumes frais, élégants et riches, aussi variés de

formes que de nuances, formaient une bigarrure agréable. Les intrigues se croisaient et prenaient bien vite un caractère personnel et intime, dans une réunion où tout le monde se connaissait. Les hommes, à très-peu d'exceptions près, portaient seulement un domino ouvert sur leur habit, et ces habits, brodés d'or, de perles fines, même de pierreries, étaient assez semblables pour laisser un peu de doute, un peu d'aliment à la curiosité. On gardait le masque : on devait le conserver jusqu'au souper, c'était une condition du bal. On dansait néanmoins les danses à la mode à cette époque : le menuet, quelques contre-danses et des courantes fort gracieuses et assez difficiles.

Parmi les hommes en costume, un surtout se faisait remarquer par sa grâce, son habileté même ; il exécutait les pas les plus compliqués, et quelques voix murmuraient autour de la reine :

— En vérité, madame, c'est Vestris.

— Allons donc ! *le dieu* de la danse daignerait descendre jusqu'à Trianon ! D'ailleurs, celui-là a la tête de plus que lui.

— Alors, c'est Vestr'Allard, son héritier, presque son émule.

— Ni l'un ni l'autre, mesdames, répliqua le comte de Vaudreuil : c'est tout simplement un des gardes-du-corps de Sa Majesté, auxquels la reine a daigné envoyer des invitations. Un de ses camarades, avec le-

quel je causais tout à l'heure, assure qu'il exécute un certain pas espagnol mieux que tous les *dious* de toutes les générations. C'est un des plus beaux et des plus remarquables jeunes gens des quatre compagnies.

— Vraiment? reprit la reine, j'ai envie de vous en donner le plaisir. Demandez-lui, monsieur de Vaudreuil, s'il ne me le refusera pas.

Un instant après, le comte apportait à la reine les remercîments du jeune militaire et l'assurance de sa soumission. Il s'entendit avec l'orchestre, on fit cercle autour de lui, il tira des castagnettes de la poche de son habit de *majo*, puis il commença. La cour, accoutumée aux danses graves, terre à terre, sérieuses, ne comprit pas d'abord cette débauche de pas et d'attitudes. Le fandango et la cachucha ne ressemblaient guère au menuet ou à la révérence. Mais, après les premières mesures, le charme, la grâce exquise, les mouvements ravissants et voluptueux du danseur attirèrent toutes les attentions, captivèrent tous les suffrages. La reine l'applaudit, le loua, lui demanda trois fois de recommencer et se le fit présenter à la fin par M. le prince de Conti, qu'on assurait être son protecteur.

— Comment vous nommez-vous, monsieur? lui dit-elle.

— Armand de Nareil, madame.

— Vous êtes depuis longtemps dans les gardes-du-

corps du roi? Cependant j'entends ce nom pour la première fois; cela m'étonne : ces messieurs sont presque tous de ma connaissance.

— J'ai eu l'honneur d'être reçu ce matin seulement dans la compagnie écossaise.

— Ah ! je comprends alors. De quelle province est votre famille?

Le jeune homme hésita à répondre. M. le prince de Conti prit la parole :

— M. de Nareil est orphelin, madame. Son père fut mon ami intime, et me l'a recommandé au lit de la mort.

La reine avait trop de tact pour ne pas deviner un mystère douloureux; elle ne fit plus de questions. Congédiant le jeune homme d'un bienveillant signe de tête, elle ajouta :

— Comptez sur ma protection, monsieur de Nareil; je serai enchantée de vous être utile, ne fût-ce que pour plaire à mon cousin de Conti, qui me néglige, qui ne sort pas du Temple et qui me ferait croire que je ne suis plus dans ses bonnes grâces.

— Ah ! madame, répliqua M. le prince de Conti, attaqué par ce propos et impatient d'y répondre, Votre Majesté donne des grâces et ne les reçoit pas.

Armand de Nareil comprit qu'il devait se retirer : il eut le bon goût de ne point chercher de nouveau les regards de la reine et se recula doucement, insensi-

blement en arrière, jusqu'à ce qu'il se perdît dans la foule des courtisans. La duchesse de Vaujour était placée très-près de Marie-Antoinette; elle avait tout entendu, tout vu. Un intérêt inexplicable l'attachait à cette présentation, si semblable d'abord à toutes celles qu'elle avait vues.

L'embarras d'Armand l'intéressa : elle comprit qu'il devait être malheureux, et ce mouvement involontaire des bons cœurs pour ceux qui souffrent l'attira vers lui. Elle le suivit des yeux, elle le vit s'appuyer près d'une colonne, relever un peu son masque pour respirer. Car, chose étrange et à laquelle personne n'avait songé dans le moment, il parut masqué devant la reine de France. Il revint ensuite examiner attentivement les femmes assises, les unes après les autres, et s'approchant d'Amaranthe, il lui demanda sa main pour un menuet ou pour une contredanse. Son premier mouvement fut d'accepter, sans réflexion. Elle n'avait pas dansé de la soirée : elle aimait peu la danse. Quand la reine les vit partir ensemble, elle interrompit un instant sa conversation avec M. le prince de Conti et dit, en se retournant vers eux :

— Mon cousin, votre protégé n'a pas mal choisi sa danseuse, je vous en réponds.

Amaranthe rougit sans savoir pourquoi. Son cavalier fit ses saluts de manière à satisfaire le goût le plus difficile. Il présenta la main comme personne, et

ses trois pas de retraite lui valurent des applaudissements répétés. Dans le moment du repos, il ne pouvait guère se dispenser d'adresser la parole à la duchesse. Il hésitait néanmoins.

— Ce jeune homme est trop timide, pensait-elle, il faut qu'il soit grandement malheureux ; c'est dommage!

— Combien la reine est bonne ! dit-il enfin.

— Oh ! oui, monsieur, répondit la duchesse, et plus vous la verrez, plus vous en serez convaincu. Ils ne trouvèrent rien de plus à se dire. Souvent, c'est parce qu'on aurait trop à parler. Après le menuet fini, la duchesse revint à sa place, près de sa sœur et de madame de Brionne, l'esprit très-occupé. Elle ne pouvait détourner les yeux de ce singulier inconnu, jeté comme une énigme au milieu d'une société où tous se savaient par cœur. Aurore l'interrogea sur leur conversation, presque aussi intriguée qu'elle.

— En vérité, ma chère, notre conversation n'en est pas une, répliqua la duchesse : nous avons échangé trois phrases d'almanach, quelque chose comme la pluie et le beau temps.

Au même instant, M. de Nareil, qu'elles ne voyaient pas, s'approcha de mademoiselle de Sainte-Même et lui fit la même invitation qu'à sa sœur. Elle fut acceptée, et la reine fit signe à la duchesse de s'asseoir à côté d'elle, à la place laissée vide par M. le prince de Conti.

— Savez-vous quel est ce beau danseur, duchesse?

— Je ne sais que ce qu'il a dit à Votre Majesté, madame.

— Et moi, voilà ce que j'imagine. Mon cher cousin de Conti est fort galant : il a eu nombre d'aventures, et peut-être... peut-être est-ce un duc du Maine ou un comte de Toulouse de la branche cadette.

— C'est possible, madame.

— Il a vraiment tout à fait bonne grâce, des manières nobles et distinguées; nous verrons au souper son visage.

A ces questions, à ces remarques, Amaranthe ne répondait presque pas, juste pour ne pas manquer de respect. Elle regardait Armand dansant avec sa sœur, et trouvait dans ses poses, dans ses gestes, un souvenir indéfinissable.

— Je connais cet homme, se disait-elle, je l'ai vu il n'y a pas longtemps; mais où cela?

Cette préoccupation la suivit toute la soirée, jusqu'au moment de se mettre à table. En s'asseyant, elle cherchait autour d'elle. M. de Nareil ne parut nulle part. La reine lui fit en riant un signe d'impatience. Aussitôt qu'elles furent rentrées au salon :

— C'est une intrigue de bal masqué, duchesse; ce beau jeune homme a ici quelque infidèle ou quelque tigresse, à moins que nous ne nous soyons trompées sur son visage et que l'enseigne ne

soit fausse. Alors il fait bien de se cacher. Que disais-je? le voilà là-bas qui nous contemple. Se doute-t-il que nous parlons de lui? il a toujours son masque.

— Votre Majesté a permis qu'on les reprît après souper : il est dans son droit.

— Et s'il n'avait pas faim, rien ne le forçait à se mettre à table : tout cela est juste comme Barême. Vous ne faites pas un tour de bal, duchesse? Vous êtes en vérité trop raisonnable pour une veuve de vingt-trois ans.

La reine aimait particulièrement à rire avec ses familières; elle les plaisantait et souffrait qu'elles le lui rendissent, dans la borne du respect. Madame de Vaujour, plus sérieuse que gaie, recevait les atteintes de sa souveraine sans jamais les renvoyer. Sa beauté, si remarquable, n'obtenait point à la cour le succès auquel elle avait droit. On attribuait généralement cette sorte d'injustice à sa froideur, à son indifférence. Non-seulement elle n'accueillait pas les hommages, mais elle les repoussait par un maintien glacé, par un visage sévère. Bien éloignée de toute coquetterie, elle semblait ignorer son pouvoir. Et cependant cette enveloppe silencieuse recouvrait une âme brûlante, un cœur tendre et dévoué. La contrainte imposée depuis son enfance par la rigidité de son père l'avait forcée de renfermer ses impressions. Elle ne pensait jamais tout haut, elle cachait ses tristesses et ses joies;

son beau visage était devenu un masque immobile, servant, non pas au mensonge, mais à la résignation.

La seule impression qu'elle ne pût effacer, c'était le malheur. Au milieu d'une cour brillante, comblée des dons de la fortune et de la nature, Amaranthe n'était point heureuse. La prison dans laquelle végétait son cœur l'étouffait et la torturait, la pauvre enfant! A ce bal, comme partout, elle portait ses préoccupations, sa mélancolie; rien ne pouvait l'en distraire, et sa pensée l'emmenait toujours loin de qui l'entourait, hors sa mère, qu'elle aimait par-dessus toutes choses.

— Ma pauvre mère, elle souffre! se dit-elle souvent au milieu de cette fête. Quand donc le repos lui viendra-t-il?

La marquise était de ces âmes blessées à mort auxquelles le repos ne peut venir que dans la tombe. Amaranthe l'ignorait, elle qui ne savait de la vie que les sacrifices ou les sentiments. La voix des passions, jusqu'ici muette pour elle, devait lui révéler le secret de l'âme de sa mère, lui apprendre à l'aimer, à la plaindre encore davantage.

Aurore dansait : Aurore gaie, folâtre, rieuse; Aurore plus charmante et plus séduisante que sa sœur, mais moins attachante sans doute; plus exaltée, moins tendre; plus passionnée, moins dévouée aussi; moins parfaite enfin. Elle avait seize ans; son sourire

enfantin n'en accusait pas davantage. M. de Nareil vint l'engager, une seconde fois, pour une sorte de danse viennoise introduite à la cour par Marie-Antoinette. Elle ne songea pas à cacher le plaisir qu'elle en ressentit.

La fête se prolongea tard. Un peu avant la fin, la duchesse, fatiguée d'être assise, se promena seule dans les salons. Au tournant d'une porte, elle rencontra M. de Nareil. Il se plaça devant elle, de manière à ce qu'elle ne pût aller plus loin.

— Un mot, madame, lui dit-il, un seul mot, je vous en conjure.

— Que voulez-vous, monsieur? reprit-elle avec hauteur, choquée de cette insistance. Vous ne me connaissez pas, vous croyez parler à une autre, sans doute.

Elle avait remis son masque en quittant sa place.

— Je ne me trompe point, madame, vous êtes madame la duchesse de Vaujour. Croyez-vous qu'un homme digne de ce titre puisse vous confondre avec les poupées qui remplissent ce salon? Répondez à la question que je vais vous adresser, car de là dépend mon avenir, de là dépendent mon bonheur et le vôtre.

— Nous sommes au bal masqué, monsieur, répliqua la duchesse essayant de sourire. et, malgré elle, intéressée par ce singulier début, il me faut donc vous entendre : je n'ai pas le droit de me fâcher tant que vous ne sortirez pas des convenances.

— Eh bien, madame, croyez-vous aux passions subites?

—Je n'ai jamais réfléchi sur ces matières-là, monsieur

— Croyez-vous qu'un regard puisse décider ou changer toute une existence? Croyez-vous qu'un homme, en voyant une femme pour la première fois, puisse se dire : « Cette femme m'appartiendra, ou je mourrai, ou elle mourra elle-même. » Le croyez-vous, madame?

— Je vous ai déjà dit, monsieur, que je n'en savais rien et que cela ne m'importait pas, continua la duchesse, du même ton, en cherchant à passer.

— Un instant encore, madame, et je vous laisserai libre. Je suis peu de chose en comparaison de vous, il y a bien loin de ma position à la vôtre; pourtant, — sachez-le, et je me suis juré de ne pas sortir sans vous l'apprendre, — moi, orphelin, moi bâtard, (et il est impossible de rendre quel sentiment de haine et de rage il mit dans ce mot); moi, sans fortune et sans nom, je serai votre maître! Vous m'aimerez malgré vous, vous m'appartiendrez; car je le veux, car je vous aime d'une passion sans raison. C'est désormais une partie dont l'enjeu est ma tête ou mon bonheur. Ma volonté ne m'a jamais failli, et ce n'est pas dans cette circonstance qu'elle me manquerait.

— Ceci est une gageure, une plaisanterie, je sup

pose, monsieur; je vous la pardonne, parce que vous ne me connaissez pas. Cependant, brisons-là, je vous prie; laissez-moi rejoindre ma sœur et faites-moi la grâce de ne jamais m'adresser la parole.

— Ce n'est point un jeu, madame; moi aussi, je vous dirai : Je vous pardonne, car vous ne me connaissez pas. Je ne suis point un de vos muguets de cour; je suis un homme élevé dans un pays libre, par des gens de cœur, par des gens forts et infatigables. Ils m'ont appris à savoir ce que je veux, ce que je puis. Vous l'apprendrez comme moi, et vous ne me méconnaîtrez plus.

Amaranthe était sérieusement embarrassée. Ce langage étrange, faut-il l'avouer? avait pour elle un intérêt puissant. Cet homme si loin de ceux au milieu desquels elle avait vécu, ces sentiments si différents des *amourettes*, des *galanteries* qu'elle avait jusque-là décorées du nom d'amour, tout la sollicitait d'écouter encore. Mais les principes sévères qu'elle avait reçus, le souvenir de son père, l'habitude de la vertu prise chez elle depuis qu'elle était au monde, lui faisaient une loi de s'arracher à la séduction.

— Finissons, monsieur, dit-elle, et ne m'arrêtez pas davantage.

Le ton de ces paroles était déjà moins absolu, malgré la volonté très-positive de le rendre plus sévère. Armand était trop fin pour ne point s'en apercevoir;

il joignit les mains, et poursuivit d'une voix caressante :

— Vous êtes libre, madame, je ne prétends pas vous contraindre, mais, si vous daigniez m'écouter encore, vous verriez combien nous nous connaissons déjà. Oui, je vous ai devinée, pauvre âme comprimée et souffrante, qui n'avez pas respiré une fois en liberté depuis que vous êtes au monde! Je sais que cet aspect de froideur cache un foyer brûlant en silence, en secret comme le feu de la Vestale; je sais que vous n'avez jamais été aimée, que vous n'avez jamais aimé, que vous avez besoin d'aimer et d'être aimée avant d'avoir besoin de vivre. Votre regard m'a appris tout cela. Soyez donc rassurée et heureuse maintenant : vous êtes aimée par un homme à qui rien n'est impossible, par un homme dont la volonté et la force briseront tous les obstacles, par un homme dont le dévouement ne reculera devant aucun sacrifice. Nul ne saura mes désirs et mes espérances : ce secret est entre nous deux; vous ne le trahirez pas et vous ne serez pas trahie. Maintenant, adieu; je ne veux pas que vous m'oubliiez, je veux que mon souvenir et ma pensée vous poursuivent en vous consolant. Vous me reverrez bientôt. Au moment où vous vous y attendrez le moins, je serai près de vous, et j'y serai prêt à vous défendre, à vous protéger, à vous adorer; les holocaustes ne vous manqueront pas.

En achevant ces mots, il arracha son masque, et montra aux yeux étonnés de la duchesse le visage bien connu du patineur de la matinée.

— Oh! mon Dieu! qui l'aurait supposé ici? murmura-t-elle. Ma mère a raison : cet homme me sera fatal.

III

Madame de Sainte-Même attendait ses filles avec impatience. Une inquiétude vague, et que rien ne justifiait, l'empêcha de dormir et augmentait la fièvre lente qui la consumait. Quand elles revinrent le lendemain soir, changer de toilette pour le cercle, elles entrèrent chez elle et la trouvèrent dans son lit. Son œil maternel eut bientôt découvert, sous le masque impassible de la duchesse, une émotion vive et contenue.

— Qu'avez-vous, Amaranthe? demanda-t-elle.

— Je n'ai rien, ma mère; mais vous êtes plus souffrante. Qu'y a-t-il, au nom du ciel?

— Ma fille! ma fille! il vous est survenu quelque chose. Je le vois, je le sens; vous ne me tromperez pas!

En effet, la duchesse était fort changée : la nuit qu'elle avait passée, nuit étrange où il s'était fait en

elle une terrible révolution, marquait sur son visage comme plusieurs années. Elle s'était promis de ne rien révéler à sa mère. Ses inquiétudes n'étaient déjà que trop grandes, et sa santé si frêle commandait les plus minutieux ménagements. Elle fit à la marquise une réponse évasive, se rejeta sur la fatigue du bal, sur mille causes étrangères à la vérité. Madame de Sainte-Même ne fut point la dupe de ces banales excuses. Elle se tut néanmoins, ne voulant pas interroger sa fille aînée devant Aurore.

— Vous avez donc beaucoup dansé, Amaranthe?

Cette question rappela M. de Nareil à sa pensée, dont il s'éloignait si peu; elle répondit d'une voix éteinte :

— Une fois seulement.

— Et comment êtes-vous si lasse?

— Je le suis beaucoup, en effet, madame, et je ne désire rien tant que de me reposer. Aurore, allez retrouver madame de Brionne, dites-lui que je suis souffrante, que je reste près de ma mère et que vous me remplacez.

— Je resterai avec vous, ma sœur. Faisons-nous excuser chez madame la princesse; prions-la de nous excuser auprès de la reine. Le cercle, c'est peu gai : on joue, nous ne jouons pas; on cause, nous ne causons guère. Que vous en semble ?

— Cela ne fâchera-t-il pas la reine?

— Oh ! chère mère, la reine est si bonne ! Elle comprendra bien qu'on soit fatiguée après vingt-quatre heures pareilles à celles-ci. Elle-même ne doit pas être beaucoup plus vaillante que nous.

— Écrivez à madame de Brionne, Amaranthe ; il est plus convenable que ce soit vous.

Madame de Vaujour s'assit au bureau placé devant la fenêtre, et prit une plume pour commencer son billet. Ses yeux erraient sur le parterre ; au milieu de plusieurs gardes-du-corps, elle reconnut Armand, déjà revêtu de son uniforme et levant souvent la tête vers les croisées où il l'avait aperçue la veille. Son cœur battait ; elle repoussa son siége, retourna vers sa mère en murmurant :

— Je ne puis rester à cette place ; Aurore écrira pour moi.

Ces manières inaccoutumées à la jeune femme frappèrent sa mère et sa sœur.

— Décidément, cela est vrai, Amaranthe, vous êtes aujourd'hui toute singulière, remarqua Aurore.

L'œil de madame de Sainte-Même ne quittait pas sa fille. Elle suivait tous ses mouvements, elle les épiait avec cette sollicitude si intelligente d'un cœur maternel.

— Aurore, reprit-elle, votre sœur a raison, allez chez madame la comtesse de Brionne, excusez madame de Vaujour et accompagnez-la à son apparte-

ment. Il ne serait pas poli de manquer toutes deux. On se retirera sans doute de bonne heure, et vous viendrez nous raconter les toilettes.

Bien que visiblement contrariée, la jeune fille se leva et passa dans sa chambre pour s'habiller, sans répondre un mot : les enfants étaient élevés ainsi alors. Restée seule avec sa mère, madame de Vaujour s'attendit à subir un interrogatoire auquel elle désirait surtout se soustraire, et cherchait tous les moyens de l'éviter.

— Ma fille, dit la marquise, voyant qu'elle gardait le silence, ma fille n'avez-vous rien à me dire ?

— Pourquoi aurais-je plus de choses à vous confier aujourd'hui qu'hier, madame ?

— Je l'ignore ; mais, j'en suis certaine, vous courez un danger ; vous avez un chagrin, une préoccupation. Vous me le cacheriez en vain, je le devine : les gens maladifs et nerveux comme moi ont un sixième sens ; ils sont frappés de ce que les autres ne voient pas, surtout lorsque le cœur y est intéressé. Parlez donc, ma chère enfant, parlez, et si vous craignez de m'effrayer en vous confiant à moi, songez que votre silence m'afflige encore davantage.

Amaranthe, poussée dans ses derniers retranchements, poussée surtout par le besoin de s'épancher qui suit les vives douleurs, Amaranthe raconta ce qui s'était passé la veille, sa conversation avec Ar-

mand et les émotions qui l'avaient suivie. Madame de Sainte-Même l'écouta en pâlissant de plus en plus; deux larmes coulèrent, amères et silencieuses sur ses joues amaigries.

— Les mères ont des instincts admirables, reprit-elle, et j'avais senti un coup au cœur lorsque cet homme m'a regardée. D'ailleurs, il ressemble trop à...

— Ma fille, ma fille bien-aimée, il faut l'éloigner de vous, il faut à tout prix mettre un terme à vos rapports dangereux. Si votre père se doutait de ce que je viens d'apprendre, s'il en avait le plus léger soupçon, oh! mon enfant! vous ne connaissez pas votre père! il est bon, mais il est sans pitié pour la faiblesse : il vous maudirait, il vous rejetterait à jamais de sa famille; et même si vous mouriez malheureuse, abandonnée, sans pain sur la terre d'exil, même alors, il ne vous pardonnerait pas d'avoir failli!

La marquise semblait arracher ces mots de son âme; elle éprouvait évidemment une douleur plus vive qu'à l'ordinaire; elle portait fréquemment son mouchoir à ses lèvres et l'en retirait taché de sang

— Ma mère, s'écria la duchesse, ma mère, vous souffrez horriblement! cessons cet entretien!

— Non, ma fille, je veux, je dois tout savoir. Ne m'avez-vous pas dit que cet homme s'était nommé à la reine, et qu'elle le supposait appartenir à M. le prince de Conti?

— Oui, madame.

— Et quel est son nom ? le savez-vous ?

— Il s'appelle Armand de Nareil.

— Armand ! Armand ! il s'appelle Armand, mon Dieu !

La marquise retomba inanimée sur son lit ; une émotion trop violente la brisa. Madame de Vaujour se hâta d'appeler ses femmes ; on envoya chercher des médecins de quartier à la cour, on fit prévenir M. de Sainte-Même, qui passait la journée chez Mesdames de France où il avait l'honneur de faire leur partie. Tous arrivèrent en hâte auprès de la malade, que les remèdes les plus efficaces ne rappelaient point à la vie. Elle n'avait pu supporter un choc inattendu ; et semblait prête à mourir. La duchesse se désespérait ; quant à M. de Sainte-Même, toujours maître de lui, il s'assit auprès de sa femme, sans donner aucun signe d'inquiétude ; mais ses lèvres blanches et tremblantes révélaient des combats intérieurs.

Après plusieurs heures de spasmes, la crise se passa ou du moins s'adoucit. Madame de Sainte-Même, en ouvrant les yeux, vit à ses côtés son mari et sa fille ; elle vit Aurore en habit de cour. Dans l'agitation du moment, on avait oublié de la prévenir. Les yeux de la mère, de la femme, se portèrent d'abord sur son mari, sur ses enfants : elle devina leurs tourments ; elle essaya de sourire en leur disant :

— Je suis bien, maintenant, ne vous agitez plus; me voilà remise pour quelque temps encore.

Le changement de ses traits, l'excessive faiblesse qu'elle ressentait, donnaient un démenti à cette assurance. La mort devait saisir sa proie, ce fait n'était que trop certain. On pouvait prolonger l'existence et les maux d'une pauvre créature qui ne vivait qu'artificiellement depuis tant d'années, mais c'était tout : les moyens s'épuisaient et les forces aussi.

— Allez vous reposer, mes enfants, et vous également, mon ami ; allez dormir, on me veillera, et j'essaierai de dormir aussi.

— Je ne vous quitterai pas, ma mère, répondit Amaranthe, doublement affectée, puisqu'elle se regardait comme l'auteur de cette terrible rechute.

— Aurore, vos yeux se ferment; mon ami, vous pouvez vous fier à ma fille. Ce n'est pas la première nuit qu'elle passe à mon chevet ; elle est accoutumée à mes plaintes, à mes exigences. Vous serez tranquille et vous dormirez.

La crainte d'inquiéter la malade en lui montrant ce qu'il ressentait, força M. de Sainte-Même à se retirer avec Aurore. Il aimait sa femme d'un sentiment profond et tendre, bien que peu expansif. L'idée de la perdre lui brisait le cœur ; il lui semblait qu'il mourrait avec elle, si la nécessité de veiller sur ses enfants ne lui faisait un devoir de lui survivre. Cet

homme du devoir ne pouvait manquer à celui-là.

Madame de Sainte-Même eut quelques instants de sommeil lorsque son mari l'eut quittée. La duchesse, seule auprès d'elle, avait renvoyé les femmes et réfléchissait amèrement au hasard fatal qui jetait ainsi Armand sur sa route. Même au milieu du danger de sa mère, son imagination en restait occupée. Ce n'était point de l'amour, c'était un attrait invincible, une fascination involontaire, et, s'il faut le dire, une curiosité brûlante. Il ne ressemblait à rien de ce qu'elle connaissait, à rien de ce qu'elle avait rencontré dans sa vie. Peut-être aussi cette passion suprême qu'elle inspirait, peut-être cette certitude de régner en souveraine sur une créature aussi accomplie que celle-là flattaient-elles à la fois son cœur et son amour-propre. Les mystères de l'âme sont bien difficiles à sonder.

En même temps les paroles échappées à la marquise ouvraient un vaste champ aux conjectures. Que signifiaient ces réticences ? Ce nom d'Armand, dont l'effet avait été si regrettable, n'appartenait à personne de leur famille ou de leurs amis. Elle se promit néanmoins, et malgré son vif désir, d'éloigner les occasions de s'expliquer. Elle commençait à comprendre que certaines plaies se rouvrent et saignent, quelle que soit la main qui les touche et quelque soin qu'on mette à l'empêcher.

Madame de Sainte-Même se réveilla après quelques instants, elle essaya de chercher sous son traversin ; ce mouvement fut trop pénible, elle ne put y atteindre.

— Amaranthe, murmura-t-elle, vous êtes là?

— Oui, ma mère.

— Vous êtes seule ?

— Bien seule : mon père et ma sœur sont rentrés depuis longtemps.

— Écoutez donc ce que je vais dire et retenez-le comme s'il y allait de votre vie. Vous trouverez sous mon oreiller une petite boîte de maroquin. Cette boîte renferme une clef en or. Cette clef a l'air d'un bijou insignifiant; elle cache cependant un secret terrible. Vous irez avec cette clef chez mon notaire, après ma mort, vous la lui montrerez seulement; il vous remettra une cassette de bois des îles d'un travail précieux.

La malade fut obligée de s'arrêter; elle ne put continuer ses instructions. Madame de Vaujour lui fit prendre quelques gouttes d'une potion préparée; elle se trouva mieux après un instant de repos, et elle reprit :

— Gardez-vous, si vous ne voulez pas que je sorte du tombeau pour vous maudire, gardez-vous que personne au monde aperçoive cette cassette. Votre père surtout ne doit pas même en soupçonner l'existence. Vous l'ouvrirez quand vous serez seule, sous les verrous; vous prendrez connaissance des papiers qu'elle

contient, puis vous la refermerez et la clef ne vous quittera plus.

— Tout ce que vous m'ordonnerez, ma mère, sera sacré pour moi.

Madame de Sainte-Même reprit après un instant de repos :

— Vous connaîtrez alors la cause de ma maladie, de ma mort ; vous saurez la vie de votre mère et vous la jugerez. Ne concevez point de soupçons injurieux contre moi. Je fus malheureuse, voilà tout. Mon existence est restée pure, grâce à Dieu. A ses yeux, comme devant les hommes, je n'ai rien à me reprocher.

Madame de Vaujour baisa la main de sa mère avec un respect si tendre, que la pauvre femme se sentit fortifiée.

— Merci, mon enfant, de ne pas douter de moi. J'en ai souvent douté moi-même, pourtant. Je n'ai plus rien à vous commander à cet égard, et maintenant je mourrai tranquille.

— Vous ne mourrez point, ma mère, je vous le répète ; meurt-on quand on est aussi nécessaire que vous l'êtes à nous tous ? Dieu vous laissera avec nous, pour que nous vous aimions davantage encore, si c'est possible.

— Je ne me flatte pas, je ne veux pas que vous me flattiez. Dans bien peu de jours nous serons séparées,

ma fille chérie. Oh! pensez à moi quand je ne serai plus; remplacez-moi dans le bonheur de votre père, dans celui de votre sœur.

— Ma mère! ma mère! répéta la duchesse en sanglotant.

— Ne nous attendrissons pas, chère fille, nous n'aurions plus de courage. Parlez-moi plutôt de cet homme, de cet Armand de Nareil.

— Non, non, ma mère, n'en parlons plus : vous ne pourriez pas soutenir ce propos. Oublions-le, et Dieu veuille qu'il nous oublie!

— Est-il aussi beau qu'il me l'a semblé d'ici ?

— Oui, ma mère.

— Et il annonce un de ces caractères intraitables que les difficultés excitent, qui ne reculent devant aucun obstacle. Mon enfant, craignez cet homme! Le meilleur moyen de vous soustraire à ses recherches, c'est de vous donner un protecteur, c'est de vous marier.

— Me marier, madame ?

— Oui. Plusieurs partis se présentent : choisissez, non pas le plus séduisant, mais le meilleur, celui qui vous apportera le bonheur et la tranquillité.

La duchesse ne répondit pas.

— Soyez raisonnable, ainsi que vous l'avez toujours été, ma fille.

La duchesse ne répondit pas davantage.

— Aimez-vous donc cet homme, Amaranthe?

— Moi! ma mère, s'écria-t-elle en rougissant, aimer un homme que je ne connais pas, seulement parce qu'il est beau et bizarre? Ah! ma mère! vous ne vous souvenez plus quelle est votre fille!

— Je connais le cœur des femmes, je sais quelles sont ses singularités et ses tromperies : il s'abuse souvent et veut s'abuser. Vous pourriez être ainsi malgré vous.

Madame de Vaujour se sentait gênée sous le regard de la marquise, auquel la fièvre donnait un éclat inaccoutumé. Elle essaya de détourner la conversation, elle représenta à sa mère que son agitation sans cesse renouvelée augmentait son mal.

— Qu'importe? répliqua la malade, je veux que vous m'écoutiez : il me faut votre promesse de vous marier promptement, de ne point attendre la fin de votre deuil.

— Nous en reparlerons demain.

— Nous en parlerons à l'instant : ai-je un demain à espérer, moi? Ne me refusez pas ce que je vous demande en ce moment suprême; jurez-moi que l'année ne se passera pas sans que vous ayez fait un choix approuvé de votre père!..

— Je ne puis... je ne veux...

— Amaranthe, je vous en supplie, troublerez-vous mes derniers moments?

La duchesse, fondant en larmes et hors d'état de résister à cet appel, se jeta à genoux près du lit et fit la promesse à laquelle la mourante attachait tant de prix. Celle-ci parut consolée, ses traits se rasséréné-rent; elle ferma les yeux et s'endormit d'un sommeil assez paisible sur l'épaule de sa fille.

— Mon Dieu ! murmurait celle-ci en retenant ses pleurs, qu'ai-je promis ? Je ne pouvais pourtant pas désobéir à ma mère.

— Armand, Armand ! répétait la marquise à voix entrecoupée ; y a-t-il encore un Armand au monde, depuis vingt-cinq ans?

Cette triste nuit s'écoula. Le matin, Aurore remplaça la duchesse. Lorsqu'elle rentra dans sa chambre, son premier mouvement fut une prière. Elle s'adressa à Dieu, elle remit son sort entre ses mains, et se leva plus forte, plus sûre d'elle-même. Elle approcha de la cheminée, afin de sonner sa femme de chambre et de se déshabiller. Une lettre à son adresse frappa ses regards. Elle la décacheta indifféremment, ainsi que les mille invitations banales qu'elle recevait. Les premiers mots la firent tressaillir ; c'était d'Armand !

« En vain vous cherchez à me fuir, en vain vous vous renfermerez dans votre famille, madame : mon souvenir vous y suivra, et je saurai vous y trouver le jour où il sera nécessaire que je vous voie. Les barrières qui vous entourent sont bien redoutables :

je les renverserai, je braverai votre père si terrible; rien ne me séparera de vous. Je vous suivrai partout; où vous serez, je serai. Aucune considération d'avenir ou de position ne m'arrêtera. D'où me vient cette frénésie, cette soif de vous? je ne sais. Votre beauté m'a fasciné sans doute, mais ce n'est pas encore elle qui m'inspire cette passion insensée, inexplicable. J'ai vu des femmes aussi belles que vous, pour lesquelles je n'aurais pas hasardé un de mes cheveux. Vous soignez votre pauvre mère; ange assis à son chevet, vous y apportez l'espérance et la vie. Je ne vous tourmenterai point pendant ces pieux devoirs. Si Dieu vous l'enlève, cette mère que vous aimez tant, je suis là, madame, et je vous tiendrai lieu de tout. Adieu, ou plutôt à toujours : c'est entre nous, maintenant, à la vie et à la mort. »

Amaranthe resta pétrifiée après la lecture de cette lettre : adressée à une femme de son rang, cette audace passait toute idée et toute raison. Elle se mit au lit, mais elle ne dormit pas. Cet homme savait tout; il la suivait, il l'espionnait sans doute. Il était donc riche, puisqu'il se sentait si fort; et il ne restait pas même l'espoir de lasser son impuissance. Cette fois, la duchesse prit la résolution de se dominer assez pour cacher cette nouvelle poursuite. Quelques heures passées chez elle effacèrent toutes traces d'émotions, et lorsqu'elle revint près de la malade, elle lui apporta

son visage ordinaire, avec sa parfaite quiétude et son calme inaltérable.

Madame de Sainte-Même ne se releva plus. Le mal, à dater de ce jour, fit des progrès effrayants. Ses filles ne la quittaient ni jour ni nuit. Leur père partageait ces soins pieux, et montrait dans cette occasion une sensibilité, une tendresse, que rien ne pouvait faire deviner chez lui jusque-là. Un matin, ils étaient réunis auprès de la couche de douleur : la marquise semblait un peu mieux; on l'avait saignée et l'étouffement diminuait. Elle appela le marquis et le pria de s'asseoir auprès d'elle.

— Mon ami, dit-elle, avant de quitter ce monde, je voudrais être tranquille sur l'avenir de mes enfants.

— Si Dieu vous rappelle à lui, ne suis-je pas là pour vous remplacer? Je n'accepte la vie qu'à cette condition.

— Une chose presse surtout, une chose que je désire passionnément : c'est de voir remarier Amaranthe. Sa position de veuve est si fausse, à son âge! Plusieurs partis se présentent, n'est-ce pas?

— Oui, plusieurs.

— Et quel est celui qui vous agrée le plus?

— Ils sont tous parfaitement convenables, quant à la naissance. Madame de Vaujour est assez riche pour se décider selon son goût; je suis tout disposé à l'approuver.

— Et qui choisirez-vous, Amaranthe?

— Ma mère...

— Mon enfant, vous ne pouvez avoir oublié votre promesse!

— Oh! je le sais bien, moi, qui elle choisira, dit étourdiment Aurore.

— Et qui cela, s'il vous plaît?

— Ce beau Vénitien, ce comte Dandolo, qui l'adore, qui lui offre des millions, des palais sur la Brenta et sur le grand canal, et qui s'engagera par contrat à revenir en France chaque fois qu'elle lui en témoignera le désir, au moins tous les deux ans.

— Comment êtes-vous donc si bien instruite?

— Je le sais par le comte lui-même; il m'a encore répété tout cela, il y a trois jours, chez la duchesse de Polignac, lorsque j'y suis allée de votre part, mon père.

— Qu'en dites-vous, Amaranthe?

— Ma mère, me décider ainsi...

— Je voudrais voir votre mari avant de mourir, ma fille; je voudrais unir vos mains et lui recommander votre bonheur.

Madame de Vaujour réfléchit quelques instants. Aurore, sans le savoir, avait nommé l'homme vers lequel son cœur l'entraînait avant la bizarre intervention d'Armand. Les qualités, le mérite, les avantages de Dandolo n'étaient peut-être pas la raison la plus

puissante de son choix. Venise! Venise! la ville de ses rêves! Venise, dont les merveilleux récits exaltaient son imagination, Venise l'attirait plus fort encore que lui peut-être. Vivre à Venise, au milieu du mystère, des aventures, des dangers, quelle plus belle et plus enviable existence! Elle y était décidée, quand M. de Nareil se jeta au travers de sa résolution, en la plongeant dans un chaos d'incertitudes et de sensations inconnues. Elle ne se rendait plus compte d'elle-même: elle voyait des regrets et des craintes partout. Il fallait néanmoins prendre un parti : sa mère, sa pauvre mère, dont elle était tant aimée, attendait sa décision. Fidèle à sa promesse, Armand ne lui avait pas écrit depuis qu'elle soignait la marquise. Elle voulut prendre ce silence pour un abandon, pour un renoncement à ses poursuites inutiles, et faisant un effort sur elle-même, elle donna son consentement.

— Vous acceptez M. le comte Dandolo, ma fille?

— Oui, ma mère.

— Et vous, monsieur, cette alliance vous convient-elle?

— Le comte Dandolo est d'une famille dogale, inscrite des premières sur le livre d'or de Venise, d'une illustration incontestée. Les renseignements que j'ai pris sur sa fortune, sur sa conduite, sur sa moralité sont excellents. La seule objection possible est l'éloi-

gnement; elle doit tomber devant l'opinion de ma fille, je n'en ai aucune autre à formuler. Je n'aurais pas choisi différemment.

— Faites donc prévenir le comte Dandolo que sa recherche est acceptée, et priez-le de se rendre ici dès ce soir.

— Dès ce soir, ma mère ?

— Vous avez le temps, vous, mais moi je suis pressée, et les mourants ont leurs caprices, leurs pressentiments aussi, ajouta-t-elle à voix basse. Mes enfants, laissez-moi quelques instants seule avec votre père : je vous rappellerai tout à l'heure : je ne veux pas perdre les minutes qui me restent.

Les deux sœurs sortirent, ainsi que le désirait la marquise, et madame de Vaujour jeta sur elle un regard empreint de supplication et d'inquiétude.

Demeurés seuls, les époux se prirent la main.

— J'ai une grâce à vous demander, monsieur, dit madame de Sainte-Même, une grâce qui embellira mes dernières heures d'existence, et dont je vous bénirai en mourant.

— Je n'ai rien à vous refuser, madame.

— Je voudrais voir consacrer ici, près de mon lit, le mariage de ma fille et du comte Dandolo. Vous allez m'opposer mille obstacles, je le sais : tous sont faciles à lever, je le sais aussi. On obtient aisément des dispenses dans un cas comme celui-ci. La mort aplanit

bien des choses, et c'est une raison sans réplique à donner. Le mariage peut rester secret; on évitera de la sorte les explications vis-à-vis du monde. Vous irez chez le roi, chez la reine, vous leur confierez ce projet. Ils l'approuveront, je n'en doute pas, et ils garderont le silence : vous n'ignorez pas combien Leurs Majestés sont discrètes, surtout en ce qui touche aux familles qu'ils protégent.

— D'où vous vient ce désir, madame? Pourquoi ne pas attendre? Pourquoi ne pas donner à cette cérémonie la solennité qu'elle comporte? Vous vous rétablirez bientôt, et alors il sera temps...

— Je ne me rétablirai point, mon ami, ne nous créons pas de chimères. Je connais Amaranthe mieux que vous, je sais tout ce qu'il y a dans cette âme, je sais qu'elle ne se consolera pas de m'avoir perdue; je sais aussi qu'une année apporte bien des changements avec elle, et son deuil durera un an. Rien ne pourra soutenir Amaranthe dans cette terrible épreuve, rien qu'un sentiment qui lui ouvre de nouveaux horizons. Elle vous aime, mais elle vous craint. Une première fois, vous l'avez mariée à un homme qui eût été son père, et pour lequel elle n'eut qu'une affection filiale : ne la déshéritez pas de bonheur, donnez-lui un avenir prospère et laissez-moi l'ineffable joie d'y assister encore. Je ne vous parle pas du passé, je ne vous parle pas de nos épreuves; cependant j'invoque vos souve-

nirs : au nom de mes douleurs, au nom de mon obéissance, ne me refusez pas !

Ses yeux secs et ardents ne trouvaient plus de larmes, mais sa physionomie exprimait une anxiété touchante. Le marquis n'eut pas la force d'y résister.

— Il sera fait selon vos désirs, mon amie. Je m'en occuperai sur-le-champ. Amaranthe y consentira-t-elle ?

— Je m'en charge. Amenez ici seulement le prêtre, les témoins et le fiancé.

Au moment où ses filles rentrèrent dans la chambre, madame de Sainte-Même dit à la duchesse :

— Vous m'aimez, ma fille ; vous ne m'avez jamais désobéi une seule fois. Disposez-vous à exécuter le dernier ordre que je vous donnerai sur la terre. Ce soir, cette nuit plutôt, vous épouserez ici, en ma présence, M. le comte Dandolo. Ce mariage restera secret jusqu'à ce qu'il vous convienne de le révéler ; et, si vous suivez un conseil prudent, vous partirez avec votre mari sans instruire personne du but de votre voyage, avant de publier votre union. Ne craignez pas les propos du monde : l'autorité de votre père les contiendra. Ne me faites ni observations, ni objections ; souvenez-vous que je vous en prie, que je le veux !

Madame de Vaujeur s'était laissée tomber sur une

chaise, incapable de se soutenir. Cet ordre si péremptoire, impossible à éluder, la frappait comme un coup de foudre. Elle ne répondit qu'un seul mot :

— J'obéirai !

On comprend ce qui se passa dans son âme, le reste de la soirée. Elle garda le silence, mais la pâleur de ses traits révéla son émotion. A l'aspect du comte Dandolo. elle trembla si fort qu'elle lui fit pitié et presque peur.

— Madame la duchesse a l'air de me craindre, dit-il, sa volonté n'est-elle pas libre ?

— Parfaitement libre, monsieur le comte, vous n'en pouvez douter. Son émotion s'explique facilement. Un mariage fait sous d'aussi tristes auspices impressionne un cœur facile à s'émouvoir. J'ai voulu vous la remettre, vous la recommander moi-même, ma fille chérie, mon trésor. Rendez-la aussi heureuse que je l'étais par elle, monsieur; remplacez-moi dans sa tendresse et dans sa vie, les bénédictions d'une mère mourante vous suivront à jamais.

Le comte était un homme de trente ans, un de ces types vénitiens de Paul Véronèse, un de ces grands patriciens des grandes époques de la République sérénissime. Son teint olivâtre, ses yeux et ses cheveux noirs, sa taille noble et imposante, joints à un caractère d'une loyauté chevaleresque et d'une bonté exquise, l'eussent fait remarquer dans tous les pays. Nul doute

que, sans la révolution, il n'eût succédé au doge Manini. La voix publique l'y appelait, et le peuple, comme les grands, lui eût décerné la couronne. Il n'avait pu voir la duchesse sans l'aimer. Sa grave beauté, l'égalité de son humeur, le sérieux même de sa conversation annonçant celui de son âme, lui faisaient supposer, et avec raison, une sûreté d'affections, de principes, fort rare à cette époque de plaisirs et de légèreté. Agréablement surpris par la proposition qu'on lui avait faite, il ne savait comment exprimer son bonheur; à peine osait-il y croire.

Il baisa la main de sa fiancée avec un respect et un attendrissement qui lui firent oublier le reste. Fixant ses regards sur ce noble visage, animé d'une émotion si réelle et si tendre, elle sentit qu'elle l'aimerait, elle sentit que la vie serait douce et belle avec lui. N'osant le lui dire à lui-même, elle s'approcha de sa mère. se mit à genoux et murmura :

— Merci ! ma mère.

Ces mots rassurèrent la marquise, et son visage parut alors radieux d'espérance. La bénédiction nuptiale fut donnée par le premier aumônier de la reine ; Sa Majesté voulut faire cette faveur à la famille de Sainte-Même, qu'elle distinguait fort. Deux anciens amis et l'ambassadeur de Venise y assistèrent comme témoins. Rien ne fut plus touchant et plus solennel que cette cérémonie, ces jeunes gens se jurant un amour éternel

près de ce lit où la mort attendait sa proie ! Les assistants fondaient en larmes. Quand les époux se relevèrent unis, madame de Sainte-Même entonna le *Nunc dimittis* d'une voix tremblante. Les sanglots éclatèrent de toutes parts. Amaranthe, ne pouvant résister à tant d'émotions, se trouva mal.

Hélas ! la pauvre mère avait dit vrai : elle ne vit pas naître le jour ! Sur le minuit, elle s'endormit paisiblement et ne se réveilla plus. Sa mort fut calme, douce, presque heureuse. Madame Dandolo, remise de son indisposition, ne l'avait point quittée. Elle lui ferma les yeux et resta en prières près de son corps, malgré les instances de ceux qui l'entouraient. Elle la remercia du fond de son cœur de lui avoir donné quelqu'un à aimer avant de partir. Il fallut l'arracher de ce lit funèbre : ce ne fut pas trop des deux puissances de son père et de son nouvel époux.

Quelques semaines se passèrent assez tranquillement. Malgré les précautions prises, le mariage transpira ; on se le conta tout bas, et puis tout haut ensuite. La comtesse prit le prétexte de son deuil et s'enferma strictement, sans recevoir ni rendre les visites d'étiquette, ce qui fut encore sujet à des commentaires. La mort de la marquise donna lieu à bien d'autres. Il était interdit à personne de mourir dans le château de Versailles, hors aux personnes royales. Madame de Sainte-Même avait été si promptement intransportable, que

la reine, compatissante et bonne avant tout, obtint du roi qu'on fermerait les yeux sur son état, à condition qu'en cas de décès le corps serait remis nuitamment dans une maison particulière pour que les funérailles ne se fissent pas au château. Ce qui s'exécuta

Madame Dandolo songeait malgré elle à M. de Nareil, et s'étonnait de n'en recevoir aucune nouvelle. Elle se rassurait sur ses menaces et sur sa passion, et s'abandonnait franchement à l'amour que lui inspirait le comte. Dès que la bienséance le lui permit, elle se rendit chez le notaire, afin d'exécuter la volonté maternelle. La cassette lui fut remise sans difficulté. Aussitôt qu'elle la posséda, elle courut s'enfermer dans l'endroit le plus reculé de son hôtel, à Paris, afin d'en prendre connaissance. Malgré elle, le souvenir d'Armand se mêla dans sa pensée à celui de sa mère en ce moment. Elle se dit combien il était étrange qu'il eût tout à coup renoncé à ses poursuites; elle se demanda si cette tranquillité ne cachait point quelque piége, quelque vengeance, et frissonna comme si un danger la menaçait. Elle ouvrit la cassette; elle y trouva d'abord un portrait qui lui fit jeter un cri de surprise, puis des lettres, puis des papiers de grande importance sans doute, car elle se mit à trembler, elle devint pâle, elle resta glacée après les avoir parcourus.

— Oh! mon Dieu! ma pauvre bonne mère, qu'elle a bien fait de me marier! Qu'est-ce que tout cela? que peut-il en arriver? Que ce terrible mystère ne soit jamais dévoilé, Seigneur! Oh! ma mère, recevez de nouveau mon serment, ma noble et sainte mère; jamais ma bouche ne le trahira, quand ce serait pour sauver ma vie!

DEUXIÈME PARTIE

VENISE

I

Le carnaval de Venise est célèbre dans toute l'Europe; il l'était surtout avant la révolution, car alors, quoi qu'on en dise, les esprits plus tranquilles, les fortunes plus assurées laissaient plus de loisirs pour s'amuser. Aujourd'hui, la vie est sérieuse, ennuyeuse souvent : à vingt ans, on fait des affaires, au lieu de songer aux amours; la rêverie, le vague, le charme des premières impressions ont été supprimés. Ces messieurs ont des maîtresses, mais ils n'ont plus de *dames;* c'était bon pour leurs pères! Eux, infiniment plus complets, ne peuvent descendre à ces niaiseries. Ne vaut-il pas mieux aller à la *parlotte,* à la Bourse, au club? A quoi servent les femmes aujourd'hui? à distraire leurs maîtres par quelques propos légers, ou bien à flatter l'amour-propre du *propriétaire.* Il place son argent sur elles à intérêt de vanité : ce n'est pas

pour leur plaire qu'il les comble de présents, qu'il jette son argent en folies ignobles ; c'est pour que ses amis enragent de n'en pouvoir faire autant et l'envient. Ingénieuse manière de développer les passions mauvaises, sans leur laisser même l'enveloppe d'élégance et de bonnes manières qui en dissimulait l'horreur ! Il y a *progrès* évident, nul ne peut le nier.

Au moment le plus animé du carnaval, à Venise, en 1790, un homme se promenait sur le quai des Esclavons et cherchait une gondole. Il ne tarda pas à en appeler une qui traversait le canal, et qui, par bonheur, se trouvait vide. La lanterne placée à la poupe fit distinguer au gondolier une haute taille, dissimulée sous un manteau sombre, un masque noir et un chapeau rabattu. Rien n'était plus ordinaire qu'un semblable déguisement à Venise, surtout à l'époque du carnaval, où l'on vivait sous le masque dans toutes les classes. Le gondolier n'y fit aucune attention; peut-être se dit-il qu'un cavalier aussi richement découplé méritait quelque bonne fortune; mais il se contenta de demander à sa *pratique* où il fallait la conduire, et, quand il eut reçu l'adresse, il lança sa gondole à course forcée dans le grand canal. L'étranger, — car c'en était un, le gondolier l'avait reconnu à l'accent, — ferma la porte de sa cabine et ne fit pas un mouvement tant que dura le voyage. Ils quittèrent bientôt le *Canal grande,* s'enfoncèrent à droite dans

ces inextricables réseaux qui composent les rues de Venise, et parmi lesquelles il est impossible de se reconnaître sans le fil d'Ariane. A chaque tournant, le gondolier faisait entendre son cri d'avertissement, ce cri bizarre qui a survécu à la république et aux mystères de l'ancienne Venise. Si un camarade venait dans la direction opposée, il répondait, puis tout retombait dans ce silence éternel et prodigieux, au milieu d'un grand centre de population : on n'entendait plus que le clapotement de l'eau ou le sifflement des gondoles qui fuyaient avec la rapidité d'une flèche.

Arrivé à l'endroit désigné, le batelier s'arrêta, ouvrit la porte, appela l'inconnu et lui demanda s'il fallait l'attendre.

— Oui, répondit-il laconiquement.

Il frappa à la porte sombre d'une maison plus sombre encore; elle s'ouvrit. Une vieille femme échangea quelques paroles avec lui, puis ils disparurent tous les deux. Le gondolier s'étendit sur le tapis, se mit à siffler et à compter les étoiles au-dessus de sa tête.

Après une demi-heure d'attente, l'inconnu revint. Il sauta dans la barque et commanda impérieusement de le conduire à la *Piazetta.* Son accent, plus bref, plus ferme, avait quelque chose de plus joyeux qu'avant sa visite : il laissa la porte ouverte et sembla disposé à converser avec son conducteur.

— Je trouverai du monde toute la nuit à la place Saint-Marc, n'est-ce pas?

— Toute la nuit, Eccelenza : on y danse, on y joue, et tous les fantoccini de Venise y sont établis maintenant.

— Y verrai-je les grandes patriciennes?

— Sans en manquer une. Elles sont assises près du café Florian, qui ne se ferme jamais; elles regardent les masques et restent entourées de leurs sigisbés, de leurs patitos.

— Quelles sont les plus belles? Les connais-tu?

— Nous connaissons les sénateurs et les patriciennes de Venise, Eccelenza, bien que nous soyons du peuple, nous surtout, les gondoliers. Il n'est pas un de ces palais où nous ne puissions porter de terribles vengeances, si nous voulions parler.

— Eh bien, puisque tu les connais, quelles sont les plus belles, dis-moi? Je suis un étranger, et je veux m'instruire.

—Oh! je le vois que vous êtes étranger : quoique vous parliez le vénitien, vous n'en avez pas l'habitude. Pourtant, un étranger qui va si droit chez Marco Santi!... cela sent le fagot, murmura-t-il entre ses dents. Enfin! les plus belles dames de Venise, puisque vous désirez le savoir, sont la signora Contarini, *madama* Dandolo, la signora Foscari et la comédienne Zerlina. Après ces quatre-là, les autres se valent

toutes. Je crois pourtant que j'aurais dû nommer *madama* Dandolo la première.

— Pourquoi l'appelez-vous *madama*? pourquoi pas signora comme les autres?

— C'est une habitude. Elle est Française, et ses gens français l'appellent madame; de là est venue la coutume.

— J'entends. Elle est bien belle?

— Comme une madone, Eccelenza. Venise n'a jamais vu des yeux pareils aux siens : pourtant, elle en a vu beaucoup, de beaux yeux, *Venezzia la bella!*

— Et le mari de madame Dandolo est-il beau comme elle est belle?

— Vous voilà comme tous les étrangers; vous vous enflammez sur le récit, et l'idée de lui faire la cour vous vient. Il y faut renoncer, à cette idée. Madama Dandolo est un ange, et son mari est aussi beau qu'elle est belle, ainsi que vous dites. Ils s'aiment que cela fait plaisir à voir. La Française est la seule dame de Venise qui n'ait point de sigisbé. Ce n'est pas la mode de son pays, dit-elle, et elle n'en veut pas.

— Et sera-t-elle là, masquée?

— Elle se démasque souvent, quand on le lui demande.

— Comment, quand on le lui demande?

— Sans doute, nous sommes si amateurs de la

beauté, en ce pays-ci, que nous voulons l'admirer à notre aise, et rien n'est plus commun que de solliciter d'une belle femme la permission de la voir.

— C'est bon à savoir, murmura le questionneur. C'est bien, reprit-il tout haut. Et jusqu'à quelle heure reste-t-on sur la place Saint-Marc ?

— Toujours : on ne s'en va pas, on ne s'en va jamais; on se retire. Les uns vont dormir, les autres les remplacent; en temps de carnaval, deux heures de sommeil suffisent.

Il y eut un instant de silence.

— N'y a-t-il point d'autres étrangères célèbres par leur beauté, en ce moment, à Venise ?

— Une Allemande qu'on prétend assez fraîche, la marchesa Bresca, de Milan, et puis la sœur de madame Dandolo, la signorina Aurora; mais celle-là, on ne la voit pas : elle est malade et ne sort pas du palais.

— Ah! ah! on la laisse seule ainsi? sa sœur ne reste pas avec elle?

— Toute la journée. Elle ne la quitte que quand elle dort. Oh! *santa madona!* elle ne l'abandonnerait point sans cela.

— Et quelle maladie a cette pauvre fille? Vous me paraissez bien instruit.

— Ma cousine est fille de service au palais Dandolo, et je vais souvent à l'office. La signorina Aurora a une

maladie de langueur : on ne sait ce que c'est. Les uns disent qu'elle regrette la France; les autres... enfin, cela ne nous regarde pas.

— Que disent les autres? Vous contez si bien que vous m'intéressez beaucoup.

— Vous êtes bien bon, Eccelenza, reprit le gondolier en ramassant une petite pièce que le voyageur avait jetée par terre à son intention. Les autres disent que la signorina a laissé à Versailles un amoureux.

— Un grand seigneur, apparemment?

— Justement non, et voilà la chose : elle voulait l'épouser; monsieur son père, qui vivait dans ce temps-là, a refusé d'y consentir; à sa mort, il a persisté et il a écrit à madama de venir la chercher pour l'emmener avec elle à Venise, et qu'elle ne revît pas son galant. Depuis ce temps-là, la signorina est malade et ne rit point, elle qui riait tant, à ce que prétendent les Français de l'antichambre.

— Madame Dandolo devrait faire chercher son amoureux et les marier, cela guérirait la *ragazza.*

— Ah bien, madame Dandolo! elle a juré à son père qu'elle n'y consentirait jamais.

— Vraiment? répliqua l'inconnu en souriant d'un de ces sourires inexplicables, particuliers à certains visages et qui signifient trop de choses à la fois pour qu'on puisse les comprendre.

— Voilà la Piazzetta, Eccelenza, et vous pouvez entendre le bruit des instruments. C'est brillant, ce soir; vous vous amuserez bien. Faites quelque conquête, et souvenez-vous, pour la conduire, de Stefano Carmenti.

— Je te prends à mon service pendant tout le temps de mon séjour à Venise, si tu veux, répondit l'étranger en sautant sur le quai.

— Je ne demande pas mieux, répondit le batelier; disposez de moi, Eccelenza. Faut-il vous attendre ici?

— Attends-moi; peut-être ne resterai-je pas longtemps!

L'étranger, après ces mots, s'élança dans la foule mouvante sur la Piazzetta; il la fendit avec une hardiesse et une rapidité que sa haute taille et ses épaules carrées soutenaient à merveille. Il atteignit la place Saint-Marc et tourna à gauche, près de la tour de l'horloge, pour se faufiler sous les arcades et arriver au café Florian, ce qui n'était pas chose facile. Il y parvint cependant, comme un homme dont le but est tracé et qui ne s'inquiète pas des obstacles. Des chaises et des tables en encombraient l'entrée. Il s'appuya contre une colonne, croisa ses bras et se mit à observer. Il n'entendit d'abord que des cris, des éclats de rire, des chansons, de joyeuses paroles, accompagnés par les musiques et les parades de la place : c'était assourdissant. Peu à peu, il distingua les con-

versations particulières, il surprit un mot en l'air, puis une phrase, puis un regard, puis un serrement de main, et bientôt il se vit au courant de la galanterie circonvoisine. Rien dans tout cela ne lui rappela ce qu'il cherchait, apparemment, car il attendit encore. Minuit sonna à l'horloge de Saint-Marc. Aussitôt, comme d'un commun accord, les danses s'animèrent davantage, les *bahuti* circulèrent empressés dans les coins sombres, la frénésie du plaisir s'empara de plus en plus de cette population idolâtre du plaisir.

Une certaine rumeur se fit entendre dans le cercle élégant des grandes dames : on regardait, on cherchait, on s'informait.

— C'est elle, dit enfin un cavalier en bahuto très-fermé et visant au mystère.

— Qui cela, elle ? demanda l'inconnu.

— La Zerlina, la plus belle femme de Venise !

— Après madane Dandolo, si vous permettez.

— Madame Dandolo ? ah ! peut-être; mais vous pourrez juger à votre aise, car la voilà qui s'avance sans masque donnant le bras à Son Altesse.

— Pardon, monsieur, je suis un étranger : à qui madame Dandolo donne-t-elle le bras, s'il vous plaît ?

— A Son Altesse le doge Manini, monsieur. Elle tient son masque à la main : sans doute Son Altesse

l'en aura priée. Il aime à montrer les belles patriciennes au peuple, car le peuple les idolâtre. Voyez comme on les entoure, comme on la regarde, et quels respects on lui prodigue! Vous avez raison, madame Dandolo est plus belle encore que la Zerlina : c'est un visage du ciel et une taille de sylphide.

Amaranthe passa en ce moment si près d'eux que les plis de son bahuto touchèrent le manteau de l'inconnu. Il tressaillit des pieds à la tête. Il entendit la comtesse dire au doge :

— Oh! oui, mon prince, si ma pauvre sœur ne l'exigeait pas, je ne la quitterais jamais.

Une sensibilité touchante brillait sur son visage; on comprenait qu'au milieu de cette fête, son cœur et sa pensée étaient près de l'amie souffrante; on comprenait que sa volonté ne la conduisait point parmi les heureux, et ses larmes, prêtes à couler, attestaient sa douleur et ses inquiétudes. Elle continua à marcher quelques instants encore, puis elle revint s'asseoir devant le café, et chacun s'empressa de lui faire place.

De ce moment, l'étranger se tut : toutes ses facultés se concentraient dans son regard, fixé sur cette admirable créature, dont il ne perdait pas une parole, pas un geste, pas un sourire. Il la vit retourner sa belle tête et glisser quelques mots à l'oreille d'un homme qui, pour toute réponse, prit sa main et la

baisa. L'expression de bonheur et de calme qui se répandit sur les traits de la comtesse, après cette caresse si publique, provoqua sans doute un mouvement de grande colère chez l'observateur, car il porta vivement la main au poignard attaché à sa ceinture.

— Quel est cet homme? demanda-t-il d'une voix étranglée à son voisin, le connaissez-vous?

— Cet homme? et qui ce serait-il, sinon le comte Dandolo? Qui la belle comtesse accueillerait-elle ainsi, à moins que ce ne soit son mari, qu'elle adore?

— Ah! elle l'adore!... La comtesse aime aussi beaucoup sa sœur?

— Presque autant que son mari.

— Merci, monsieur; vos renseignements me rendent très-heureux, en m'apprenant qu'une telle femme est vertueuse autant qu'elle est belle.

Il se tut et n'adressa plus aucune question, mais il continua son rôle d'observateur. Après une heure à peu près, il croisa de nouveau son manteau sur sa poitrine, assura son masque et quitta son poste. Il reprit le chemin qu'il avait suivi, appela Stefano Carmenti et lui ordonna de voguer vers la Dogana. Lorsqu'ils y furent parvenus, la gondole s'arrêta. Stefano attendit; son maître l'appela.

— Veux-tu gagner quarante sequins d'or?

— A l'instant : que faut-il faire?

— Tu connais le palais Dandolo?

— Comme ma maison.

— Tu dois savoir les entrées dérobées, quelque petite porte d'eau servant aux gens de la comtesse?

— Je les sais toutes.

— Il faut m'y conduire sur-le-champ.

— Après?

— Je te l'apprendrai quand nous serons arrivés.

La gondole partit comme une flèche.

II

Le lendemain de ce jour, vers midi, le soleil dorait la façade du palais Dandolo, ses rayons dansaient joyeusement devant la fenêtre ouverte sur un de ses balcons de dentelle, et la brise de mer rafraîchissait l'atmosphère déjà chaude du commencement de mars. Une jeune fille, mollement couchée sur des coussins, entourée de mousseline et d'un châle de l'Inde, rose, la tête appuyée sur sa main ployée, semblait jouir voluptueusement de ce temps délicieux et absorber la vie par tous ses pores. Son teint, d'une blancheur mate et maladive, se colorait faiblement; ses yeux s'animaient, ses lèvres frémissantes souriaient dans l'es-

pace : un souvenir ou une espérance l'agitait ; peut-être l'un et l'autre.

La porte de sa chambre s'ouvrit : elle ne s'en aperçut pas, tant sa rêverie était profonde. Cette chambre, meublée avec une somptuosité asiatique, offrait alors un coup d'œil ravissant, ainsi éclairée, et embellie par la présence de la jeune fille.

— Vous ne m'entendez pas, Aurore? dit Amaranthe, prenant la main de sa sœur ; vous avez pourtant bien meilleur visage ce matin, et il me semble que votre nuit a été bonne.

Aurore tressaillit comme une personne réveillée en sursaut.

— Ah ! bonjour, madame, répondit-elle, je vous remercie de vos soins : je vais en effet un peu mieux, beaucoup mieux, très-bien !...

La comtesse la regarda d'un air surpris et troublé. Elle s'assit sur le bord du sopha où sa sœur était étendue, et essaya de lui reprendre la main, qu'Aurore avait déjà retirée et qu'elle retira de nouveau.

— D'où vient cet accueil, Aurore? que vous ai-je fait? que vous est-il arrivé depuis hier au soir? Vous me paraissez sous le poids d'idées nouvelles et étranges : qu'avez-vous?

— Vous êtes-vous bien amusée, cette nuit, sur la place?

— Comme à l'ordinaire. Pourquoi cette question?

— Parce que je veux m'y amuser aussi, moi, et que j'irai ce soir.

— Vous irez, vous? dans l'état où vous êtes!

— J'irai.

— Vous n'y songez pas, Aurore : vous pouvez à peine vous soutenir.

A ce mot, la jeune fille renversa les oreillers qui l'entouraient, se dressa toute droite, marcha d'un pas ferme autour de l'appartement et se mit à danser une courante. La comtesse la suivait de l'œil, stupéfaite et ne pouvant croire ce qu'elle voyait.

— Hier, vous étiez mourante!

— Hier, oui; mais aujourd'hui... le soleil est revenu!

L'exaltation avec laquelle elle prononça ces mots n'avait rien de fébrile : elle partait du cœur.

— Aurore, Aurore, vous me cachez quelque chose, reprit Amaranthe d'un ton affligé.

— Je ne vous cache rien; mais quand cela serait? vous êtes si bonne pour moi, vous vous intéressez tant à mon bonheur! En vérité, je serais un monstre d'ingratitude.

— Au nom du ciel! cessez cette ironie et parlez-moi franchement: d'où vient ce changement complet? Avez-vous enfin renoncé à votre folie?

— Taisez-vous! taisez-vous! Ne jugez pas, n'accusez pas un sentiment qu'il vous est défendu de comprendre.

L'agitation augmentait, les joues se coloraient de plus en plus. Madame Dandolo sentit une pitié profonde pour cette pauvre enfant, qui souffrait si jeune et qui souffrait tant. Elle alla vers elle et essaya de la ramener à son lit de repos.

— Laissez-moi, laissez-moi, je sais tout! Je sais, je sais... que vous ne m'aimez pas!

— Je ne vous aime pas?

— Non, car vous voulez mon malheur, car c'est vous qui avez supplié mon père de m'enlever à celui que j'aimais; c'est vous qui, après sa mort, vous chargez de poursuivre ses volontés implacables; c'est vous qui êtes mon bourreau! Mais, malgré vous, je ne mourrai pas à présent.

— Hélas! pensa la comtesse, en se rasseyant découragée, hélas! sa raison n'y est plus!

— Non, je ne mourrai pas, et j'irai au bal, j'irai à la place Saint-Marc avec vous: on m'admirera aussi, on me suivra, on me fera démasquer pour voir ma beauté près de la vôtre, et savoir laquelle a plus d'éclat. Oh! je vais être heureuse! heureuse!

— Vous serez heureuse, si vous désirez l'être, Aurore: un peu de courage pour oublier, et vous reprendrez à la vie.

— Je n'oublierai pas, je ne veux pas oublier! je veux vivre et me souvenir! Jamais mon cœur ne contiendras toute la joie qui l'inonde.

— Je vous en conjure encore, Aurore, au nom de notre mère, ne me laissez pas dans cette inquiétude; confiez-vous à moi : qui vous cause cette joie?

— J'ai rêvé cette nuit.

Elle prit des castagnettes attachées à un ruban qui pendait près de la fenêtre, et se mit à les agiter.

— Qu'avez-vous donc rêvé?

— Le paradis.

— C'était donc bien beau, le paradis?

— Si c'était beau! Il y était.

— Toujours lui! murmura la comtesse.

— Mon Dieu! quel temps! quel soleil! Il faut que je sorte, je vais sortir.

— Aurore! écoutez-moi, je vous en supplie.

— Quel mal y a-t-il à ce que je sorte? Suis-je condamnée aux verrous? Voulez-vous faire de moi une religieuse?

— Ah! ma sœur, jamais vous ne m'avez parlé ainsi!

Aurore ne l'écoutait point : debout sur le balcon, elle humait l'air, elle se chauffait au soleil, elle suivait de l'œil toutes les gondoles. Évidemment elle cherchait quelque chose ou quelqu'un. Une idée traversa l'imagination d'Amaranthe.

— Serait-il ici! se dit-elle; non, non, c'est impossible : il a été envoyé trop loin, il ne peut revenir ainsi... et puis sa lettre!

Elle prit vivement son parti : il était survenu depuis

la veille un événement quelconque dans la vie de sa sœur; il fallait interroger, savoir. Elle alla dans le cabinet de toilette et appela les femmes qui s'y tenaient toujours. Elles répondirent unanimement que leur maîtresse avait veillé seule jusqu'à deux heures, qu'ensuite elle s'était couchée, qu'elles avaient elles-mêmes fermé les portes, et qu'elles n'avaient entendu aucun bruit jusqu'au moment ordinaire de son lever.

— Elle n'a reçu aucune lettre?

— Aucune.

— Vous êtes certaines qu'elle n'a parlé à personne?

— A qui que ce soit.

— Teresa! Cuecca! s'écria Aurore de sa chambre, vite ici : je veux m'habiller, je veux sortir; qu'on prévienne mes gondolières, à l'instant; hâtez-vous!

Les filles se précipitèrent et la comtesse rentra.

— Je vais me préparer, afin de vous accompagner, ma sœur.

— Vous! non, je n'ai pas besoin de vous : j'ai mon écuyer et mes femmes; je suis mademoiselle de Sainte-Même, aussi grande dame que vous. Toute comtesse Dandolo et patricienne que vous soyez, je ne vous dois rien et je sortirai seule.

Aurore était évidemment sous une influence mauvaise, une influence ennemie. Le meilleur moyen de la combattre était certainement de feindre de l'ignorer. Madame Dandolo ne fit donc aucune observation.

— C'est bien, répliqua-t-elle; puisque cela vous convient ainsi, je vais faire appeler vos gens. Nous nous retrouverons sans doute bientôt.

— Teresa, continua la jeune fille, dites qu'on découvre ma gondole : il me faut de l'air et du soleil, il me faut voir et être vue.

En quittant sa sœur, madame Dandolo donna des ordres précis pour qu'elle fût suivie et observée, pour que nul ne l'approchât; elle prit enfin toutes les précautions imaginables, la recommanda aux gens de confiance qu'elle mit auprès d'elle, et se retira dans son appartement, afin de communiquer au comte ses nouvelles craintes.

Cependant, Aurore s'était parée de la manière la plus élégante. Elle jeta par-dessus sa toilette un bahuto rose, qu'elle laissa ouvert, et prit son masque à la main. Elle jeta un coup d'œil triomphant sur son miroir, et, se retournant vers Cuecca qui lui présentait son flacon :

— Je suis belle ainsi, n'est-ce pas? dit-elle.

Et, sans attendre sa réponse, elle courut vers la galerie où l'attendait son écuyer. Personne n'eût pu reconnaître la jeune fille mourante encore la veille : elle semblait maintenant pleine de force et de santé, elle semblait porter la vie avec bonheur, avec surabondance. Avant d'entrer dans sa gondole, elle jeta un regard inquiet autour d'elle; mais ses traits s'illumi-

nèrent bientôt, et elle s'étendit mollement sur ses coussins, semblable à Cléopâtre dans sa galère. Dès qu'on l'eut reconnue, elle fut saluée par tout ce qu'elle rencontra ; on lui envoya des baisers, suivant la façon italienne de l'époque, on cria *viva!* on lui jeta des dragées et des fleurs. Elle accueillit tout, souriante et gaie, elle rendit les compliments, elle ramassa les bouquets, donna les bonbons à sa suite et passa ainsi deux heures sur le Canal-Grande à se faire adorer, suivre, applaudir. Lasse enfin, elle donna ordre de la reconduire au palais Dandolo, et dit tout haut : « A ce soir ! » en envoyant à son tour un baiser dans l'espace, et remonta chez elle enivrée, ravie, leste et fringante comme une fiancée de la veille.

— Ah ! murmura-t-elle en se laissant tomber sur son lit de repos, ah ! je n'aurais jamais cru qu'il me restât tant de forces, après tant de souffrances !

L'heure du souper arriva. Aurore n'y descendait jamais. Elle parut, ce soir-là, au moment où l'on allait se mettre à table. La surprise fut grande : les convives se levèrent, et le comte alla au-devant d'elle. Sa beauté et sa parure resplendissaient d'un éclat presque aussi brillant que celui de la comtesse. Elle fit un salut charmant et accepta la main que lui présentait son beau-frère.

— Vous êtes étonnées de me voir parmi vous, mesdames ? mais vous le serez bien davantage, dit-elle,

quand vous saurez que je suis guérie et que je veux être de tous vos plaisirs.

On s'empressa de la féliciter, madame Dandolo plus volontiers que les autres, et pourtant avec une arrière-pensée de tristesse et de méfiance. Elle comprenait un danger inconnu, un danger d'autant plus difficile à combattre qu'on ne savait où était l'ennemi. Elle se promit cependant de le vaincre, ou au moins de le conjurer par tous les moyens possibles.

A l'heure habituelle, on se rendit à la place Saint-Marc. Le comte s'empara de sa belle-sœur et la promena orgueilleusement dans la foule, où les admirations pour sa beauté retentissaient de toutes parts.

— Vous entendez, ma sœur? Croyez-vous que nous sachions apprécier les belles femmes aussi bien qu'à Versailles, en Italie?

— Vous êtes plus que galants ici, vous êtes enthousiastes.

— Et vous, préférez-vous la galanterie?

— Je préfère l'amour.

— Ma sœur !

— N'êtes-vous pas de mon avis?

— Nous n'avons pas le droit d'avoir le même à ce sujet.

— Ah ! oui, je comprends : vous, vous pouvez aimer votre femme, ma *chère* sœur, parce quelle est riche et noble, parce que mes parents et les vôtres ont trouvé

ce mariage *convenable!* La *convenance!* ce mot me poursuit même ici, même dans ce pays de folies où le plaisir est, dit-on, la seule règle. Mon bon frère, ajouta-t-elle avec une adorable coquetterie, voyons, répondez-moi, vous qui n'êtes point élevé sur les genoux des douairières, vous qui n'avez pas toujours marché dans les parterres alignés de Versailles, ni réglé votre âme sur l'air du menuet, parlez-moi franchement : si ma sœur, au lieu d'être mademoiselle de Sainte-Même, avec une belle fortune et tout ce qui constitue une grande position, eût été une jeune fille pauvre, belle, charmante, qui vous eût adoré et que vous aimassiez comme vous l'aimez, l'eussiez-vous épousée? eussiez-vous tout risqué, tout perdu pour elle, comme vous le feriez certainement aujourd'hui? Je parie que vous allez me répondre non, toujours par convenance, mais que votre cœur répondra oui.

— Ma sœur, vous vous trompez, je ne répondrai ni oui ni non, je vous répondrai : Je ne sais pas.

— Comment, vous ne savez pas?

— Non, je ne sais pas et je ne puis le savoir, car si votre sœur eût été dans les conditions que vous dites, jamais je ne l'aurais aimée assez pour en faire la maîtresse de ma vie. Les affections inégales ne peuvent avoir ni durée, ni puissance : ce sont des caprices, et voilà tout.

— Mon frère, vous avez promis à votre femme de

me parler ainsi : c'est une leçon faite, vous ne la pensez pas.

— Ma petite Aurora, je parle ainsi à mon point de vue, à moi, homme. Si je me mettais au vôtre, je vous dirais bien autre chose. Pour une femme de votre naissance, aimer un homme au-dessous de vous, ce n'est plus un caprice, ce n'est plus une folie, c'est un déshonneur. Le signor Dandolo donnant son nom à une fille du peuple, en fera toujours une signora Dandolo; mademoiselle de Sainte-Même échangeant le sien contre celui d'un va-nu-pieds quelconque, deviendra la femme de ce va-nu-pieds, entrera dans sa caste : au lieu de l'élever jusqu'à elle, elle descend jusqu'à lui, voilà la différence.

— Et qu'importe ! si je l'aime ?

— L'aimerez-vous toujours ? Son amour vous tiendra-t-il toujours lieu de tout ce que vous perdrez pour lui ? Quand le bandeau sera tombé, et que vous verrez à quel homme vous avez fait ces sacrifices, le désespoir n'entrera-t-il pas dans votre âme ? Aurora, cette conversation est bien grave pour un lieu tel que celui-ci ; mais, demain, venez un peu causer avec moi, dans cette tourelle que vous aimez tant, où vous avez entendu de magnifiques fabliaux sur les dames Dandolo du vieux temps : j'espère obtenir votre confiance et vous prouver que vous n'êtes pas dans le vrai, ni de la vie, ni des sentiments.

Le charmant visage d'Aurore exprimait une colère contenue. Elle allait répondre vivement sans doute, lorsqu'un homme de haute taille, masqué jusqu'aux dents, s'approcha du comte, et portant la main à son chapeau, sans l'ôter tout à fait néanmoins, dit d'une voix évidemment contrefaite :

— Sera-t-il permis d'entretenir un instant la signorina ?

— Avec son consentement, monsieur, sans aucun doute. Si vous n'êtes pas étranger, vous devez savoir que les lois du carnaval autorisent cette liberté. C'est donc à vous, signorina, à prononcer sur la demande de monsieur, et à l'accepter, si elle vous agréée.

Mademoiselle de Sainte-Même, à la voix de l'inconnu, était devenue pâle, puis elle avait rougi, puis elle avait pâli de nouveau, puis elle s'était troublée. Elle répondit avec assez de fermeté, et même une sorte d'enjouement, qu'elle était toute prête à suivre le cavalier sous les arcades de la place. M. Dandolo lui remit son bras en s'inclinant ; mais, pour être plus certain de ce qui se passerait et pour mieux observer la jeune fille confiée à ses soins, il attacha son masque, croisa son bahuto, et se trouva de la sorte absolument semblable aux autres hommes confondus dans la foule. Il put donc marcher derrière elle sans qu'elle le reconnût et sans qu'elle s'en doutât. Une circonstance fortuite le frappa et l'inquiéta même : Aurore

aussi avait remis son masque. Elle s'appuyait sur son chevalier avec une sorte de nonchalance voluptueuse, qui ressemblait à une intimité tendre; ils ne se disaient rien, mais ils devaient se comprendre par un langage muet et presque intérieur.

— Quel est cet homme? se demanda-t-il.

En ce moment, madame Dandolo venait de l'autre côté de la place avec une jeune Milanaise, la marchesa Bresca, dont les aventures avaient un certain retentissement en Italie, mais qu'Amaranthe aimait néanmoins à cause de ses qualités excellentes, croyait-elle. La marchesa la faisait rire aux larmes par ses lazzi et ses épigrammes. Elles allaient passer près d'Aurore sans la reconnaître, lorsque le cavalier qui la conduisait s'arrêta spontanément devant elles, en disant :

— Je veux leur parler, à ces deux rieuses.

— Vraiment! reprit la belle Fiorina, vous êtes obscur comme la nuit, seigneur inconnu, et vous me donnez envie de vous pénétrer. Messieurs, continua-t-elle en s'adressant à un groupe de jeunes gens qui les accompagnaient, messieurs, éloignez-vous : nous allons entendre quelque oracle, je suppose, et nous vous rappellerons quand il en sera temps.

III

Amaranthe n'était point d'une nature gaie : à peine s'animait-elle quelquefois en joyeuse compagnie, et la mélancolie reprenait promptement ses droits. Depuis la mort de sa mère, depuis celle de son père surtout, après une scène mystérieuse qu'elle avait eue avec lui, on l'avait peu vue sourire. Elle ne se plaisait que seule avec son mari, et si on la rencontrait dans le monde, c'était pour obéir aux obligations de son rang et pour tenir la place que son mari exigeait qu'elle remplît dans cette Venise où ils se devaient pour ainsi dire à la ville tout entière, par les souvenirs et la gloire de leur famille. Elle se prépara donc à assister, silencieuse et indifférente, à la scène de provocations moqueuses qui allait se passer, et lorsqu'elle se vit interpellée par le masque inconnu, elle n'eut pas la présence d'esprit de répondre; à peine si elle l'avait entendu

— Vous êtes bien madame Dandolo, répéta-t-il.

— Sans doute, elle est madame Dandolo, répliqua la Fiorina, et moi je suis la marchesa Bresca. Nous n'avons ni l'une ni l'autre de raisons pour nous cacher. Que nous voulez-vous ! Si vous n'êtes pas plus amusant, nous passons : on nous attend ailleurs.

— A vous donc, signora Fiorina, marchesa Bresca, contessina Cenci, n'est-ce pas? propriétaire de cette belle et triste villa du lac de Como, que l'on appelle Balbianino.

— Justement : cette villa où je ne vais jamais, car les murailles y suintent des larmes, et il s'y est passé des histoires à faire frémir.

— Ah! oui, ainsi qu'à Tremezina, où se trouve encore un autre palais de votre famille, celui du cardinal Durino.

— Brou!... dit en secouant la tête cette jeune folle, si vous me parlez de toutes les aventures de mes parents et des légendes du lac de Como, vous allez me faire une peur horrible; je n'en dormirai pas de huit jours. On est très-sujet aux revenants dans la famille de mon mari.

— Ce ne sont point les aventures des autres dont nous causerons, si vous voulez bien : nous avons assez des vôtres, belle Fiorina, et, si cela ne vous fâche pas, nous ferons ensemble un petit voyage.

— Où cela?

— A Naples.

— A Naples! répéta-t-elle en pâlissant légèrement. Je le veux bien. Qu'y trouverons-nous?

— Nous y trouverons une jolie barque au lever de la lune, sur le golfe; nous y trouverons une belle jeune femme, mariée depuis un mois à peine; nous y

trouverons, à côté d'elle, un homme presque aussi jeune qu'elle, presque aussi beau qu'elle et tous les deux mollement couchés sur des coussins de soie, se parlant doucement d'un amour partagé, d'un amour heureux, d'un mari... trompé très-adroitement, d'une mère abusée.

— Mon cher masque, cela se rencontre vingt-cinq fois par jour sur le golfe de Naples et sur tous les golfes du monde, voire même sur les lagunes de Venise, ainsi qu'il vous est facile de vous en convaincre par vous-même.

— Vous trouvez? Attendons la suite, vous changerez d'avis tout à l'heure.

— Désirez-vous que je vous demande la fin de cette histoire, ou la direz-vous bientôt?

— Je vous la raconterai tout entière et vous verrez qu'elle vous intéressera vivement.

— Le nom des personnages?

— Non, ce sera pour la fin; posons-les d'abord; ils sont étendus dans cette barque, conduits par deux rameurs qui chantent une barcarole vénitienne comme s'ils étaient sur le Canal Grande ou près de la Piazzetta.

— Voilà qui commence à devenir particulier.

La marchesa sembla se troubler légèrement.

— Oui, cela est particulier, car la belle dame n'était point Napolitaine, elle était Milanaise; car le cavalier n'était point Italien, il était Français.

— Ah! il était Français? ces Français se glissent partout.

Malgré ses efforts pour tenir bonne contenance, madame Bresca n'était plus aussi sûre d'elle-même.

— Il se croyait pieusement le premier amant d'une femme de seize ans, mariée depuis un mois, il lui avait voué toute sa vie; il se serait fait tuer plutôt que de commettre la moindre indiscrétion, plutôt que de lui faire une infidélité : c'était enfin un de ces niais qui, plus tard, se vengent de l'avoir tant été.

— Il est probable que celui-là se sera vengé à son tour.

Madame Dandolo, depuis quelques instants, écoutait avec une attention qu'elle n'avait pas prêtée au commencement. Le héros était Français, et un pressentiment lui disait qu'elle devait le connaître, ou du moins qu'elle en avait entendu parler autrefois. Les inflexions de la voix de cette homme lui rappelaient d'ailleurs des souvenirs confus : elle l'avait déjà entendu, sans pouvoir se souvenir dans quel lieu. Il avait soin de la contrefaire, et ce n'était seulement que par éclairs qu'elle saisissait ces nuances fugitives. Elle écouta donc avec plus d'attention.

— Après la promenade, reprit-il, les deux jeunes gens se firent reconduire vers une villa délicieuse, à Castellamare. Ils descendirent mystérieusement, se tenant enlacés : la belle signora était tendre et rieuse

comme un enfant innocent, comme une naïve ragazza. Sa voix, douce et sympathique, avait une expression douce et caressante, qui enivrait l'oreille et le cœur.

» — Mon bien-aimé, disait-elle, je n'ai aimé que toi depuis que j'existe, je ne saurais aimer que toi. Quand mon mari sera de retour, si nous ne pouvons nous voir autant que nous nous voyons, eh bien!... il faudra prendre le moyen de nous voir malgré tout, de nous voir toujours!

» Ces paroles étaient douces, n'est-ce pas? elles n'indiquaient à l'amant insensé qu'un projet d'amour, qu'un désir de réunion envers et contre tous les obstacles? Il ne conçut ni craintes, ni soupçons : il écouta cette musique d'une voix aimée et se laissa bercer par ces chimères.

— Votre histoire est parfaitement ennuyeuse, mon cher masque. Adieu, allez conter le reste ailleurs.

— Non pas, chère marquise, interrompit madame Dandolo, j'en voudrais le dénouement.

— Oh! vous l'aurez, belle Amaranthe, je ne suis pas ici pour autre chose. Vous ne comprenez pas, froide et calculatrice personne dont le premier mouvement est toujours un mensonge... innocent, j'en conviens, mais un joli petit mensonge à l'eau de rose, poudré à la maréchale, comme tout ce qui vient de Versailles et de la cour.

— Vous voilà bien arrangée, comtesse! s'écria en

riant la Fiorina, heureuse d'échapper ainsi à une inquisition dangereuse, en la rejetant sur sa compagne.

Un homme masqué, arrêté derrière ces dames et semblant les écouter, fit deux pas en avant; puis il se contint et retourna à sa place. Le conteur ne le vit point. Il reprit :

— Ce même soir ou plutôt cette même nuit, le mari, le mari d'un mois! arriva. L'amant lui céda la place, et le mari trouva les mêmes transports, les mêmes serments qu'il venait de laisser derrière lui. Cette vie honteuse dura quelques semaines, avec des difficultés toujours croissantes, bien que le mari fût le plus débonnaire du monde. Le Français aimait passionnément et supporta tout.

» Un soir, sa maîtresse l'appela dans un jardin, dans un paradis terrestre, près de Sorrente. Ils y passèrent des heures adorables, sous ce ciel de Naples où tout parle d'amour, où la vie seule est un bonheur, où le cœur et les sens doublent leurs facultés pour aimer et pour sentir. Au moment de se séparer, la sirène dit :

» — Je te l'ai caché, mon ange, mais ce sont des adieux; mon mari va m'emmener dans une terre inaccessible, au milieu des Abruzzes, et nous ne nous reverrons plus. J'y vivrai entourée d'espions. Je t'ai fait ces heures aussi belles que mon imagination les avait rêvées : c'étaient les dernières, j'y ai répandu

tous les parfums de mon cœur. Ne les oublie jamais.

» L'amoureux se récria, conjura, supplia; elle fut non pas inflexible, mais désespérée. Il conçut mille projets insensés, qu'elle détruisit d'un souffle; il parla de fuite, de mort.

» — Ah! ce n'est pas nous qu'il faudrait tuer! s'écria-t-elle emportée comme par un élan irrésistible, un homme de moins sur la terre, et nous serions parfaitement heureux!

Par un mouvement involontaire peut-être, la marchesa avait remis son masque. Elle dominait facilement son attitude et sa voix, maintenant que ses traits étaient impénétrables. Feignant un long bâillement, dissimulé sous son éventail :

— N'y a-t-il pas ici de chaises? demanda-t-elle à haute voix. Le récit de ce masque est tellement soporifique! Madame, tenez-vous à entendre la fin?

— J'y tiens, sans doute, mais si vous souffrez...

— Moi, je souffre; et pourquoi souffrirais-je? l'ennui ne blesse pas, il endort. Continuez, continuez, Shéhérazade en bahuto : si j'étais le sultan, on vous couperait la tête dès ce soir, pour être sûr de ne pas vous entendre demain. Achevez donc.

— Oh! j'achèverai et j'approche du terme. L'amant craignait de comprendre; pourtant il comprit. Il fut bientôt enlacé par les replis de sa passion, par ses caresses enivrantes, par ses promesses et ses emporte-

ments, qui ressemblaient à des remords. Dans le dernier baiser qu'elle prolongea au milieu des sanglots, elle lui répéta sa phrase :

» — Un homme de moins et nous devenons parfaitement heureux !

IV

» L'amant était pauvre, sans naissance, sans avenir. A l'amour se joignait la vanité d'être aimé ainsi jusqu'au crime, pour lui-même et sans le prestige de la position. Il s'échappa des bras de la sirène très-décidé à briser l'obstacle qui les séparait.

» — Nous ne nous reverrons plus! lui cria-t-elle d'une voix déchirante, en le quittant.

» A dater de ce jour, le mari ne sortit pas de son hôtel sans être suivi par le pauvre enfant, auquel la main tremblait, bien que le cœur fût d'acier. Il remettait chaque soir au lendemain le meurtre que chaque nuit il s'accusait de ne pas avoir commis encore. Sa vie était une fièvre continuelle. Un soir, il avait suivi le marchese dans plusieurs rues de Naples ; il paraissait soucieux et se cachait aussi.

» — Il a quelques amours, pensait l'enfant, tant mieux, la mort lui sera plus cruelle.

» Que lui avait fait cet homme, à qui il voulait tant de mal?

» Il le suivit encore assez résolument; le marquis était seul, il prenait les rues isolées et marchait à l'aventure, comme un voleur ou comme un jaloux.

— Madame Dandolo, je vous quitte la place si nous ne partons pas sur-le-champ. Cet homme a l'avantage de posséder une voix qui berce. Je m'endors à présent, moi qui, depuis plus de trois semaines, ne me repose point. Je vais rentrer en vous souhaitant bon courage. Vous me raconterez demain la fin du roman. Je gage que votre silencieux aura trouvé un autre auprès de sa *dame*.

— Justement! ce fut ce qui arriva.

— Je l'aurais parié! Cette classe d'hommes n'est absolument pas bonne à autre chose.

— Oui, elle est bonne à faire des dupes; elle est bonne à perdre l'existence entière du malheureux qui a la faiblesse d'aimer ainsi. Le marquis et celui qui le suivait arrivèrent sur la route du Pausilippe. Le jeune homme caressait le manche de son poignard, en se disant :

— *Je m'en vais en finir dans cinq minutes!* et n'en finissait pas.

Il tremblait et reculait devant le crime, car il était né bon, il était né honnête, cet infâme, dont les femmes et les événements se sont efforcés de faire un misérable!

L'accent de cet homme vibrait profondément : il y avait en lui quelque chose de si étrange, de si mystérieusement intéressant, que, malgré la singularité de la position, malgré les longueurs interminables de cette histoire, que tant de digressions coupaient, aucun de ses auditeurs ne s'éloignait; une curiosité presque passionnée les retenait auprès de lui, Madame Bresca seule hésitait ; une puissance plus forte que sa volonté l'attachait à cette place. Elle resta.

— Achevez donc, reprit-elle d'un ton qu'elle voulait rendre enjoué et qui n'était qu'impatient. Vous contez bien mal, mon cher seigneur, et vous nous faites des zigzags auxquels la patience d'un derviche ne résisterait pas.

— Le marquis se blottit près d'une porte, sur cette route du Pausilippe, continua-t-il comme s'il n'avait pas entendu ; cette porte, percée au long mur d'un jardin, donnait entrée dans une de ces retraites délicieuses où l'amour se cache d'ordinaire, en ce pays où l'amour est tout. Le marquis attendit ; le jeune homme, pour qui l'occasion était si belle pourtant, attendit aussi. Il se donna pour prétexte qu'il fallait bien savoir ce que le marquis attendait. Il ne le vit que trop. Au bout d'une heure, pendant laquelle le pauvre coupable ressentit tous les remords et tous les tourments de l'enfer, la porte s'ouvrit ; un homme et une femme se montrèrent, regardèrent autour d'eux avec précau-

tion Le marquis et son *ombre* étaient cachés derrière une haie de laurier-rose, à une distance assez éloignée pour que le *suivi* ne devinât pas la présence du *suivant*. La lune brillait de tout son éclat. Il leur fut donc parfaitement aisé de reconnaître les nouveaux personnages. C'était la dame et un jeune prince napolitain, le plus beau, le plus aimé, le plus riche des seigneurs de la cour. Il la tenait dans ses bras et lui prodiguait les noms les plus tendres, en l'encourageant à le suivre. Elle ne se fit prier que pour la forme.

» — Viens, lui disait-il, ne crains riens, le carrosse est assez éloigné pour que nos gens ne nous voient pas sortir d'ici. Tu seras encore rentrée avant que ton jaloux te soupçonne, et rien ne peut troubler notre bonheur.

» — Bien-aimé, répondit-elle, je ne crains rien avec toi. D'ailleurs, qui sait? bientôt nous serons libres, peut-être.

» — Libres ! et comment ?

» — Je l'ignore, j'en ai le pressentiment. Dieu doit à notre amour une union indissoluble et sacrée.

» — Ah ! ma belle princesse, quelle joie serait la mienne alors !

» Comme il achevait ces mots, le marquis s'élança de la haie, le poignard levé, en s'écriant :

» — Vous n'y êtes pas encore, infâme !

» Et il lui plongea son arme dans la poitrine.

Madame Dandolo sentit le bras de la marquise frissonner sous le sien; elle s'appuya fortement à elle comme si elle allait tomber, et baissa la tête sans rien dire.

— Voilà une triste histoire, répondit la comtesse, bien triste surtout pour un jour de carnaval. Je ne vois pas en quoi elle nous intéresse, monsieur.

— Je vous promets de vous le dire tout à l'heure, madame, et vous en conviendrez vous-même.

Aurore avait écouté ce récit avec une curiosité bien naturelle à son âge et avec les sentiments qui l'animaient. Elle oublia l'intérêt qu'elle avait à se cacher aux yeux de sa sœur, et demanda vivement :

— Eh bien, qu'arriva-t-il ensuite ?

Amaranthe la croyait au bras de son mari; elle ne fit donc pas attention à ces paroles, si ce n'est pour en attendre impatiemment la réponse.

— Il arriva que le jeune homme comprit tout, qu'il vit quelle femme il avait aimée, et quel crime il avait été sur le point de commettre, comme instrument du bonheur d'un autre. Incapable de maîtriser son premier mouvement, il se montra à son tour, au grand étonnement et à la frayeur mortelle du marquis et de la marquise, restés en face l'un de l'autre, lorsque le prince était tombé. Tout cela eut la durée de l'éclair.

— Ne craignez rien, monsieur le marquis, ne

craignez rien d'un homme pour qui vous êtes sacré comme la vengeance. J'ai tout vu, mais votre secret est en sûreté dans mon cœur. Je vous plains et je vous vénère, car j'ai beaucoup à réparer envers vous. Permettez-moi de vous rendre un éminent service. Si je suis ici, si plusieurs fois pendant votre marche vous vous êtes retourné, croyant entendre des pas derrière les vôtres, vous ne vous trompiez pas. J'étais attaché à vous suivre par l'ordre de cette femme qui a été ma maîtresse, et qui voulait employer ma main à vous assassiner, afin d'être libre et d'épouser ce malheureux, mort, victime comme nous deux, de ce monstre précoce. Voilà ce que j'avais à vous dire, monsieur ; maintenant, nous sommes quittes. Demain, je fuirai Naples, et nous ne nous reverrons jamais.

» En parlant ainsi, le jeune homme se retira sans même jeter un regard sur la femme qu'il avait tant aimée, et qu'il méprisait maintenant de toute la force de son amour.

Madame Bresca s'était insensiblement rapprochée d'une des arcades de marbre, et elle s'y tenait appuyée lorsque l'inconnu acheva ce singulier récit. Nul ne prononça une parole. Tout à coup elle releva la tête.

— Vous oubliez quelque chose, monsieur, car moi aussi j'ai entendu parler de cette histoire. Ce Français était un aventurier, un homme sans famille et sans

naissance, élevé au milieu des sauvages et venant on ne savait d'où. Il avait tous les vices d'une mauvaise nature non comprimée, et il est devenu un chevalier d'industrie dans toute la force du terme, courant les tripots, d'une réputation plus qu'équivoque pour l'honnêteté et chassé sans émission des bons lieux où il avait l'audace de se présenter. On l'accuse de deux ou trois meurtres, de je ne sais combien de vols : c'est enfin un de ces scélérats que l'intrigue soutient, mais qui doivent tôt ou tard finir au pilori.

— Cela prouve qu'il a bien profité de ses premières leçons, répondit froidement le masque, et que son habile maîtresse n'avait pas perdu son temps. Cette histoire vous a intéressée, madame la comtesse, reprit-il en se retournant du côté d'Amaranthe : je vais, avec votre permission, vous en raconter une autre, et si vous voulez m'accorder un peu de patience, vous comprendrez à la fin le motif de tous ces récits qui vous semblent en cet instant insolites ou décousus. Je suis à Venise dans un but imminent : je poursuis une grande œuvre, et ce qui se passe ce soir est un acheminement vers la réussite. Vous y êtes intéressée, madame, vous et les vôtres, plus fortement que vous ne le supposez, je vous en réponds !

Madame Bresca se rapprocha, la scène allait changer : elle espérait apprendre quelque scandale, quelque aventure dont sa malice naturelle pourrait se ser-

vir. Ainsi que presque toutes les femmes d'une conduite blâmable, elle aimait à entendre mal parler des autres; par un travers d'esprit très-commun, elle se figurait que sa propre réputation y gagnerait, et qu'on s'occuperait moins d'elle en s'occupant davantage de ses rivales : comme s'il n'y avait pas de place pour tout le monde dans la médisance, voire même dans la calomnie ! Madame Dandolo, dont la conscience tranquille ne craignait aucune révélation, resta, attirée par cette curiosité inexplicable dont elle ne se rendait pas même compte. Elle n'avait point remis son masque, on pouvait lire ses impressions sur sa belle et expressive physionomie.

— J'écoute, monsieur, dit-elle.

— Si vous voulez me suivre, madame, nous allons retourner en France, dans votre patrie.

— La vôtre aussi, monsieur, à ce que je puis croire, malgré la perfection de votre accent toscan.

— Qui vous le fait supposer alors ?

— Je ne sais : un pressentiment peut-être ; peut-être aussi cette manière de prendre la place Saint-Marc de Venise pour la salle de l'Opéra de Paris, et de chercher à nous intriguer par des histoires anonymes, en nous répétant qu'elles nous intéressent fort.

— Quoi qu'il en soit, nous voici à Versailles, par une belle journée d'hiver où l'on patine sur la pièce d'eau des Suisses. Nous rencontrons encore là un jeune

homme déshérité de la fortune et des honneurs; nous y rencontrons deux femmes; deux belles et charmantes jeunes femmes, ajouta-t-il avec une expression qui semblait une caresse.

— C'était le même héros peut-être? demanda madame Bresca.

— Je ne nomme personne, madame, ou du moins personne à présent... nous verrons plus tard. Ainsi que le disait tout à l'heure madame Dandolo, on ne procède pas autrement à l'Opéra de Paris. Il faut amener le coup de théâtre.

Il reprit alors l'histoire telle que nous l'avons racontée en commençant; il y ajouta mille circonstances imaginaires, mille appréciations controuvées, qui firent monter le rouge au visage de la belle patricienne.

— Cette dame n'était ni cruelle, ni passionnée à la façon des Italiennes, ajouta-t-il; elle était coquette, elle recevait des lettres, elle donnait des espérances, elle faisait presque des aveux, elle accueillait les demandes et les prières de ce pauvre jeune homme, jouet de ses habitudes de cour et de sa délicieuse légèreté d'esprit. Le moment vint même où il put compter sur un amour partagé, sur un avenir de bonheur : la jeune femme était émue, rougissait, pâlissait à son aspect. Elle se cachait pour le voir et n'avouait point à sa mère leurs rencontres. Elle accepta, elle accueillit son

hommage; elle se laissa bercer de douces paroles, elle trouva son caractère bizarre et bien tranché avec celui des muguets de Versailles... et puis, le jour où elle fut lasse de ce joujou, elle le jeta de côté sans même prendre la peine de l'en avertir. Le malheureux, cloué sur son lit par une maladie cruelle, un délire et une fièvre qui le séparaient de tout le monde, apprit en reprenant ses sens qu'elle avait choisi un mari, qu'elle était partie avec lui, qu'elle l'avait abandonné ! Il faillit en mourir de nouveau ; mais il revint à la vie pour se venger, pour se souvenir éternellement de celle qui avait brisé ses espérances après les lui avoir fait concevoir.

— Monsieur, interrompit un homme dont le bras vint se placer entre l'inconnu et la comtesse Dandolo, monsieur, vous me prouverez ceci, vous me le prouverez, entendez-vous !

— Mon Dieu ! murmura la comtesse, qui se sentait défaillir, c'est Andrea ! Ayez pitié de moi !

— Je suis tout disposé à le faire lorsque vous me prouverez aussi que vous avez le droit d'être si exigeant.

Le comte ôta son masque et montra son pâle visage.

— Et quand vous m'aurez prouvé que vous êtes un imposteur, vous aurez à me rendre raison de l'insulte faite à la comtesse.

— Très-volontiers, monsieur le comte; mais tout cela se passera, si vous le voulez bien, hors des États de la sérénissime République. Vous connaissez sans doute les inquisiteurs d'État, et je sais avec quel soin on loge les étrangers dans la juridiction de Venise.

— Soit, monsieur. Où voulez-vous que nous nous rencontrions?

— Pourquoi pas sur le navire français entré hier dans le port? cela vous évitera un voyage.

— Allons-y donc sur-le-champ! s'écria le comte.

— A vos ordres; j'y suis connu; on nous y recevra à toute heure.

— Mon ami! Andrea! interrompit la comtesse, permettez-moi de vous suivre; ne me laissez pas accuser sans que je puisse me défendre : vous savez...

— Madame, répondit le comte avec un regard tranchant comme une lame de poignard, savez-vous où est votre sœur?

— Je vous l'avais confiée, qu'en avez-vous fait à votre tour?

— Elle est au bras de cet homme, dont vous pouvez deviner le nom! Demandez-lui maintenant de vous la rendre.

V

Aurore était, en effet, au bras de l'inconnu, qui, aux paroles du comte, avait levé son chapeau, ôté son masque et montré les admirables traits d'Armand de Nareil. La comtesse jeta un cri involontaire et saisit vivement sa sœur, qu'elle attira à elle malgré sa résistance.

— Mon enfant! mon enfant! ah! fuyez, laissez cet homme.

Elle semblait, pour ainsi dire, avoir perdu la raison; un sentiment indéfinissable la bouleversait : c'était à la fois de l'horreur et de la tendresse. Quant à lui, ses yeux lançaient des éclairs; sa beauté étincelait, si on peut s'exprimer ainsi. Il regardait alternativement Amaranthe et son mari, repoussant d'un geste hautain la jeune fille qui cherchait à le retenir.

La marquise se tenait en arrière. Dans cette foule de gens pressés les uns contre les autres, occupés de leurs plaisirs ou de leurs amours, cette scène passa inaperçue, malgré la qualité des personnages. Armand éloignait les indiscrets d'un coup de son bras puissant, sans détourner pourtant ses yeux de ceux d'Amaranthe.

— Marchons-nous, monsieur, demanda le comte,

ou, maintenant que je vous ai deviné, reculeriez-vous devant l'explication !

— Je suis prêt à vous suivre.

— Madame, je vais appeler vos gens : vous rentrerez, s'il vous plaît, ainsi que mademoiselle de Sainte-Même.

— Au nom du ciel ! laissez-moi vous suivre !

— Est-ce que les femmes ont le droit d'intervenir en des rencontres semblables ! Ne craignez rien pour lui, ajouta-t-il avec un sourire amer, il est sous la protection de mon honneur, quoi qu'il en dise, et nul ne lui manquera plus qu'à moi.

Aurore, à peine remise de sa grave maladie, s'était évanouie dans les bras de sa sœur. Dix personnes s'empressèrent pour la secourir. Le comte et M. de Nareil profitèrent de l'occasion pour s'échapper. Lorsque Amaranthe releva la tête, elle ne les aperçut plus. La comtesse Contarini était près d'elle; madame Dandolo l'appela.

— Comtesse, vous êtes bonne et secourable, lui dit-elle très-vite, je vous confie ma sœur ; ramenez-la chez elle, et laissez-moi les suivre. Je me meurs d'inquiétude : il peut arriver de grands malheurs.

— Ma chère comtesse, prenez garde à cet homme, méfiez-vous de cet homme, interrompit madame Bresca, qui ne l'avait point quittée et presque sans savoir ce qu'elle disait; qu'il parte, qu'il s'éloigne, ou nous

obtiendrons un ordre pour l'ensevelir dans les puits; c'est une créature abominable, dangereuse.

— Madame, s'écria Amaranthe, quant à Armand de Nareil, que personne ne touche à un cheveu de sa tête : je le défendrai envers et contre tous, même contre mon mari.

La marquise ne pouvait en croire ses oreilles. Elle se réserva d'éclaircir plus tard ses soupçons. Madame Dandolo remit précipitamment son masque, marcha au milieu de la foule jusqu'à la Piazzetta, sans s'inquiéter ni des lazzi ni des plaisanteries qu'elle entendit sur son incognito, et appelant la première gondole venue, elle s'y jeta comme une femme au désespoir.

— Connais-tu le bâtiment français arrivé aujourd'hui? demanda-t-elle au gondolier.

— Qui ne l'a pas vu dans Venise, Eccelenza?

— Pourrais-tu m'y conduire?

— Dans dix minutes, nous y serons.

— Dix scudi pour toi si j'y arrive plus vite.

— Vous serez satisfaite, Eccelenza.

Il fendit l'eau avec une rapidité effrayante pour quiconque n'aurait pas l'habitude de ces étranges nacelles, aussi vites que la flèche lancée.

Le navire se dessinait en couleur sombre sur le ciel lumineux d'étoiles; il était dans le port, à l'entrée, assez loin des lagunes. La comtesse séchait d'impatience; elle ne savait encore ce qu'elle allait faire. mais

elle voulait de toute la force de sa volonté empêcher une rencontre, une explication aussi terrible pour son mari que pour elle. Dès qu'elle approcha de la frégate, elle fut hélée.

— Je suis Française, répondit-elle en se montrant; j'ai absolument besoin de parler sur l'heure au capitaine.

— Il dort, madame, lui fut-il répliqué.

— N'est-il pas venu tout à l'heure deux gentilshommes en bahuti... en domino? reprit-elle.

— Je ne sais, madame.

— Avez-vous à bord un ancien garde-du-corps du roi, M. de Nareil?

— Oui, madame, il vient de rentrer, reprit une autre voix; je l'ai vu descendre dans sa cabine avec un de ses amis.

— C'est à lui que je veux parler; conduisez-moi sur-le-champ, je vous en conjure.

— Diable de Nareil! murmura l'officier de quart, à peine arrivé, déjà une aventure!

En quelques minutes, la comtesse fut hissée sur le pont; elle prit à peine le temps de remercier ses conducteurs, et les suivit haletante, éplorée. Elle arriva à la porte d'un petit salon éclairé par une lampe de bord, où elle aperçut son mari et M. de Nareil, tous les deux debout, tous les deux l'œil en feu, parlant à mots entrecoupés et prêts à se jeter l'un sur l'autre.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, j'arrive encore à temps !

— Amaranthe ! interrompit le jeune homme.

— Madame ! poursuivit le comte, osez-vous bien ?...

— Monsieur, il est des moments dans la vie où le premier devoir est de braver tous les autres. Mon devoir m'appelait ici, je suis venue.

— Prenez garde, madame ! vous vous jetez au milieu d'une explication sanglante : il me faut la vie de cet homme, ou bien je mourrai moi-même, car il a osé vous accuser. S'il ment, il n'est pas de supplice assez grand pour le punir; s'il a dit la vérité, il n'est pas seul coupable et nous compterons ensemble.

— Il dit la vérité, monsieur.

— Est-il possible !

— Oui, monsieur, il dit la vérité, du moins ce qu'il sait de la vérité. Je l'ai connu avant mon mariage, il m'a aimé, il me l'a dit, il me l'a écrit ensuite, et il a dû croire que je n'y suis pas restée insensible.

— Mon Dieu ! murmura le comte en cachant sa tête dans ses mains.

— Il occupa d'abord mon imagination par la bizarrerie de ses actions et de ses paroles; il occupa mon cœur ensuite, comme il l'occupe encore, comme il l'occupera toujours, car le lien qui nous attache ne peut être rompu, même par ma volonté : et cependant, je vous le jure, Andrea, si je l'avais aimé, comme vous

semblez le croire, je n'aurais jamais été votre femme, je ne me serais point parjurée. Je ne puis aimer qu'une fois, et c'est vous que j'aime, c'est vous que j'ai toujours aimé et que je ne puis cesser d'aimer!

— Cependant, vous m'avez caché ce passé, qui vient de m'être jeté à la face; vous avez eu un secret pour moi, qui vous ai livré toute mon âme. Si ce secret eût été innocent, ainsi que vous le prétendez, vous n'auriez pas gardé le silence.

— J'ai agi par les ordres d'une personne à qui je n'eusse pas désobéi pour tout l'or du monde. D'ailleurs, que vous aurais-je appris? un rêve évanoui bien vite devant une circonstance terrible que jamais mes lèvres ne révéleront, je l'ai juré. J'ai dû me taire, et, quoi qu'il arrive, je me tairai encore!... Pour sauver mon honneur, ma vie, je ne parlerais pas!... Le couteau suspendu sur votre tête me délierait seul de mon serment... pour vous sauver, je serais parjure sans doute; je ne me sentirais pas la force de vous voir mourir!... J'ai droit à votre confiance, Andrea, et vous devez me croire lorsque je vous dis : Je ne suis pas coupable!... Ne me croyez-vous pas?

— Vous avez aimé cet homme!... répéta le comte d'une voix déchirante.

— Je l'ai aimé... et je l'aime encore!

— Vous l'aimez! et vous n'êtes pas coupable!

— Je l'aime, et je ne suis pas coupable; je l'aime.

et j'ai contrarié ses désirs, je me suis opposée à ses projets.

— Vous lui avez enlevé votre sœur, vous l'avez exilé dans les pays lointains, vous avez cherché à vous débarrasser de sa présence, et cela n'est pas de la crainte, de la jalousie !

— Tout cela est vrai, et pourtant je l'aime. Je ne le crains pas, et je n'en suis pas jalouse.

Armand écoutait stupéfait ces aveux hardis et mystérieux d'une femme qui l'avait tant fait souffrir. La colère de Dandolo lui inspirait des espérances inattendues que la contenance de la jeune femme démentait. Il se contint cependant, ce qui était pour lui un effort suprême.

— Madame, dit le comte, plus exaspéré qu'Armand lui-même, je n'en ai pas fini avec monsieur, laissez-nous.

— Non, je ne vous laisserai pas, car le combat que vous méditez serait un crime, un sacrilége : vous n'avez pas d'offense à venger. Celle que vous avez choisie est venue à vous aussi pure qu'au jour de son baptême; pas une de ses pensées ne s'est détournée de vous, depuis qu'elle vous appartient; et avant, toutes ses pensées furent innocentes. Oubliez vos soupçons injurieux, oubliez-les de toute votre volonté; que votre cœur surtout ne se souvienne plus. Ce jeune homme partira, il doit partir. Il ne doit pas voir Aurore, tout

les sépare : leur union est impossible, je n'y consentirai jamais.

— Vous le voyez bien, madame, vous êtes jalouse, reprit amèrement le comte, dont les soupçons, un peu effacés par la voix aimée, reparaissaient néanmoins.

— Excepté Aurore, M. de Nareil peut choisir toutes les femmes de l'univers ; je l'y aiderai si je puis : son bonheur est mon vœu le plus cher. Oh ! croyez-moi, Andrea !

Le regard de la comtesse était empreint d'un amour, d'une loyauté, d'une tendresse que les paroles n'auraient point exprimés plus éloquemment et auxquels un incrédule même eût été forcé de se rendre. M. Dandolo sentit encore une fois ses doutes se dissiper. Il s'avança vers Armand en lui tendant la main :

— Partirez-vous ? lui demanda-t-il.

— Non, monsieur, je ne partirai pas.

— Ah ! vous ne me refuserez point, Armand, vous ne me perdrez pas, vous ne ferez pas le malheur de ma vie en échange de ma tendresse !

— Madame, ce langage est une énigme : vos actions démentent vos paroles. Je ne sais si monsieur consent à vous croire, mais, quant à moi, je ne vous crois pas. Par un motif que j'ignore, vous nous trompez tous les deux : vous lui avez caché vos coquetteries, vous affichez un sentiment que rien ne prouve et que rien ne justifie ; pourquoi ? vous seule le savez sans doute.

— Sur Dieu, l'honneur et ma mère, je dis la vérité!

— Non, madame, vous ne la dites pas. Vous me haïssez, j'en suis sûr; vous l'avez prouvé, vous le prouvez encore. Vous vous êtes jouée de moi de toutes les manières; vous m'avez leurré d'un amour que vous n'éprouviez pas; vous m'avez abandonné pour un autre; vous m'avez enlevé votre sœur, sur laquelle s'étaient tournés mes vœux; vous m'avez fait déporter dans une colonie lointaine, où je devais rester toute ma vie et où je serais mort de misère et de chagrin. si mon vrai protecteur, mon père peut-être, M. le prince de Conti, n'avait écouté ma prière et n'avait obtenu ma liberté : n'est-ce point de la haine, monsieur? je vous le demande.

— Armand, répliqua la comtesse avec mélancolie, Armand, vous ignorez le mal que vous me faites. Je vous le pardonne, rien de vous ne peut m'offenser; mais vous partirez, vous partirez, n'est-ce pas? et dans quelque lieu que vous soyez, si vous avez besoin de secours, si vous avez besoin d'une amie, vous m'appellerez. Vous me trouverez prête à tous les sacrifices.

— Quel est donc ce mystère enfin? s'écria le comte en lui serrant fortement les mains; d'où viennent cet intérêt, cette tendresse pour un inconnu? Je veux le savoir, je le veux; je ne puis me contenter de vos réticences.

— Andrea. je croyais que vous comptiez sur moi.

Je n'ai pas mérité vos défiances. Pardonnez-moi, je vous l'ai dit, ni menaces, ni prières, ni danger ne m'arracheront une parole. D'ailleurs, nous nous voyons ici, Armand et moi, pour la dernière fois.

— Et vos pensées, madame, s'il me les vole?...

— Il ne vous sera rien dérobé pour cela, mon ami : toutes les pensées de mon amour seront à vous. Ne soyez pas jaloux de sa part; c'est une part de larmes et d'inquiétudes, une part de douleurs. Celle-là ne lui sera point ôtée. Vous partirez, Armand, vous entendrez ma voix; vous abandonnerez vos projets sur ma sœur; elle et moi nous vous serons sacrées, car nous ne pouvons rien être pour vous que des amies lointaines, que des souvenirs. Laissez-nous vivre selon nos devoirs, selon nos obligations; suivez votre route et n'entravez pas la nôtre, oubliez de vaines et misérables vengeances, oubliez des sentiments impossibles et dangereux, soyez honnête homme, forcez-moi à la reconnaissance, forcez le noble cœur qui vous écoute et que vous avez torturé à vous rendre son estime. A force de vertu, de courage, de valeur, reprenez la place que le destin vous a ôtée, montrez que vous en êtes digne, montrez qu'on vous a méconnu et accusé à tort, je vous en conjure, je vous en conjure à genoux, ne me refusez pas.

Elle fit le geste de se jeter à ses pieds. Ses larmes coulaient, ses yeux suppliaient; elle était irrésistible.

Le cœur d'Armand se fondit : il la retint d'une main, de l'autre il se cacha le visage; des pleurs venaient à ses yeux, ce qu'il y avait de noble et de bon dans sa nature se réveilla.

— Je partirai, dit-il d'une voix brisée.

— Sans chercher à revoir Aurore?

— Je vous le promets.

— Vous ne reviendrez plus?

— Non.

— C'est bien, merci, Armand. Maintenant je suis tranquille, j'ai votre parole. Vous avez la mienne aussi, vous ne serez pas inquiété; le comte Dandolo, j'en suis certaine, répondra de vous devant la seigneurie, et les quelques heures que vous passerez encore dans cette ville seront sans péril pour vous, malgré vos inconséquences de ce soir. Cherchez un moyen prompt et sûr de vous éloigner; allez où vous voulez, pourvu que ce ne soit pas où nous sommes, et comptez sur moi. Adieu, adieu!

VI

Ces mots, accompagnés de larmes, accompagnés d'un regard d'ineffable tendresse, avaient une expression irrésistible. Armand se précipita sur sa main,

qu'elle ne retira point et qu'il couvrit de baisers. Malgré lui, l'espérance lui revint au cœur, en même temps que la crainte à celui du comte. Il entraîna sa femme, et faisant au jeune homme un geste impérieux :

— Vingt-quatre heures pour sortir de la ville de Venise, deux jours pour quitter le territoire; après, ma parole ne vous protégera plus. Puisse-t-il rester! murmura-t-il tout bas, et puissé-je le revoir comme je le désire!

Il porta pour ainsi dire la comtesse dans la gondole après lui avoir rattaché son masque. Lorsque les rideaux furent refermés, lorsqu'ils furent seuls, après une nuit si orageuse et des émotions si terribles, elle jeta ses bras autour du cou de son mari, appuya sa tête sur son sein, en s'écriant :

— Ne crois-tu donc pas que je t'aime, mon Andrea, que je t'aime de toutes mes forces et plus que tout en ce monde? Ne peux-tu m'accorder assez de confiance pour laisser dans mon cœur un sentiment au-dessous de celui-là, même lorsque tu n'en comprends pas l'origine. Me méconnais-tu à ce point de m'accuser d'une faute envers nos liens, d'un crime envers notre bonheur? Andrea, Andrea, crois-moi et aime-moi comme je te crois et comme je t'aime!

La vérité porte avec elle un accent irrésistible et que rien ne peut imiter. Le comte hésita néanmoins;

mais plongeant ses regards dans ceux d'Amaranthe, il lut jusqu'au fond de son âme : il y vit la candeur, la vertu, le dévouement, l'amour surtout. Dès lors, tous ses doutes se dissipèrent et il se rassura.

— Oui, *ma femme*, répliqua-t-il, oui, je te croirai ; oui, tu seras l'étoile de ma vie, et je ne me permettrai plus même une pensée qui t'offense. Quel que soit le motif qui t'engage à te taire, je le respecte ; il ne peut être que louable. Oublions cette soirée, et réunissons maintenant nos soins autour d'Aurore, dont elle a rappelé les souffrances. C'est ma sœur, puisque c'est la tienne. Elle aime cet Armand de Nareil, ou quel que soit le nom de cet aventurier ; nous ne pouvons consentir à la voir descendre jusque-là : il faut la sauver.

— Ne me laissez pas même entrevoir qu'elle puisse l'écouter, mon ami, j'en perdrais la tête. Nous la sauverons et nous conserverons notre doux bonheur à tous deux, et rien ne le troublera plus, car cette explication pénible, mais nécessaire, sans rien expliquer cependant, vous a initié à ce que je n'avais pas eu le courage de vous avouer plus tôt. Vous savez de ce secret tout ce qu'il m'est permis de vous en confier, et cela suffit à mon repos et au vôtre... Je vois une grande lumière dans la chambre de ma sœur ; que s'y passe-t-il donc, mon Dieu ? qu'allons-nous trouver au logis ? Je frissonne d'avance ! Ah ! ma pauvre sœur !

combien d'inquiétudes ne nous donnera-t-elle pas jusqu'à ce qu'elle soit guérie !

Le comte l'embrassa encore. Ils arrivaient.

Amaranthe se hâta de monter chez Aurore ; toutes les femmes de sa maison y étaient réunies. La marchesa, qui l'avait accompagnée, la tenait appuyée sur son sein, et l'enfant pleurait à chaudes larmes.

— Laissez-moi aller ! répétait-elle, je veux voir, je veux savoir.

En apercevant sa sœur, suivie du comte, elle repoussa tout le monde par un mouvement irrésistible et se levant droite, elle marcha vers eux :

— Vous l'avez donc tué ! s'écria-t-elle hors d'elle-même.

— Non, non, ma bien chère Aurore, calmez-vous, tout va à merveille, au contraire ; on s'est expliqué tranquillement.

— Je veux le voir !

— Laissez-nous, reprit la comtesse, en faisant signe aux femmes de sortir ; et dès qu'ils furent seuls, elle continua :

— C'est impossible ! il a quitté Venise.

— Quitté Venise sans me voir? Cela n'est pas vrai!

— Nous l'avons exigé.

— Vous l'avez exigé, il l'a promis; mais il ne le fera pas, car il m'aime. Ah ! oui, je le sais, il est dans

quelqu'un de vos cachots, enseveli à cent pieds sous terre, ou noyé dans vos lagunes, ou caché dans vos plombs.

— Je vous atteste, Aurore, sur mon honneur de gentilhomme, qu'il est libre, qu'il va quitter Venise volontairement et qu'il ne lui a été ni ne sera fait aucun mal.

Mademoiselle de Sainte-Même baissa la tête et garda quelques instants le silence.

— C'est égal, je veux le voir, dit-elle.

— Aurore, rappelez-vous les ordres de votre père mourant; rappelez-vous votre mère et ses conseils; rappelez-vous les prières de ma tendresse; oubliez cet homme; il ne peut être rien pour vous, ni dans le présent ni dans l'avenir; il y a entre vous un abîme infranchissable. Rien ne me coûtera pour vous séparer, et je préférerais vous voir morte plutôt que de vous savoir en sa puissance.

— Je le connais cet abîme dont vous parlez, je sais les raisons qui nous séparent, je sais pourquoi vous préféreriez me voir morte que de me savoir à lui; et puisque vous tuez mon bonheur, puisque vous n'avez aucune pitié de mes souffrances, eh bien, je vous ferai souffrir aussi, moi! je dirai tout : je le dirai devant votre mari, devant madame, qui est une étrangère, qui n'en gardera pas le secret, afin que tous l'apprennent, afin que le masque de votre fausse

vertu s'évanouisse, et que vous soyez enfin connue!

— Aurore!

— Laissez, laissez-la parler, mon ami, elle souffrira moins après, interrompit la comtesse avec une douce tranquillité.

— Hypocrite! poursuivit la jeune fille, comme vous abusez ce pauvre Andrea lorsque vous en aimez un autre, lorsque toute votre âme appartient à Armand! Ne le sais-je pas, moi? L'histoire qu'il a contée hier, n'y ai-je pas assisté? N'ai-je pas vu vos indécisions, vos refus, lorsque ma mère, à son lit de mort, a exigé votre mariage? N'avez-vous pas pleuré la nuit entière? N'avez-vous pas voulu différer? Aimiez-vous Armand alors, oui ou non? Et plus tard, lorsque vous avez été voir le prince de Conti à l'insu du comte Dandolo, l'aimiez-vous, dites-moi, que vous vous en occupiez uniquement?

Dandolo était jaloux, il adorait sa femme; il avait confiance en elle, il voulait la croire: pourtant, ces détails si précis, qu'il ignorait, firent sur lui une vive impression. Les deux sœurs s'en aperçurent en même temps. Amaranthe tendit la main à son mari qui hésitait à la prendre; Aurore continua avec plus d'acharnement: quant à la marchesa, elle écoutait et elle regardait.

— Et plus tard, à votre premier retour d'Italie, lorsque rappelée par la santé de mon père, vous ap-

prîtes que nous nous aimions, Armand et moi, quel ne fut pas votre trouble, votre désespoir! Vous allâtes, sans égard pour votre père mourant, lui faire je ne sais quelle révélation, après laquelle, il me défendit, sous peine de sa malédiction éternelle, de songer à un mariage indigne de moi. L'aimiez-vous alors, quand vous me l'arrachiez? quand vous me cachiez ces manœuvres en provoquant toute ma confiance, en écoutant les aveux de mes projets, de mes résistances, bien faciles à détruire dès que vous les connaissiez. Et moi, votre dupe, votre victime, je croyais en vous! Ce n'est pas tout encore : n'avez-vous pas voulu le voir? n'avez-vous pas eu avec lui un entretien secret à la suite duquel il a disparu?

Le comte se leva, rouge de colère.

— Je n'en entendrai pas davantage, dit-il; cette enfant me ferait devenir fou. Songez que vous n'êtes pas seule, madame, au nom du ciel, imposez-lui silence!

— La marquise connaît l'homme dont nous parlons, mon ami, elle sait de quoi il est capable; je ne suis pas la seule dont il ait parlé, la marquise ne l'ignore pas, et elle comprendra comme moi la nécessité du silence sur tout ce qui s'est passé aujourd'hui, j'en suis certaine.

Madame Bresca ne répondit que par une inclination, elle avait compris en effet.

— Oui, toutes vous l'avez aimé, poursuivit Aurore, toutes vous l'avez aimé, mon Armand, cet homme sans nom, sans famille, sans fortune ! toutes vous l'avez adoré, *cet homme de rien, ce chevalier d'industrie, cet intrigant !* Vous avez fait pour lui de ces choses que les femmes de notre caste ne font que pour ceux dont leur amour-propre se pare. Il a eu autant de succès à la cour qu'un Richelieu ou qu'un Lauzun : c'est qu'il est le plus beau, le plus adroit, le plus spirituel, le plus brave; c'est qu'il n'a besoin que de lui-même pour être le premier partout, n'est-ce pas vrai, mesdames !

Amaranthe avait les mains jointes et des larmes coulaient lentement sur son visage; elle semblait prier. La marquise mordait ses lèvres de dépit.

— Ma mère, ma mère ! inspirez-moi, murmurait Amaranthe.

Mademoiselle de Sainte-Même semblait jouir de son ouvrage : elle les regardait l'une après l'autre, avec un sourire de triomphe sur les lèvres.

— Oh ! vous souffrez donc aussi, vous qui m'avez fait tant souffrir ! Vous souffrez donc aussi, vous qui m'avez entraînée avec vous dans cette ville de mystères et de piéges, croyant que je ne reverrais plus mon Armand ! Vous craignez donc à votre tour de perdre ce que vous aimez ! Vous avez donc vos inquiétudes, vos tourments, vos jalousies ! Ah ! je ne devais plus le

revoir! eh bien, je l'ai revu! eh bien, il est venu ici, dans cette chambre, il y est resté de longues heures avec moi, et il reviendra malgré vous, et nous nous aimerons toujours en dépit de tous les obstacles!

Lorsque la jeune fille parla de son entrevue avec Armand, en tête-à-tête, dans sa chambre, la nuit, la comtesse se leva, s'élança vers sa sœur, et la pressant dans ses bras, elle lui dit avec un accent déchirant d'anxiété et d'angoisses.

— Aurore, vous n'avez pas manqué à ce que vous deviez à votre nom, à la mémoire de votre père, à Dieu? Parlez, parlez, je vous en conjure.

Aurore la regarda du haut d'un superbe dédain.

— Me prenez-vous pour une fille perdue! répliqua-t-elle; croyez-vous que si je lui appartenais, je serais ici à marchander un quart-d'heure d'entretien, quand mon devoir serait de le suivre? Non, je me suis souvenue de ma mère, de la malédiction annoncée au lit de mort paternel, et j'ai attendu d'avoir tout essayé avant de tout rompre. Vous déciderez de mon sort d'ici à très-peu de temps; vous direz si vous voulez enfin accueillir en frère celui que vous avez accueilli en amant aimé, et si vous me refusez, alors je saurai à quoi ce refus m'oblige, et vous n'aurez plus de compte à me demander.

L'exaltation d'Aurore était poussée jusqu'à la folie,

jusqu'à méconnaître ce qu'elle avait honoré, jusqu'à renier ce qu'elle avait chéri.

Cette nature impressionnable était dans un paroxysme de fièvre depuis bien des mois, et incapable de se dominer. L'amour qu'elle éprouvait pour Armand était un de ces sentiments invincibles, incompréhensibles, qui envahissent notre être. Un entraînement plus fort que sa volonté l'attirait vers lui : elle l'aimait comme elle vivait, avec la jeunesse de son cœur et de ses années.

— Armand, disait-elle, c'est une partie de moi-même.

La beauté de son amant, sa force, son énergie la transportaient d'admiration. Elle l'eût adoré à genoux, elle eût été son esclave, car il la dominait, il la fascinait. Maintenant qu'elle l'avait revu, qu'elle le savait près d'elle, elle l'attendait, elle ne doutait pas qu'il n'arrivât à travers les obstacles en bravant la mort. Elle croyait en lui, en l'amour qu'il avait pour elle, et pourtant, la malheureuse enfant, elle était trompée! Armand ne l'aimait pas. Armand aimait toujours fatalement celle qui ne pouvait lui appartenir; il s'était occupé d'Aurore pour ne pas rester étranger à Amaranthe, peut-être aussi pour se préparer une vengeance. Il avait cru jouer avec une fille étourdie, il brisa un cœur plein de séve et d'espérance, il détruisit un avenir superbe, une existence réservée au

bonheur. Il ne daigna s'en apercevoir que juste assez pour l'exécution de ses projets. Aussi quand Aurore faisait sonner bien haut sa résistance, c'est qu'il n'avait pas songé à la vaincre, c'est qu'il voulait rester pour elle ce qu'il était, jusqu'au jour où le sacrifice complet de cette pauvre créature lui deviendrait nécessaire. La comtesse, plus savante dans la vie que sa sœur, plus éclairée aussi sur la vérité de ces combinaisons, devinait tout cela.

A la suite de ses fureurs, Aurore s'endormait d'habitude; elle succombait à la fatigue et aux larmes.

Cette fois, le sommeil ne vint qu'après une attaque de nerfs, pendant laquelle sa sœur ne la quitta pas. Le comte et la marquise étaient sortis en silence, et lorsque madame Dandolo, un peu plus calme, les chercha autour d'elle, elle ne les trouva plus.

VII

Cette nuit fut cruelle, au palais Dandolo. En se revoyant, le comte et la comtesse se sentaient mal à l'aise vis-à-vis l'un de l'autre. Le comte avait le tort d'un nouveau doute, et la comtesse ne cherchait point à l'apaiser. Ses pensées étaient toutes à sa sœur; elle

s'oubliait, elle oubliait son mari, devant ce danger si pressant. Sa sœur lui était confiée ; elle en répondait à Dieu et aux hommes : une surveillance minutieuse était indispensable.

— Mon ami, dit-elle, entièrement occupée de cette idée, cet homme a pénétré chez ma sœur par la fenêtre, sans doute, car nos gens sont sûrs de l'entrée du palais, les degrés sont fidèlement et sévèrement gardés. Il faut empêcher que cette entrevue se renouvelle, il faut faire veiller un de vos gens dans une gondole à la porte d'eau, pour donner l'alarme ; il faut préserver cette enfant, enfin !

Le comte réfléchissait depuis un instant.

— Amaranthe, interrompit-il d'un ton froid, votre sœur aime bien cet Armand de Nareil.

— Hélas !

— Il l'aime également, sans doute, puisqu'il brave tout pour se rapprocher d'elle.

Amaranthe ne répondit pas.

— Si on mariait ces jeunes gens ?

Et il la regardait.

— Oui, si on les mariait, si on trouvait à prix d'or, et c'est facile, une généalogie à cet inconnu ? Il n'en manquera pas avec sa figure ; toutes les douairières l'adopteront comme un beau reflet de leur jeunesse. Il ne nous est pas permis de contrarier au-delà du possible ce penchant qui les entraîne l'un vers l'autre.

Leur bonheur, leur avenir, leur vie peut-être y sont attachés. Que pensez-vous de cette idée ?

— Je pense, mon ami, que vous essayez une intrigue indigne de vous, que vous savez d'avance ma réponse et que vous épiez mon visage pour y trouver une expression inaccoutumée, un éclaircissement à vos soupçons. Vous voulez crocheter mon cœur comme on crochette une serrure. Cela ne peut point réussir entre nous. Je vous ai appris ce que je pouvais vous apprendre; rien, fût-ce la mort, fût-ce les tortures, rien ne m'arrachera un mot de plus.

Le comte se frappa le front, et sortit de l'appartement. Mais quelques instants après, notre ami Stefano Carmenti, libre de son engagement de la veille, apparemment, fut mis en sentinelle dans une gondole, sous la fenêtre d'Aurore, et y resta jusqu'au jour. Amaranthe n'avait point rappelé son mari ; loin d'essayer de le suivre, elle poussa les verrous après lui, renvoya ses femmes qui l'attendaient dans ses cabinets, et, vêtue d'une simple robe de nuit, elle s'appuya sur son balcon. Elle en voulait au comte, elle lui en voulait de ses doutes renaissant au moindre motif, elle lui en voulait de l'avoir laissée seule au lieu de l'aider de ses conseils en cette circonstance impérieuse.

— Hélas ! dit-elle, il ne sait pas, il ne peut pas savoir !

Les maisons de Venise ont toutes deux issues : l'une

donnant sur les petites rues qui relient par des ponts étroits les ilôts entre eux; l'autre, la principale, ouvre sur les canaux et sert d'entrée ordinaire aux maîtres du logis, aux visiteurs d'importance. Quelques marches conduisent à une sorte d'embarcadère, et des poteaux plantés de distance en distance servent à amarrer les gondoles lorsqu'elles doivent attendre leurs propriétaires ou leurs conducteurs. Tous les palais de marbre, d'un style particulier tenant du mauresque, du byzantin et du gothique sont tels qu'ils étaient dès l'origine. Un balcon à dentelle de pierre se détache à chaque étage, et, d'ordinaire, trois portes qui se touchent ouvrent sur ce balcon. La chambre de la comtesse occupait le milieu du palais; le balcon dominait le grand canal. Lorsqu'elle fut seule, Amaranthe alla s'y asseoir et tâcha de réunir ses idées à la clarté de cette magnifique lune et par cette belle nuit. L'injustice de son mari, qui la blessait au cœur, lui semblait excusable par la réflexion. Le mystère qu'elle n'expliquait pas, qu'elle ne pouvait expliquer, laissait planer sur elle des soupçons qu'un amour et une confiance sans bornes pouvaient seuls écarter. Elle prit la résolution d'aller à lui, de le supplier d'avoir en elle cette foi qu'elle méritait. Ses regards, en ce moment, tombèrent sur la gondole amarrée au poteau, où Stefano Carmenti montait la garde; elle y vit un autre homme, en costume de gondolier, mais

dont l'élégance de taille était remarquable, même à cette clarté douteuse.

Il causait à voix basse avec Stefano, montrant la fenêtre d'un geste hardi, toisant les corniches et les ornements ; et prenant tout à coup un élan vigoureux, il s'élança après un cordon d'architecture, saillant dans toute la hauteur du bâtiment, jusqu'aux frises. Il monta au péril de sa vie. La surprise glaça les sens de la comtesse, et lui ôta la parole ; elle l'avait reconnu : c'était Armand.

— Où va-t-il ? mon Dieu ! pensa-t-elle ; cherche-t-il ma sœur ? me cherche-t-il ? Que le ciel nous protége, et m'inspire ce que je dois faire à présent !

Pendant ce temps, Armand montait toujours. En quelques secondes, il fut arrivé au balcon, y cramponna ses bras, et d'un seul bond se trouva à côté d'Amaranthe. La lune l'éclairait en plein ; il était d'une beauté merveilleuse, d'une de ces beautés statuaires et élégantes si rares à rencontrer, même dans l'Italie, le pays de la beauté. Madame Dandolo en resta frappée ; elle s'expliqua la fascination exercée sur une jeune tête par un pareil homme. Il était si ému, si intimidé, qu'il n'osait pas même lever les yeux. La comtesse oublia le danger qu'elle courait, elle oublia tout devant un sentiment inexplicable pour tout autre que pour elle ; au lieu de l'accuser, de le chasser, de s'éloigner de lui, elle lui dit, d'une voix douce :

— Armand, pourquoi cette folie? que faites-vous ici? pourquoi n'êtes-vous pas parti? pourquoi encore à Venise? Vous voulez donc nous perdre? vous voulez donc que je vous maudisse?

— Mon Dieu! disait le jeune homme dans une extase de béatitude, mon Dieu! la voilà, c'est elle! Je suis avec elle, seul, dans cette belle Venise, je puis parler sans témoin : elle m'entendra enfin!

Amaranthe leva sur lui son beau regard.

— Encore! dit-elle d'un ton de reproche.

— Toujours, Amaranthe, toujours : rien ne vous sauvera de moi, et rien ne me guérira de vous. Je vous aime, je vous aime comme je vis, comme j'existe; mon amour pour vous est le seul bon sentiment de mon cœur. Prenez-y garde, madame, car si vous changez cet amour en haine, vous ferez de moi un grand coupable : je ne sais où je m'arrêterai.

Madame Dandolo le regardait d'un œil mélancolique, elle l'écoutait avec une souffrance visible, et cependant elle ne l'interrompait pas.

— Armand, vous le savez, dit-elle enfin, un obstacle invincible nous sépare, vous sépare de ma sœur et de tout ce qui porte notre nom. Je suis dépositaire d'un secret terrible; je sais sur les haines invincibles qui sont entre nous, des choses que vous ne savez pas vous-même et que vous ne saurez jamais.

— Je ne sais qu'une chose, c'est que je vous aime,

c'est que j'ai juré que vous m'appartiendriez ; c'est que mon père eût-il tué votre mère, votre père eût-il déshonoré la mienne, je ne vous en aimerais pas moins, je n'en voudrais pas moins, au prix de ma vie, de mon salut éternel, vous obtenir malgré vous-même! Voilà ce que je sais, ce que je veux entendre, madame. Le reste pour moi n'existe pas.

— Je n'ai ni la force ni la volonté de vous blâmer, et cependant je ne dois pas souffrir dans votre bouche un pareil langage ; mon devoir, un devoir plus sacré que vous ne le pensez encore, m'interdit de vous voir, m'interdit surtout des discours odieux. C'est la raison que vous écouterez, c'est votre cœur qui comprendra le mien.

— Vous vous abusez sur moi, sur le sentiment que vous m'inspirez ; vous croyez me faire céder à vos instances, vous croyez me persuader, vous croyez que je serai pour vous un jouet et un enfant à conduire. Non, non, mille fois non. Vous perdre, vous tuer s'il le faut, ou vous enlever, vous emporter loin de tout, loin de ceux que vous me préférez, loin de ce mari qui vous a volée à moi ! J'ai de la patience, j'en aurai beaucoup, j'en aurai longtemps peut-être, jusqu'à ce que je la perde entièrement, jusqu'à ce que toute espérance me soit enlevée. Alors ce sera entre nous une guerre à mort, une guerre dans laquelle vous succomberez : avec la force et la volonté, on ne peut

être vaincu. D'effroyables malheurs tomberont sur votre tête, vous maudirez le jour où vous m'aurez repoussé, le jour où vous m'aurez réduit au désespoir. Il ne sera plus temps!

— Ah! quel insensé! quel malheureux! Pourquoi ces menaces? pourquoi ces fureurs? Elles ne vaincront ni mes résolutions, ni surtout la fatalité qui pèse sur nous. Je ne céderai point à ces paroles que vous croyez terribles et qui, pour moi, sont seulement douloureuses. Je ne vous crains pas, Armand. Votre bonheur est le plus cher de mes souhaits : je sacrifierais pour vous tout ce qui n'appartient pas à mon mari et à mon devoir; pourquoi cela ne vous suffit-il pas?

— Vous ne me craignez point? Cependant, ces menaces que vous raillez ont déjà porté leur fruit; cependant, votre sœur, séduite par moi...

— Séduite! est-il bien possible?

— Le jour où je le voudrai, elle quittera tout, elle foulera sous ses pieds les obligations de son rang. de son sexe, elle sera ma maîtresse, mon esclave, si cela me convient. Mais elle n'est pour moi qu'un instrument, un levier pour arriver jusqu'à vous, jusqu'à ce cœur que j'envie et que rien ne peut toucher. Avant de vous frapper dans vous, je vous frapperai dans elle; c'est une partie sensible, c'est la seule vulnérable peut-être.

— Oh ! taisez-vous ! taisez-vous, vous me faites horreur !

— Horreur, c'est possible : au moins ce ne sera pas ce sentiment tiède et flasque que vous m'offrez, que vous voulez me faire accepter comme un bienfait. Je me soumets à tout plutôt qu'à l'indifférence, plutôt qu'à vous voir comme je vous vois en ce moment, triste, résignée, me supportant, ne m'interrompant point, par je ne sais quelle considération bien au-dessous d'un amour comme le mien.

— Si vous saviez ce que je souffre, mon Dieu !

— Vous souffrez, vous, la plus aimée des femmes ! vous, pour qui je voudrais paver de diamants les lieux où vous marchez ! Vous souffrez, et vous souffrez par moi, mon Dieu ! Si vous le vouliez, je serais si heureux ; vous seriez si heureuse aussi : vous me rendriez bon et calme, je me laisserais bercer par des paroles. Je vous aime tant !... Ce matin, n'avez-vous pas calmé ma fureur avec un mot ? Amaranthe, regardez-moi. Qu'exigez-vous, que puis-je faire pour obtenir un mot d'espoir, pour que vous me disiez seulement : plus tard je vous aimerai !...

— Jamais, Armand, je ne vous aimerai comme vous voulez que je vous aime...

— Ah! vous me rendrez fou! Je tuerai votre mari!...

— Mon mari ne serait pas au monde que je ne serais point à vous, Armand.

— Mais vous dites que vous m'aimez, et vous me jetez volontairement dans un précipice sans fond, où je vous entraîne! Ayez pitié de moi! ayez pitié de vous, du comte, de la pauvre Aurore!

Et cet homme si dur, si impitoyable, se jeta aux pieds de la comtesse et pleura; il pleura ces larmes rares du désespoir, dont chacune tombe comme une goutte de sang arrachée des veines. Amaranthe, par un mouvement involontaire, passa sa main sur ses cheveux; il se releva rouge d'émotion et les yeux brillants à travers ses pleurs.

— Inexplicable créature! Est-ce de l'art, est-ce une infâme coquetterie? Est-ce de la bonté, est-ce de la tendresse? Est-ce de la pitié? Est-ce un rayon lointain d'espérance que vous faites luire sur ma tête? Vous me tueriez, voyez-vous, avec des émotions semblables, si vous les répétiez souvent pour me rejeter ensuite loin de vous, sans pitié, comme un joujou inutile.

Madame Dandolo ne répondit pas; elle avait les yeux fixés sur un grand portrait en pied de la marquise de Sainte-Même, placé en face de son lit, et que les rayons de la lune éclairaient en plein. Des larmes tombaient sur ses joues, semblables à un collier de perles qui se défile. C'était un caractère rare et précieux que le sien : pure et sans reproches, elle avait néanmoins cette indulgence sans bornes qui comprend, qui excuse. Toute à l'impression du moment,

elle oubliait même le péril qui la menaçait. Son mari pouvait revenir; il était très-probable qu'il reviendrait : quelle serait sa colère en la trouvant seule, à cette heure, avec cet homme qui devait être loin de Venise, et qui revenait sous un déguisement, lorsque tout dormait, pleurer à ses genoux! Cette crainte lui arriva pourtant.

— Armand, dit-elle, mon mari peut entrer ici, et s'il vous voit, il me tuera.

— Il vous tuera, lorsque je suis là pour vous défendre, Amaranthe, cet homme, que je terrasserais d'un geste, que je briserais d'une étreinte? Ne craignez pas : ayez donc confiance en cette force qui vous sauvera, en cet amour qui vous préservera de toute atteinte, si vous daignez vous abandonner à lui.

Une circonstance futile porta au comble les terreurs de la comtesse. L'amiral Mocenigo, revenant de faire le tour du monde sur les galères de la République, lui avait apporté d'Amérique un ouistity de la plus petite espèce. Elle le tenait dans une cage dorée, entourée de ouate, et ses gentillesses l'amusaient infiniment. Elle lui avait donné le nom de mademoiselle Camargo, la célèbre danseuse, à cause de sa vivacité et des bonds prodigieux auxquels il se livrait derrière ses barreaux. Ordinairement, dès que le soleil disparaissait, il demandait à dormir. Cette nuit-là, sans motif, sans maladie, son agitation fut extrême. Il tressaillait et criait

au moindre bruit, il se réfugiait sous ses coussins et se plaignait à fendre le cœur.

— Entendez-vous, entendez-vous? ce singe qui m'aime, qui n'aime que moi au monde, il comprend, il devine un danger; il sait que je vais être perdue, il m'avertit à sa manière. Armand, Armand, retirez-vous!

— Pas avant d'avoir obtenu ce que je désire, pas avant que vous m'ayez désigné le lieu de mon exil, et que vous m'ayez promis de m'en rappeler bientôt. Jugez si je vous aime, Amaranthe : vous possédez le secret de ma vie, m'avez-vous dit; eh bien, je n'ai pas même pensé à vous le demander. En cet instant suprême, je renoncerais à le jamais connaître, pour obtenir de vous un regard partant du cœur; mon honneur, mes espérances en ce monde et dans l'autre, tout pour vous, et trop heureux si vous daignez accepter.

— Armand, au nom du ciel, au nom de votre mère!... Avez-vous eu une mère, dites-moi?

— Hélas! abandonné dès ma naissance, je ne sais à qui je dois le jour, je n'ai jamais eu que des affections mercenaires ou intéressées, je n'ai jamais été aimé que par des femmes qui me trompaient, et je n'ai jamais aimé que vous.

— Partez! partez! je vous en supplie.

— Vous reverrai-je?

— Je ne sais, mais éloignez-vous.

— Non.

— Plus tard... je vous ferai prévenir, je saurai où vous êtes...

— Non.

— Mon Dieu! il me semble que j'entends marcher, je me meurs!...

— Qu'importe! il me trouvera là...

— Mais que voulez-vous donc pour partir?

— La promesse de vous revoir.

— C'est impossible, ce serait exposer notre vie à tous les deux!...

— Bah! le voulez-vous? Répondez : je me charge des conséquences.

— Oh! je ne le puis, je ne le puis, répéta-t-elle en se tordant les bras.

— Alors, je reste, je ne vous quitte plus. Qu'est-ce que cela me fait à moi, pourvu que je vous voie! Est-ce que je crains quelqu'un ou quelque chose?

Une porte latérale, cachée dans la tapisserie, s'était ouverte pendant ce débat, sans que ni l'un ni l'autre s'en fussent aperçus. Un spectre blanc se plaça à côté d'eux, sur le balcon, et, saisissant la main d'Amaranthe, s'écria d'une voix brisée par la rage et par la jalousie :

— Nierez-vous encore que vous l'aimiez, madame?

— Ah! ma sœur, je l'avais oubliée. Mon Dieu! vous me punissez.

Aurore, après ces paroles jetées comme une menace, s'élança vers l'entrée principale de la chambre, qui donnait dans l'appartement du comte, qu'elle appelait à grands cris.

— Comte Dandolo ! comte Dandolo ! venez vous assurer si je vous ai trompé.

— Je vous l'avais dit, murmura la comtesse, vous m'avez perdue.

VIII

Aussitôt qu'Aurore eut disparu, aussitôt que le cri de terreur de la comtesse se fit entendre, Armand se pencha sur le balcon :

— Stefano, dit-il vivement, écarte la gondole.

Stefano obéit.

— Maintenant, non pas adieu, madame, mais au revoir ! et bientôt.

Franchissant le balcon avec une force et une adresse incroyables, il se jeta dans le canal, heureusement profond en cet endroit. Un mouvement mal calculé lui brisait la tête sur l'escalier ou sur les poteaux; Amaranthe contint sa frayeur. Elle entendit tomber une masse, elle vit Carmenti avancer doucement vers un endroit où l'eau s'agitait : le jeune

aventurier était sauvé sans doute. La présence du comte conduit par Aurore, la força de rentrer cependant, avant d'être sûre qu'il ne courait plus aucun danger.

Les femmes ont presque toutes une puissance sur elles-mêmes, une présence d'esprit dans les moments difficiles, qui les sauve des mille événements de leur vie de cœur : elles savent comprimer les battements de leur sein, elles savent éteindre leurs regards, renfoncer leurs larmes, égayer leurs sourires, elles savent montrer un visage serein, avec le poignard dans la poitrine. Ce sont ou des martyres sublimes, ou de dangereuses sirènes. Celles qui trouvent le courage nécessaire pour dominer ainsi les événements ont un avantage immense sur les timides ou les inconséquentes, elles épargnent à elles et à ceux qui les aiment bien des douleurs souvent échangées, j'en conviens, contre des regrets ; mais qui peut être heureux sur la terre?

La comtesse trouva la force de courir au-devant d'Andrea, qu'Aurore entraînait après elle; elle trouva même la force de se montrer calme et de lui demander froidement ce que signifiait ce tapage.

— Il est là, venez, disait Aurore, vous verrez si elle l'aime et pourquoi elle veut qu'il m'abandonne.

— Et qui est là, Aurore? Êtes-vous folle, ou vous éveillez-vous?

— Eh bien, eh bien, où est-il maintenant? Qu'on le cherche; il ne peut être loin. Je l'ai vu, monsieur, je l'ai vu là, à cette place, à ses genoux; je l'ai entendu lui jurer un amour éternel, lui dire qu'il mourrait pour elle, qu'il voulait la revoir, qu'il la reverrait, et que sais-je encore? toutes les paroles d'amour qu'il m'a répétées, à moi, si souvent; mais il ne pleurait pas!

— N'écoutez pas ma pauvre sœur, monsieur, reprit la comtesse en s'armant de courage : ne voyez-vous pas qu'elle rêve encore?

Dandolo promenait un œil inquisiteur sur toute la chambre, avant de répondre à sa femme. Il entra, le poignard à la main, dans le corridor qu'avait traversé la jeune fille et qui conduisait à son appartement; il n'y trouva personne. Il ouvrit les cabinets de la comtesse; ils étaient vides! Enfin, se penchant au balcon, il avisa Stefano, dans sa gondole, toujours à sa même place d'observation, et lui cria d'une voix qui tremblait un peu :

— N'as-tu rien vu, Carmenti?

— Rien, monseigneur, et mes paupières ne se sont pas closes une minute.

Amaranthe regardait d'un œil froid : la présence d'esprit lui était revenue; elle suivait les mouvements de son mari et de sa sœur. Le comte se rapprochait d'elle insensiblement.

— Vous vous êtes trompée, ma sœur; il n'y avait personne : c'est encore une de vos visions.

— Trompée!... Mais je l'ai vu, je l'ai entendu; j'en suis sûre. Et tenez! à qui est ce bout de ruban avec la médaille des gondoliers? Est-il à madame votre femme ou à moi?

— A Stefano, sans doute, qui l'aura lancé en se jouant.

La comtesse souffrait trop de ces mensonges : elle prit un noble parti.

— Non, monsieur; non, mon ami : Aurore vous dit la vérité. Armand était tout à l'heure sur ce balcon, en gondolier, et cette médaille lui appartient.

— Quoi! madame, vous osez!...

— J'ose être franche : oui, monsieur, j'ose avouer ce que j'ai osé faire, bien que je ne l'aie pas prémédité, parce que ma conscience est pure et que je puis toujours vous regarder en face.

— Et par où est-il entré, ce démon?

— Par là.

Et elle montrait le balcon.

— Par où est-il sorti?

— Par là.

Et elle montra le balcon de nouveau.

— Cela est impossible!

— Oh! vous ne le connaissez pas, répliqua-t-elle avec une sorte d'orgueil.

Peut-être y avait-il une vengeance féminine dans ces mots, un désir de punir son mari des soupçons que chaque circonstance rappelait. Le comte se sentait le cœur déchiré en mille pièces. Sa raison, ses souvenirs, son amour lui commandaient une confiance que la vérité ne justifiait pas ; sa jalousie murmurait, son amour-propre se révoltait aussi. Amaranthe vit sa souffrance et lui tendit la main.

— Croyez, croyez, Andrea, lui dit-elle, et le bonheur reviendra près de nous.

Il secoua la tête.

— Il reviendra, mon ami. Ne me connaissez-vous plus? Me supposez-vous parjure! Ai-je mérité une accusation aussi infâme? Plongez votre regard dans mon cœur : serais-je aussi tranquille si je vous trompais?

L'accent de la vérité est inimitable, il est persuasif, je l'ai dit souvent : pour la vingtième fois depuis la veille, Andrea revint à elle. Elle le serra dans ses bras avec une tendresse et une reconnaissance sans bornes.

— Merci, mon ami, lui dit-elle, merci ; je vous rendrai cela en amour.

— Le pauvre homme! murmura Aurore avec un sourire de dédain. Il ne lui demande même pas ce que cet homme faisait ici!

— Mon ami, reprit la comtesse en regardant son mari, j'ai une tâche à remplir, celle de diriger cette

vie pleine d'écueils, celle de préserver un secret dont la découverte amènerait des malheurs incalculables pour notre maison. Pour cette tâche, j'ai promis de tout faire, de tout souffrir, de tout supporter sans me plaindre, de me laisser accuser même par vous, et de me taire même en face de la torture. Je tiendrai mon serment quoi qu'il arrive. Je protégerai M. de Nareil, je le couvrirai d'une sollicitude inquiète et continuelle, je serai pour lui une amie tendre, dévouée. Loin de le châtier de ce que vous appelez son insolent amour, je l'amènerai par le raisonnement à des sentiments plus calmes et meilleurs, conformes à la position que nous devons conserver vis-à-vis l'un de l'autre. Voilà de nouveau, mon ami, et cette fois-ci pour la dernière, l'explication que je puis vous donner de ma conduite. A l'avenir, je serai muette et je ne me défendrai plus, si l'affection que vous me portez n'est plus assez forte pour que vous me défendiez vous-même!

Aurore s'était assise dans un coin de sa chambre, la tête baissée et les bras croisés sur sa poitrine. Elle pleurait, elle pleurait à sanglots, en proie à une exaltation dangereuse.

— Ma sœur, dit Amaranthe, en courant à elle, je n'obtiendrai donc pas de vous un peu de confiance, d'abandon, d'amitié? Vous oubliez donc notre passé, notre affection d'autrefois? Vous ne m'aimez plus!

— Non.

— Vous l'entendez, Andrea ! Ah ! combien il me faut souffrir pour obéir à l'ordre qui m'interdit de parler. Si vous connaissiez ce funeste secret, Aurore, vous vous jetteriez dans mes bras, pour ne pas tomber à mes pieds, pour ne pas implorer mon pardon de m'avoir méconnue, pauvre enfant !

Mademoiselle de Sainte-Même ne leva pas même les yeux : son cœur était fermé pour la compagne de son enfance ; cette terrible passion avait tout envahi chez elle, et sa raison fléchissait sous ce poids. Elle ne répondit rien, repoussa la main que sa sœur lui tendait.

— Bientôt vous serez délivrée de moi, poursuivit-elle ; il m'appellera et je le rejoindrai, n'importe où il sera. J'aurai patience, et ce ne sera pas long maintenant.

Et, sans regarder ni Amaranthe, ni le comte, elle rejoignit la petite porte par laquelle elle était entrée et disparut.

Restés seuls, les deux époux hésitèrent ; mais, par un mouvement spontané, ils ouvrirent leurs bras et demeurèrent ainsi plusieurs minutes serrés l'un contre l'autre, dans un paroxysme de bonheur et de tendresse que comprendront tous ceux qui ont aimé. Ils abjurèrent la défiance, l'humeur ! ils se promirent confiance et indulgence mutuelle, et lorsqu'ils se réu-

nirent pour déjeuner, le matin suivant, les nuages s'étaient enfuis de leur vie, jusque-là si douce; ils s'étaient retrouvés. La comtesse avait obtenu de son mari la promesse d'une liberté entière; elle pouvait désormais voir Armand, le guider, le protéger de près et de loin, et, de son côté, elle s'était engagée à ne cacher aucune de ses démarches, à révéler tout ce qui se passerait entre eux, sans dissimuler les moindres circonstances, sauf le secret, que nul, même Armand, ne devait connaître. La paix était donc rentrée au colombier. Leur seule inquiétude était pour Aurore, dont l'esprit exalté ne voulait rien admettre. Il fallait la surveiller de près jusqu'au départ inévitable de M. de Nareil, sans cependant l'exciter encore.

Aussitôt que sa sœur fut éveillée, madame Dandolo se rendit près d'elle. La jeune fille se renferma dans le mutisme le plus complet; elle demeura insensible aux caresses, aux prières.

— Écoutez-moi, répondit-elle enfin, lassée sans doute de ces supplications continuelles, je ne veux plus rien entendre, plus rien dire surtout au sujet de l'homme dont je suis l'esclave. Rien ne me détachera de lui, rien n'altérera ma confiance en lui. Je l'aimerai en dépit de tout; mais cet amour, si grand et si sacré, ne sortira pas de mon cœur, mes lèvres ne se profaneront plus en le révélant. Ne m'interrogez point, soyez avec moi ce que le monde, ce que les convenances

vos convenances si chères! veulent que nous soyons. Ceci est mon dernier mot, vous n'en obtiendrez pas d'autre. A quelle heure dois-je être prête pour la promenade d'aujourd'hui? La seigneurie tout entière, Son Altesse en tête, ne se rend-elle pas sur le grand canal? Il y a, je crois, des régates; les rouges et les bleus vont se disputer la victoire. J'y veux être belle et faire envie aux Vénitiennes. Et vous, ma sœur, soutiendrez-vous la réputation de madame Dandolo? A propos : la marquise Bresca a fait demander de nos nouvelles et si nous allions ensemble à la fête. Qu'en pensez-vous?

— C'est à vous de prononcer, Aurore, je ne désire que vous être agréable.

— Je ne hais point ce voisinage, aujourd'hui surtout. La marchesa, sans être une mouche, est moins belle que vous, moins belle que moi : nous y gagnerons.

— Vous êtes donc devenue coquette, Aurore?

— Coquette! vous appelez cela coquette? malheureuse qui n'avez jamais aimé!

La promenade fut décidée, lorsqu'elles rencontrèrent la marchesa, celle-ci prit la main d'Amaranthe et la retint quelques instants.

— Vous me connaissez assez, chère comtesse, pour être sûre que j'ai parfaitement oublié les sottises d'hier. Cet homme est un extravagant; ces sortes

d'aventuriers ont tous, lorsqu'ils sont beaux, une sorte de prisme qui frappe l'imagination. Cela ne tire pas à conséquence : on les pousse du pied et on n'y pense plus. Quant à vous, qui n'avez jamais aimé que votre mari, vous ignorez ces choses-là, ajouta-t-elle négligemment.

La comtesse s'inclina en faisant à madame Bresca les honneurs du pas, et pendant le reste de la promenade, il ne fut plus question des événements de la veille, jusqu'au moment où, sur l'avant d'une gondole du parti des bleus, les trois femmes aperçurent Armand, dans son costume de la veille, déployant la magnificence de sa taille et la force de son bras, en cette lutte toute d'adresse et de vigueur. Il était admirablement beau ainsi; on battit des mains à son aspect. Il passa comme une flèche devant la comtesse, et il eut pourtant le temps d'élever en l'air sa toque enrubannée.

— Ah! dit Aurore dans un transport de joie, le voilà !

Il reçut bientôt des mains du doge le prix de la joute, qu'il avait gagné avec une supériorité incontestable. Plus tard, on le vit repasser, étendu dans une autre gondole découverte et splendidement décorée. A ses côtés se trouvait un homme, moins jeune et moins beau que lui, déjà funestement célèbre, le chevalier depuis comte de Casanova.

— Mon Dieu! pensa la comtesse, il voit cet homme, il se montre avec lui, ici, à Venise, où sa réputation est si bien établie!

Mademoiselle de Sainte-Même devint très-rouge en le reconnaissant, mais elle ne prononça pas une parole. La marquise suivit des yeux ce bel Armand, l'objet de l'admiration de toutes, ce jour-là. Des bouquets, lancés par des mains gantées de peau d'Espagne, tombaient autour de lui, des billets doux même, jetés par des duègnes discrètes ou des visages masqués arrivaient à ses pieds. Il ne ramassait rien, il affichait un dédain superbe, et ses yeux ne cherchaient qu'un seul regard, qui fuyait le sien, celui de la seule femme qui ne sentît rien pour lui en ce moment de triomphe, si ce n'est un intérêt pur et dénué d'espérance.

Aussitôt après la fête, la marchesa se hâta de rentrer chez elle. Mille pensées se croisaient dans sa tête. Elle voulait débrouiller ce chaos avant d'agir; aussi s'enferma-t-elle dans son appartement sans y admettre personne. Le soir, on se réunissait comme d'habitude à la place Saint-Marc. Avant cette réunion générale, une partie avait été formée pour courir en masques les casinos et s'amuser un peu aux dépens des bons bourgeois, ou du moins de ce qui représentait les bourgeois à Venise. Madame Bresca se fit excuser; elle envoya en même temps une vieille confidenet

qu'elle avait chargée de remplir quelque message d'importance sans doute, car elle sortit par la porte de terre avec précaution, et prit une gondole fort loin du palais, lorsqu'elle fut certaine de n'avoir pas été suivie.

La marchesa l'attendit avec une impatience fiévreuse, se promenant dans les grandes pièces pavées de mosaïque et comptant les minutes. Enfin, la vieille reparut.

— Ah! s'écria madame Bresca, te voilà enfin! L'as-tu vu?

— Oui, madame.

— Eh bien?

— Eh bien, à huit heures, Marco Santi vous attend.

— Mais... n'y trouverai-je aucun importun?

— Vous y trouverez la personne que vous désirez voir; il me l'a promis.

— Par quelle voie?

— Par la porte de terre et la petite place derrière la Dogana : c'est le côté le plus sûr.

— Tu m'accompagneras?

— Oui, Eccelenza, jusqu'à l'entrée; ensuite, on me mènera à l'autre issue; vous ne sortirez pas du même côté.

— C'est bien! Ah! prépare mon déguisement de ragazzina; tâche qu'il soit frais, et qu'il m'aille bien; c'est essentiel : aujourd'hui, je veux être belle, belle à éblouir, entends-tu?

— Vous le serez, madame. Hélas! je me souviens combien on a de plaisir à être belle et à se mirer dans les yeux qui vous admirent!

IX

Le soir, à huit heures, dans une petite chambre coquettement meublée, Marco Santi, dont nous avons déjà prononcé plusieurs fois le nom dans ce récit, achevait de mettre la dernière main à l'arrangement d'une table, sur laquelle des cristaux limpides et des porcelaines de grand prix enfermaient des vins de Chypre et de Syracuse, et le plus miraculeux souper qui se pût voir. Marco Santi était un homme de soixante ans à peu près, encore vert et d'une vigueur musculaire peu commune. Ses yeux, d'un bleu fauve, lançaient des flammes sous ses sourcils grisonnants; son nez, en bec d'aigle, et ses lèvres minces annonçaient une nature et un caractère à la fois fort et rusé. Il exerçait plusieurs de ces professions problématiques, à l'aide desquelles beaucoup vivaient à Venise en ce temps-là. Moitié sbire, moitié agent secret des Dix, moitié messager d'amour et complaisant des belles patriciennes, il était encore, lorsque l'occasion s'en présentait, le bravo le plus adroit et le plus con-

sciencieux de toute l'Italie. Il tuait proprement, sans éclaboussures, sans bruit... sans réclamation de la part des victimes, ajoutait-il. Il avait gagné à cet honnête métier une fortune rondelette, et comptait se retirer bientôt des affaires à une jolie villa sur la Brenta, qu'il s'était donnée comme un grand seigneur, afin d'y jouir en paix du fruit de ses travaux.

Marco Santi avait, dans Venise, cinq ou six maisons, cinq ou six noms différents, connus seulement de ses confidents intimes. Ce soir-là, il habitait près de la Dogana, derrière Santa Maria della Salute. Au moment où nous faisons connaissance avec lui, il n'était pas seul. Un homme de haute taille, d'une force prodigieuse, malgré sa barbe blanche et son front dépouillé, cherchait à conclure avec lui un marché de sang. Marco répondait à tout avec son flegme de l'habitude, tandis que le seigneur, poussé par une passion terrible sans doute, tremblait d'émotion et pouvait à peine prononcer un mot.

— Vous tueriez donc une femme ?

— Pourquoi pas ? répliqua-t-il avec un petit mouvement d'épaules insouciant.

— Une femme de qualité !

— Ah ! c'est plus cher !

— En la tuant, lui diriez-vous qui la frappe, et pourriez-vous faire en même temps que tout le monde le sache comme elle ?

— Quoi ! vous voulez en instruire l'univers entier ! C'est la première fois que j'entends un pareil langage. Alors pourquoi ne pas faire la besogne vous-même ? Ce serait bien plus agréable, je vous assure : on a l'avantage de se sentir venger ; c'est beaucoup.

— Je ne veux pas verser le sang d'un être qui ne peut se défendre, Marco : c'est lâche pour un homme... Combien te faut-il ?

— C'est selon le nom et la position : s'il y a des risques à courir, on me les paie.

— Tu es discret ?

— Si vous en doutiez, pourquoi venir à moi !

— Eh bien, celle que je veux faire disparaître de ce monde, celle que je hais, celle que je méprise de toutes les forces de mon âme, c'est la marchesa Bresca.

— Vraiment ? comme cela se rencontre ! Vous êtes... J'en suis fâché, Eccelenza, impossible !

— Impossible ?

— Absolument impossible ! non-seulement pour moi, mais pour tous les bravi de l'Italie, je vous en réponds.

— Comment ?

— Non, vous n'en trouverez pas un qui vous en débarrasse.

— Pourquoi ?

— Le lion de Saint-Marc la protége, répondit Marco en ôtant son bonnet.

— Et cette protection empêche?...

— Cette protection la sauve de tout danger, la garantit de tous les poignards... *au comptant*, c'est-à-dire; car pour ceux qui exercent la profession gratis, ils ne risquent que de se faire pendre : c'est à voir.

— Ainsi, cette femme est à l'abri de tout?

— Mon Dieu ! oui. Vous serez forcé de faire la chose vous-même, je vous l'ai dit. Cela a bien son mérite, croyez-moi. J'ai eu une belle femme, et je n'ai pas toujours travaillé pour les autres. Du reste, vous ne pouvez pas mieux tomber. Quel dommage ! Pour stimuler un peu votre volonté, je pourrais vous la montrer ce soir, dans une heure, au milieu d'une conversation galante et de tout ce qui s'ensuit.

— Tu ferais cela?

— Pardieu ! n'est-ce pas mon métier? Je vends tout, j'accepte tous les paiements, je tiens fidèlement mes promesses. La dame m'a demandé de lui amener son amant, ou du moins celui qui lui plaît. Je l'ai promis, elle le verra. Malheureusement, il m'est interdit de cacher un observateur auprès d'elle; elle m'a loué toute la maison : il n'y a dans les marchés que ce qu'on y met. Vous me paieriez le double, après elle, que je vous la refuserais.

— Tu dis qu'en louant toute ta maison, personne n'y entre plus?

— Personne, fût-ce mon propre père.

— Combien demandes-tu pour cette nuit?

— J'ai de la conscience : la jeune dame ne paie que quarante sequins.

— En voilà cent.

— Impossible ! je vous le jure par saint Marc, mon patron.

— Tant d'honnêteté pour quarante sequins !

— Ce n'est pas cher, ajouta Santi avec un geste de Figaro en les faisant sonner.

Il prit un flambeau sur la cheminée, montra à l'inconnu jusqu'au dernier recoin de cette singulière demeure ; puis le conduisant à la porte :

— Maintenant, adieu, seigneur ; désolé de ne pouvoir vous servir. Tout à vous pour une autre fois. Ma pratique va arriver : voici l'heure.

Il ferma les verrous, disparut sur la pointe du pied, après avoir donné un dernier coup d'œil aux préparatifs et s'être assuré que rien ne manquerait à ses hôtes, ainsi qu'il l'avait annoncé. Marco était très-consciencieux.

Moins d'un quart-d'heure après, une jeune femme à la taille andalouse, portant le costume de ces filles du Lido que Véronèse a illustrées, entra seule dans le petit sanctuaire amoureux. Elle était masquée très-hermétiquement, mais ses yeux lançaient des flammes à travers son masque. Elle alla droit au miroir et s'y regarda, ajusta sa coiffure, refit les plis de sa robe,

s'examina en tous sens; et attendit assez patiemment cinq minutes. Après, elle commença à se promener.

— J'arrive la première, pensa-t-elle, il est vrai qu'il ignore...

Une porte s'ouvrit du côté opposé et interrompit ses réflexions...

C'était Armand, beau comme toujours, mais plus animé par un gai festin avec de joyeux compagnons. Par une bizarrerie de carnaval, il avait revêtu un habit de velours entièrement noir : la forme tenait un peu de toutes les époques, excepté de celle du moment. Ses longs cheveux tombaient en boucles dorées sur son cou, — la poudre lui déplaisait ce jour-là : — ses yeux d'un éclat éblouissant, d'un azur du ciel, se cachaient sous ses longs cils, et ses dents, plus blanches que la nacre, étincelaient à travers sa moustache soyeuse. Un sourire à demi moqueur ridait ses lèvres lorsqu'il aperçut la marquise, et s'élançant vers elle :

— Ah ! dit-il, c'est une jeune fille du Rialto.

— Vous croyez ? lui demanda-t-on d'un air superbe.

— Je crois... je crois... ceci est pourtant un mot de grande dame et bien hautement dit. Si je me trompe, pardonnez-moi, Eccelenza : j'attendrai votre bon plaisir pour oublier cette erreur.

Il fit un salut moqueur et profond.

— Beau cavalier, reprit la dame, ne jouons pas ainsi. Êtes-vous libre ?

— Libre ce soir, oui.

— Ce n'est pas là ce que je veux dire : je vous demande si vous n'aimez personne, si vous pouvez livrer votre vie à une femme qui vous livrera la sienne. C'est très-sérieux au moins.

— Trop pour un jour de carnaval, trop pour une délicieuse créature qui vend du poisson le matin devant la *Cadoro;* et si c'est là tout ce que tu as à me dire, belle inconnue, tu perds ton temps. Soupons, rions, amusons-nous, cela vaudra mieux; qu'en penses-tu?

Le masque s'assit sans répondre, le menton appuyé sur sa main ployée. Une préoccupation visible la dominait. Elle se leva résolue, après quelques minutes.

— Armand, dit-elle en lui tapant fortement sur l'épaule, tu me connais?

— J'en suis bien sûr.

— Sais-tu qui je suis?

— A deux ou trois noms près, oui, je ne dois pas me tromper.

— Devines-tu ce qui m'amène?

— N'as-tu pas pris soin de me le dire?

— Oui, mais si je mentais?

— Tu ne mens pas, je m'y connais.

— Tu m'as aimée autrefois, il y a longtemps, dans ton passé, et ce qui nous mit en relation, ce fut un verre de limonade à la glace.

— Ah ! oui, à Naples ! C'est donc toi ?

Sa voix prit une expression méprisante et cadencée dont rien ne peut rendre la mordante blessure.

— C'est moi ! oui, c'est moi, Armand, qui n'ai pu te revoir et tout oublier !

— Si vous n'oubliiez pas pourtant, comment auriez-vous le courage de me revoir?

— Armand, penses-tu qu'un véritable amour puisse s'effacer entièrement?

Il se mit à rire.

— Pourquoi me demandes-tu cela ? Crois-tu donc m'avoir aimé, par hasard ?

— Je ne sais si je t'ai aimé autant que je le pensais alors ; mais je sais qu'aujourd'hui je t'aime à en perdre la tête.

— Ah ! bah !

— Tu ris, Armand, tu ris de cet amour; tu m'accuseras sans doute encore de te tromper, comme hier.

— Il me semble que je disais la vérité.

— Cela était peut-être vrai alors... et cependant non : je t'aimais passionnément; mais l'ambition, mais l'amour-propre m'enivraient; je voulais humilier mes rivales et t'adorer uniquement après. Tu m'as mal jugée...

M. de Nareil se mit à rire plus fort.

— Ah ! tu me désespères, Armand ! Je ne sais comment te persuader, je ne sais comment te prouver que

maintenant tu possèdes toutes les pensées de mon cœur, que je suis prête à tous les sacrifices, si tu veux me rendre cet amour que j'ai possédé, que j'ai perdu et pour lequel je donnerais les trésors de la terre.

— A moins que l'ambition, que l'amour-propre ne t'enivrent encore, n'est-ce pas ?

— Cruelle ironie ! Vois mes pleurs, vois mon cœur qui bat, vois mes membres qui frémissent, lis dans mes yeux, lis dans mon âme !...

— Et que diable voulez-vous que j'y lise dans votre âme ? Il y a longtemps que je la sais de reste ! Je n'ai pas envie de la répétition !...

Elle ne voulut pas entendre ces mots cruels.

— Que de fois j'ai pensé à toi, Armand, depuis que nous nous sommes séparés ! Que de fois j'ai pleuré ce sentiment dont jamais, depuis, je ne me suis consolée !

— Vraiment ? Et pourquoi m'aimez-vous, madame la marquise ?

— Pourquoi je t'aime, Armand ! Je t'aime, parce que je n'ai plus retrouvé une beauté semblable à la tienne, parce que je n'ai plus retrouvé ton adresse, ta force, ton intelligence ; je t'aime, parce que toutes les femmes te veulent, parce que hier, sur cette gondole, devant le doge, tu semblais le roi du monde ; parce que ton regard est celui d'un ange, d'un triomphateur, de celui qui ne craint rien sur la terre et qui domine tout.

Je t'aime... enfin je t'aime, parce que je t'aime, et c'est assez !

— Vous vous trompez, madame la marquise, ce n'est pas pour cela.

— Ce n'est pas pour cela que je t'aime ? Et pourquoi donc, alors ?

— Oh ! je vais vous le dire, et ce n'est pas difficile; vous conviendrez que j'ai raison : vous m'aimez, parce que vous êtes une femme profondément dépravée et que vous me supposez plus dépravé que vous ; vous m'aimez parce que vous êtes un esprit éminemment entreprenant, capable de résolutions extrêmes, que le crime ne vous effraie pas et que vous me croyez plus résolu, plus criminel que vous-même ; vous m'aimez surtout parce que vous tremblez que je ne vous aime pas, parce que vous voyez une difficulté à vaincre, parce que vous me devinez au cœur une passion violente pour une autre et que vous souhaitez l'emporter sur elle, comme jadis vous souhaitiez être la première à la cour de Naples; vous m'aimez, enfin, par tous les mauvais côtés de votre nature, et comme chez vous ce sont les plus nombreux et les plus tenaces, il est à craindre que vous m'aimiez longtemps et beaucoup.

— A craindre !

— Certainement, très à craindre. Un caractère tel que le vôtre est dangereux; une esclave telle que vous est sujette à se révolter, et moi je ne veux que des es-

claves soumises ; je veux dominer, je suis le maître, vous l'avez dit, madame, je resterai le maître en dépit de tout.

— Vous n'êtes pas le maître de madame Dandolo, que je sache ?

— Ne prononcez pas le nom de madame Dandolo, je vous le défends ; je vous le défends comme un sacrilége. Ce nom est un blasphème dans votre bouche.

— Vous l'aimez donc bien votre madone ? demanda-t-elle d'une voix tremblante de colère.

— Je l'aime, oh ! oui, je l'aime ! je n'ai jamais aimé qu'elle ainsi ; je l'aime d'un amour auquel je ne saurais rien comparer sur la terre, d'un amour qui ferait de moi un saint, un cénobite, si elle m'envoyait dans un cloître. Je ne me reconnais plus.

— Quoi ! vous l'aimez plus que vous ne m'avez aimée jadis ?

— Est-ce que cela se compare ? Est-ce qu'il y a quelque chose de commun entre vous et elle ? Est-ce que les désirs effrénés d'une passion de dix-huit ans ressemblent à un sentiment qui tient de l'adoration, du culte, bien plus encore que du désir ? Êtes-vous seulement capable d'apprécier cette tendresse ineffable que je lui porte ?

La marquise baissa les yeux et pleura.

— Vous dites que je ne suis pas capable de dévouement, de sacrifice, et vous m'accablez d'injures, et

vous me foulez aux pieds sans que mon orgueil se révolte; vous blessez mon cœur, vous faites couler mes larmes et je ne me plains pas, et j'attends un mot de vous pour fermer ces blessures, pour essuyer ces pleurs. Armand, voyez-moi, écoutez-moi : suis-je encore la femme du golfe de Naples ? suis-je la misérable qui armait votre main d'un poignard et qui bercait un autre d'illusions criminelles ? Tournez vos yeux vers moi, Armand !

Elle s'agenouilla presque devant lui. Debout, superbe, la lèvre retroussée par le dédain, il la regardait en effet et il ne la relevait pas. Il réfléchissait.

— Écoutez, Fiorina, je vous connais bien, à présent ; je sais ce dont vous êtes capable, et vous ne me tromperez plus. Il se peut que vous m'aimiez. Il me vient à l'esprit une fantaisie, c'est d'accepter cet amour et de m'en servir, c'est de vous mettre ainsi à mes genoux, et de vous jeter ensuite quelques baisers en aumône. L'accepterez-vous ?

— J'accepterai tout de vous, même vos rigueurs, même vos humiliations, même vos cruautés : je veux vous forcer à dire que je vous aime le plus et le mieux.

Madame Bresca était sous le poids d'une de ces émotions qui décident de la vie entière. Ainsi que cela arrive quelquefois, Dieu lui envoyait en punition de ses fautes le châtiment le plus immense dont il puisse nous frapper, une passion sans espérance,

une passion complète, pour un homme qui ne la partagerait jamais, qui la mépriserait, qui se ferait d'elle un jouet et un instrument, ainsi qu'il venait de le lui dire avec une franche barbarie. Elle était en effet digne de pitié : elle entreprenait une tâche où ses forces succomberaient et contre laquelle il n'y avait ni remède ni espérance. Elle s'était relevée elle-même, puisqu'il ne la relevait pas, et posant sa tête sur l'épaule d'Armand, elle pleura, elle pleura avec une amertume et une désolation véritables : elle avait du cœur alors ! elle, la cruelle, la méchante, la vindicative. Elle se sentit bonne et secourable ; le véritable amour est ainsi : il change la nature.

Armand en eut pitié ; il songea à ce qu'il souffrait lui-même et il comprit ses souffrances.

— Pauvre Fiorina ! répétait-il.

— Ah ! oui, bien à plaindre, bien à plaindre, mon Armand, puisque vous ne faites que me plaindre et que vous ne me consolez pas !

X

Cet amour, né d'un regard arrivé tout à coup dans cette âme gangrenée, la dominait et devait la dominer toujours. C'était un géant venu spontanément et sans

degré, un de ces sentiments qui purifient une existence, lorsqu'ils prennent une bonne direction, mais qui conduisent aux plus grands excès, si le mal les emporte.

Armand était un être exceptionnel, à qui la nature avait tout donné. Né avec les dispositions les plus magnifiques, une vaste intelligence, un cœur noble, des intentions généreuses, on ne le dirigea point; on l'abandonna aux passions terribles qui germaient dans son sein; on lui montra le mauvais côté de la vie, sans lui en faire connaître les bonnes directions. Jeté seul dans ce monde, à un âge où il est nécessaire d'être conduit, entouré de séductions, susceptible de tous les entraînements, il devint en peu d'années ce que nous l'avons vu, un ange déchu, un ange tombé. Quelques étincelles de bien existaient en lui, quelques cordes vibraient encore; une main amie, une main doucement habile eût pu les faire résonner; mais nul ne trouva le chemin de cette âme, parce que la seule personne qui l'eût trouvé n'y pouvait point marcher avec lui, selon ses vœux. Le démon s'empara de lui pour le perdre : il devait inévitablement être perdu !

Madame Bresca se rencontra sous ses pas, juste à temps pour le plonger plus avant dans le gouffre, non pas peut-être avec l'intention de le faire, mais par un effet de sa perversité d'habitude, qui ne lui permettait pas de distinguer le bon du mauvais. Ses instincts

étaient tournés du côté du vice, et c'est une terrible chose que l'habitude, même sur les natures délicates. Elle nous ôte le jugement et nous fait voir, nous fait juger nos actions et celles des autres sous un jour faux et nuisible. Heureux ceux qui de bonne heure s'accoutument à la vertu! Il est rare qu'ils ne persévèrent point, s'ils ont la force de briser les premières tentations.

M. de Nareil n'était pas homme à faire le cruel envers une jolie femme qui se jetait dans ses bras. Incapable de calculer les suites, il ne vit qu'un moment de plaisir, sans songer au danger de donner à une personne telle que Fiorina, l'ombre d'un droit dont elle pourrait s'armer plus tard.

— Il me semble, lui dit-il, ma belle, que nous tombons dans la pleurnicherie et dans les extravagances romanesques. Ce n'est guère le cas en ce lieu de réjouissance : Marco Santi ne nous héberge pas pour ces beaux sentiments-là. Voici un excellent souper, des vins qui brillent comme des topazes dans ce cristal à facettes ; oublions le passé et l'avenir, occupons-nous du présent. Quelques heures joyeuses sont beaucoup dans la vie ; pourquoi les dédaigner, lorsqu'elles viennent s'offrir à nous ? A table, Fiorina, et buvons ; nous nous aimerons plus tard.

Mais Fiorina n'était pas gaie ; mais Fiorina, dévorée d'une passion brûlante, ne voulait pas seulement du plaisir, elle avait soif du bonheur. Autrefois elle

s'y fût trompée. Rendue clairvoyante et délicate par le sentiment qu'elle éprouvait, elle secoua tristement la tête à cette proposition.

— Armand, reprit-elle, vous ne m'aimez pas, vous ne m'aimerez jamais ! Je suis bien malheureuse !

— Quelle folie ! charmante : je vous aime en ce moment et beaucoup. Redevenez gaie, redevenez la folle et séduisante créature du golfe de Naples, je vous aimerai à la rage. Secouez ces pavots noirs qui voilent vos beaux yeux, regardez-moi comme autrefois, versez-moi du nectar, cette ambroisie digne des dieux, servi par une pareille Hébé. Au diable les remords et les crimes ! Ah ! vous êtes belle, Fiorina ; vous êtes plus belle qu'alors, et je ne saurais trop vous répéter combien cette beauté m'enivre. Ne voulez-vous pas me le permettre !

Fiorina se fit volontairement une illusion chérie : elle crut, elle s'efforça de croire à un retour impossible ; elle se livra de toute sa puissance à ce bonheur qu'elle attendait si peu, et bientôt le ciel de son amour se couvrit des astres les plus chers et les plus brillants ; elle n'en aima que davantage.

Cependant, je l'ai dit, ainsi que cela arrive toujours, cette passion nouvelle et peu accoutumée la rendit difficile. A peine eut-elle entendu ces paroles, qui vibraient si délicieusement, qu'elle en sentit tout le vide et toute la fallacieuse puissance.

— Ah ! dit-elle encore avec son même mouvement de doute, ah ! mon Armand, vous ne m'aimez pas, vous ne m'aimerez jamais !

Lui aussi, rendu à la réflexion, désabusé, il comprit ce qu'elle pensait par ce qu'il pensait lui-même et n'eut pas le courage de la tromper encore : il se tut. Seulement, pour rendre un hommage respectueux à celle qu'il ne respectait plus, il lui baisa la main sans ajouter un seul mot.

— Oui, murmura-t-elle, c'est cela : une consolation d'estime... et encore !

Elle avait raison : l'estime était bien loin de la pensée du jeune homme. Il la vit triste, il pensa que la conversation pourrait devenir ennuyeuse et il n'eut plus d'autre désir que de s'y soustraire.

— N'allons-nous pas maintenant un peu sur la place Saint-Marc, Fiorina ?

— Pour *la* voir, n'est-ce pas ?

— Oui, pour *la* voir, répliqua-t-il avec son insouciance et ses bravades ordinaires ; qu'est-ce que cela vous fait ?

— Qu'est-ce que cela me fait !

Et, s'élançant vers lui comme une lionne en furie, elle lui saisit le bras, qu'elle serra de toutes ses forces.

— Ce que cela me fait !... Mais je la tuerai, cette femme ; je lui ferai souffrir tout ce que je souffre ; je

lui tenaillerai le cœur, ainsi que vous broyez le mien. Ah ! vous n'êtes pas au bout de ma haine !

Armand reprit son sourire insolent et moqueur.

— Vous êtes magnifique jouant la tragédie, ma belle Italienne ; je vous traduirai le rôle de Roxane, et vous y serez plus belle que mademoiselle Clairon.

— Vous vous jouez de moi, vous ne me craignez pas; vous *savez* pourtant ce que je *sais* faire. Ne l'oubliez point, je vous prie, et ne me traitez pas si fort en mirmidon de vengeance, s'il vous plaît.

— Fiorina, connaissez-vous un peu M. de Casanova ?

Cette question irrita la marquise ; c'était jeter l'huile sur le feu : rien n'attise la colère comme de ne pas même la redouter.

— Je sais que Casanova est l'homme de tout Venise que vous devriez fuir le plus soigneusement : il vous compromettra rien qu'en vous nommant. La sérénissime République le hait : on l'arrêtera un de ces jours, et vous aussi.

— La sérénissime République peut s'occuper de lui, qui est Italien, sans daigner s'occuper de moi, qui suis Français et au-dessus de sa puissance.

— La sérénissime République s'occupe de tous ceux qui vivent chez elle.

— Ah ! je me soucie peu de ses espions et de ses sbires ! Que lui ai-je fait à cette ténébreuse souveraine?

En quoi me suis-je mêlé de ses affaires pour lui donner le droit ou l'envie de regarder de si près aux miennes ?

— Tenez-vous en garde, je vous le conseille, monsieur, et c'est un conseil d'amie.

Au même instant, un coup sec, frappé à la porte, vint les interrompre et les troubler. M. de Nareil s'approcha et ouvrit. C'était Marco.

— Pardonnez-moi, Eccelenza, pardonnez-moi si je suis importun, si je suis indiscret ; mais... mais... ce n'est pas ma faute.

— Que veux-tu, vieux Satan ? Que te faut-il ? mon âme ? depuis longtemps elle t'appartient. Seulement, tu as négligé de m'en faire toucher le prix.

— Eccelenza... il m'est fort difficile de m'expliquer... vous allez peut-être croire que j'y suis pour quelque chose, et cependant, foi d'homme, je l'ignorais.

— Quoi donc, double brute ? demanda le jeune homme impatienté.

— Il y a là des seigneurs qui vous demandent.

— Comment savent-ils mon nom ? Comment se doutent-ils que je sois chez toi ?

— Ah ! pour cela, ces messieurs savent tout.

— Je vais donc les joindre.

— Non pas ; ils insistent pour entrer ici, dans cette chambre.

— Ils insistent? Ce sont là de singuliers visiteurs; ils se figurent qu'ils me feront la loi! Ils n'entreront point, vous dis-je!

— Hélas! monsieur, ils entreront, continua Marco d'un air béat, car mon devoir est de les faire entrer; et, d'ailleurs, je ne puis pas faire autrement.

— Enfin, au nom du diable! que me veulent-ils? Sont-ce des assassins? Je ne suis point armé, mais je vendrai cher ma vie; ce sera une belle fin de rendez-vous, sous les yeux d'une dame. Appelle ces terribles inconnus! Votre masque, Fiorina.

La marquise obéit. Elle n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur la porte demeurée entr'ouverte, qu'elle poussa un cri effrayant, et, entourant le jeune homme de ses bras, elle l'attira à l'autre bout de la chambre.

— Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? demanda M. de Nareil en se débattant.

— L'inquisition d'État! lui glissa-t-elle dans l'oreille; de la prudence, du sang-froid, ou vous êtes perdu. Je n'ai pas été maîtresse de mon premier mouvement. Nous aurons, je le crains, bien de la peine à le réparer.

Les sbires entrèrent; celui qui paraissait leur chef étendit la main :

— Au nom de S. A. le doge, au nom de l'inquisition d'État et de la sérénissime République, Armand de Nareil, je vous arrête; ayez à me suivre sur-le-champ.

— Vous me prenez bien à l'improviste, messieurs : j'ignore ce qui me vaut l'honneur de votre visite, honneur que je décline et que je n'accepte pas. Je suis Français, reconnu pour tel par notre ambassadeur, porteur d'un laissez-passer de ma nation ; vous n'avez pas le droit de me toucher un cheveu, je n'y consentirai pas de bonne volonté du moins !...

— N'essayez pas la résistance, monsieur, elle serait inutile et vous succomberiez ; nous serions forcés de nous défendre, ce qui est tout à fait contraire à nos habitudes. Marchons, s'il vous plaît.

La marquise avait écouté cet échange de paroles avec une immobilité et un calme inconcevables. Elle s'avança tout à coup entre les deux partis, comme une personne qui prend une grande résolution, et, enlevant son masque avec une dignité que lui prêtait son amour, elle demanda au chef des sbires s'il la reconnaissait.

— Parfaitement, signora.

Et il ôta son chapeau.

— Je réponds du prisonnier, dit-elle.

— Moi aussi, Eccelenza, et il m'est particulièrement recommandé de me défier de vous.

Elle se mordit les lèvres jusqu'au sang ; sa démarche était connue.

— Vous ne pouvez donc pas m'obéir?

— Non, madame, pas aujourd'hui.

— Et vous allez l'emmener, et vous allez le plonger vivant dans ces cachots qui donnent la mort? C'est impossible, cela ne se fera pas. Je parlerai au Conseil des Dix, je dirai tout, je lui apprendrai ce qu'il désire savoir; pour prix de sa liberté, je me vendrai mille fois s'il le faut; mais ne l'emmenez pas, au nom du ciel!

Le chef fit un signe à Marco Santi. Il passa derrière la jeune femme, la saisit par la taille et la fit reculer. Elle tourna la tête; pendant cet éclair, les sbires s'étaient emparés du prisonnier et le poussaient de force vers le corridor. Sa résistance était prodigieuse, bien que sans armes: lorsqu'ils étaient entrés, son épée était loin de lui. Il en mit plusieurs hors de combat. Ce ne fut qu'après une lutte assez longue, dont l'avantage lui restait encore, malgré le nombre, qu'on parvint à le saisir par un stratagème. L'espion fournit des cordes; on lui en jeta une autour des jambes, qui l'abattit. Dès lors, se mettant tous ensemble après lui, ils l'empêchèrent de se relever et s'en rendirent maîtres.

— Défendez-vous, Armand! lui criait la marquise, que Marco retenait à grand'peine, abattez-les tous, et je sais un moyen de nous sauver; je vous entraînerai loin d'ici, nous n'y reviendrons jamais.

Lorsqu'il fut lié, il s'opiniâtra à ne point marcher, à ne point se tenir debout. Il fallut l'emporter. Fio-

rina s'élança pour le suivre; Marco la retint facilement.

— Vous allez vous perdre aussi, sans le sauver, signora; restez donc libre au moins pour le servir, ce beau cavalier qui vous intéresse tant.

— Ah ! je sais qui m'aidera ! s'écria t-elle, et après, il verra si je l'aime le mieux !

Sans répondre à Marco Santi, elle replaça vivement son masque, courut à travers les détours de cette maison, qui lui étaient familiers, jusqu'à la porte d'eau, où l'attendait une gondole, dans laquelle elle se précipita en criant :

— A la Piazetta !

A l'instant même où elle sortait, le vieillard rentra par l'autre porte.

— Ta maison est un honnête coupe-gorge, maître fourbe, et la police te la paie sans doute pour y amener ses proscrits ?

— Je fais honnêtement mon métier, Eccelenza, et ce n'est pas ma faute si les yeux d'une jolie femme seront éternellement du lard dans une souricière.

— M'écouteras-tu maintenant ?

— Eh ! eh !

XI

Une demi-heure après cette scène, madame Dandolo, qui se promenait sur la place avec Son Altesse le doge, masqué pour elle, se sentit tirer par la manche, et une femme en proie à une vive émotion la supplia de l'écouter.

— Armand vient d'être arrêté par l'inquisition d'État, lui dit-elle bas et très-vite, comme complice du comte de Casanova, accusé d'un complot contre la République; sauvez-le, au nom du ciel!

La femme disparut dans la foule, sans laisser le temps de la reconnaître. Amaranthe se sentit frappée au cœur.

— Mon Dieu! se dit-elle, c'est une horrible pensée, arrachez-la moi; Andrea peut-il être coupable de cette trahison ?

— Elle devint pâle, et s'appuyant sur le bras du doge :

— Monseigneur, excusez-moi, je vous en conjure, je crois que je vais mourir.

Le prince était bon, il aimait la comtesse; il l'entraîna jusqu'à une chaise, sur laquelle elle se laissa tomber, et, comme il appelait au secours :

— Non, monseigneur, je vous en conjure, ne faites ni éclat ni bruit, il faut que je parle à Votre Altesse : il y va de la vie ou de la mort.

Le gouvernement de Venise était tout aristocratique; cette république, mille fois plus autocratique que Louis XIV, exigeait de ses sujets plébéiens une soumission et un esclavage sans limites. Toute l'autorité reposait dans la main de la seigneurie, qui, il faut le dire, en abusait souvent. Le chef de l'État était le doge, prince électif, tiré des familles patriciennes, et maître de ces vastes possessions pendant toute la durée de son mandat. A côté de lui, au-dessus de lui se trouvait le Conseil des Dix, chargé de l'aider, de le diriger, de le conduire même, s'il s'écartait de la voie tracée, et de le déposer au besoin. Il en faisait toujours partie et le présidait de droit.

Ces autorités établies, connues de tous, n'étaient cependant pas les plus redoutables. Il existait un pouvoir occulte, ignoré, insaisissable, effrayant et sombre, auquel le doge lui-même était soumis, qui le jugeait en dernier ressort et dont l'omnipotence ne s'arrêtait à aucune limite : c'étaient les trois inquisiteurs d'État. Le premier, nommé par le Conseil des Dix, était le seul connu. Il en choisissait un second dont le nom ne se révélait jamais; celui-ci choisissait le troisième, et chacun ne connaissait qu'un de ses collègues. Ils n'étaient donc responsables de rien vis-à-vis

les uns des autres, siégeaient toujours masqués, et si, par hasard, ils se reconnaissaient à la voix ou à quelque signe extérieur, il leur était absolument interdit d'en rien laisser paraître, ni pendant la séance ni en dehors.

Les accusations étaient examinées par eux ; les prisonniers interrogés ; ils avaient droit de vie et de mort secrète sur tous les sujets de la République, sur le doge également, sans rendre compte à personne de leurs motifs. Ce terrible tribunal siégeait dans une magnifique salle du palais, qu'on montre encore, et qui conduit par une galerie étroite et noire au pont des Soupirs, puis à l'escalier des cachots si célèbres dans l'histoire des tyrannies humaines. La crainte qu'inspirait l'inquisition, dont les affidés remplissaient Venise, n'était égale qu'à cette inquiétude de ne pas savoir ce que l'on craint. A chaque instant, même dans l'intérieur d'une famille unie, ces trois spectres tout-puissants se dressaient et glaçaient la gaieté. On n'était pas sûr même de ses pensées, on examinait jusqu'à son miroir. Pourtant ce gouvernement tyrannique rendit Venise, pendant des siècles, l'État le plus florissant, le plus puissant d'Italie. Ses flottes sillonnaient les mers, ses comptoirs étaient dans tous les coins du monde, et la sérénissime République dominait encore dans les cours par sa diplomatie.

Le doge Manini, homme faible et irrésolu, tint malheureusement les rênes de l'État au moment où une main ferme eût été nécessaire. Il cédait volontiers à l'autorité mieux établie et plus sévère du Conseil des Dix : cependant il aimait à rendre service, et lorsqu'il en trouvait l'occasion, il ne la négligeait pas.

— Monseigneur, je vous en conjure, écoutez-moi, dit Amaranthe ; daignez vous asseoir ici, près de moi, et promettez d'avance de m'accorder ce que je vous demanderai.

— Vous savez, madame, que je suis heureux de vous obéir.

— Eh bien, monseigneur, on vient d'arrêter tout à l'heure, un Français, un de mes compatriotes, dont je répondrais à Votre Altesse, et on l'a mis en prison.

— Je vais le faire réclamer par l'ambassadeur de France, rien n'est plus facile. Pourquoi l'a-t-on arrêté ?

— Je l'ignore. C'est celui-là même à qui Votre Altesse a remis ce matin le prix des régates.

— Quoi ! ce beau jeune homme dont j'admirai l'adresse et la force ! Et qu'a-t-il pu faire?

— Il y a méprise probablement : on l'a saisi au nom des inquisiteurs d'Etat.

Le visage du doge se rembrunit.

— Les inquisiteurs d'État ! c'est bien différent :

alors, je ne puis rien, ma chère comtesse, ou du moins pas grand'chose.

— Quoi ! vous n'êtes pas le maître? vous ne pouvez leur parler? leur donner vos ordres?

— Je ne les connais pas, je n'en connais qu'un seul. Votre mari serait peut-être en ceci plus puissant que moi, Il est peut-être un des trois juges.

— Mon mari ! oh non, non ! j'en suis sûre.

— Comment le sauriez-vous? Ne serait-il pas engagé par ce qu'il y a de plus sacré, par les serments les plus terribles, à ne jamais révéler sa puissance, même à vous, même à son père, même à ses enfants?

Madame Dandolo frissonna.

— Mon Dieu ! dit-elle, si c'était vrai ! Monseigneur, monseigneur, il est impossible que vous ne puissiez rien pour ce malheureux.

— Vous vous intéressez donc bien à lui?

Et un sourire imperceptible rida la lèvre du prince.

— Plus que je ne puis vous l'exprimer.

— Au fait, c'est un compatriote.

— C'est plus qu'un compatriote, c'est un ami.

— L'ami d'une jolie femme, lorsqu'il est tourné comme celui-là, est bien près de devenir autre chose.

— Monseigneur !

— Pas pour vous, madame, dont la vertu embaume à dix lieues à la ronde; je sais qu'il n'est pas permis

de vous faire une plaisanterie, pardonnez-la moi.

— Songez, songez à mon pauvre prisonnier.

— Comment se nomme-t-il ?

— Armand de Nareil. Il était dans les gardes-du-corps du roi de France; il en est sorti par des circonstances particulières: on l'a envoyé dans les Indes, à l'île Bourbon, où une belle position lui a été ménagée. Il s'est enfui, à ce qu'il paraît; il est venu ici...

— Je comprends, répondit le doge.

Il se retourna vers un homme de sa suite qui se tenait à quelque distance, et lui ordonna de chercher dans toute la place, au palais, chez lui, partout où on pourrait le rencontrer, et de faire venir *Messer Grande*.

Messer Grande était le factotum de la République, le pivot sur lequel tout roulait dans Venise. Cette charge, une des plus importantes de ce gouvernement singulier, avait de superbes prérogatives. Celui qui l'exerçait oubliait promptement son nom, il n'était plus connu que sous le nom de Messer Grande ; il parcourait Venise du matin au soir, souvent du soir au matin. Les communications, les ordres passaient par lui: il devait tout voir et tout entendre. Chacun le connaissait, le saluait, allait au devant de lui. Impassible comme le destin, il ne répondait pas, il n'accordait rien qu'après en avoir été déchargé : c'était réellement un homme de pierre.

On le rencontra promptement. Le doge lui adressa plusieurs questions à voix basse, auxquelles il répondit de même. Puis, s'inclinant profondément, il disparut dans la direction du palais ducal.

— Un peu de patience, chère comtesse, dans quelques instants nous saurons ce qu'on peut savoir de votre protégé.

On n'attendit pas longtemps, en effet. Messer Grande reparut; il se baissa vers le prince et lui rendit compte de sa mission.

— Comment! déjà? s'écria Manini.

— Oui, monseigneur, celui des inquisiteurs d'Etat qui a provoqué son arrestation a demandé une séance extraordinaire cette nuit.

Le doge lui parla plus bas encore.

— Je ne sais, on n'en a pas encore connaissance.

— C'est bien. Attendez quelques instants, je vous prie.

Son Altesse répéta à madame Dandolo ce que l'on venait de lui apprendre. Armand était tout près d'être jugé; ce soir-là même; en cet instant, les inquisiteurs d'État étaient assemblés, et bientôt, sans doute, son sort serait décidé irrévocablement.

— Que faire, monseigneur, que faire?

Elle se tordait les bras de désespoir.

— Pauvre comtesse! vous ne savez pas quel ennemi

redoutable est l'inquisition d'Etat; vous ne savez pas qu'elle ne lâche point ses victimes. Je crains, je crains beaucoup que nous ne puissions rien obtenir. C'est cruel, mais je suis impuissant, hélas!

— Monseigneur, ne pourrais-je le voir ? demanda Amaranthe, qui réfléchissait le cœur palpitant.

— Le voir?

— Avec votre ordre, accompagnée de Messer Grande. Oh! je vous en supplie : je saurais au moins quelque chose.

— Non, non, c'est impossible; mon autorité ne doit pas se heurter à celle des inquisiteurs; en conscience, en conscience, je ne le puis pas.

— Eh bien! il faut que je voie Andrea sur-le-champ. Adieu, monseigneur, et merci. Je crois que vous avez fait tout ce que vous pouviez, et je vous remercie; que Dieu vous le rende!

Madame Dandolo se leva, salua le doge, et avec une promptitude inaccoutumée, s'élança dans la foule, à la recherche de son mari, sans vouloir accepter ni aide ni secours.

— Suivez-la, Messer Grande, dit le doge, suivez madame Dandolo, elle m'inquiète; sa tête est perdue. Que va-t-elle faire ? Ah! quand les femmes se mettent à être folles!...

— C'est la *furia francese*, monseigneur, répliqua Messer Grande en s'inclinant.

Amaranthe s'était jetée à travers les obstacles et cherchait à découvrir le comte, qu'elle avait laissé avec sa sœur. Elle ne trouva ni l'un ni l'autre. En vain elle interrogea les groupes, elle suivit du regard les bahuti ressemblant de loin ou de près à ceux qu'elle désirait si passionnément rencontrer : tout fut inutile.

Ils sont rentrés sans doute. Au palais, alors !

Sa gondole attendait à la Piazzetta. Elle y monta en courant, ordonnant qu'on la conduisît le plus vite possible chez elle. Il lui semblait qu'elle n'arriverait jamais. Elle demanda si le comte était revenu, où était Aurore. Le comte était rentré ; il avait ramené mademoiselle de Sainte-Même ; puis il était reparti seul, dans une gondole de louage, sans être suivi d'aucun de ses gens.

— Mon Dieu ! dit-elle, inspirez-moi ! Ma mère, vous qui me voyez de là-haut, que dois-je faire ? à qui m'adresser ?

Le comte était sorti sans rien dire, avec une sorte de mystère. Où était-il ? où le trouver maintenant ? Un soupçon terrible, et qui ne lui était jamais venu, pesait sur son cœur comme un poids. Dandolo serait-il au nombre de ces hommes, la terreur de Venise ? un inquisiteur d'Etat ! c'est-à-dire un oppresseur peut-être, un vengeur certainement. Elle tremblait à cette idée, son sang se glaçait dans ses veines. C'était

lui qui, pour se défaire d'un rival imaginaire, avait employé le moyen si lâche d'une dénonciation. C'était lui encore qui, maintenant, demandait la tête de ce malheureux, coupable seulement d'un amour sans espérance. Et le matin même il avait promis une confiance absolue, il avait feint de croire à ses paroles, et c'était afin de mieux la tromper, afin de mieux saisir sa victime. C'était affreux !

Il fallait donc attendre, attendre longtemps sans doute et dans l'inaction, la plus cruelle des attentes ! Amaranthe essaya de prier ; les paroles ne venaient pas de son cœur à ses lèvres, ses forces se concentraient dans la faculté d'écouter. Et pendant cette nuit de carnaval, mille bruits se croisaient sur les canaux; dans les rues mêmes les masques criaient, les gondoliers s'avertissaient ; à chaque instant de nouvelles bandes joyeuses passaient avec des instruments : c'étaient des rires, des plaisanteries, une vie de plaisir si affreuse au cœur qui souffre, à la malheureuse qui compte les minutes par ses larmes !

Vers trois heures du matin, une gondole arriva au palais. La comtesse se précipita à la fenêtre : le visiteur était déjà descendu. Des pas pressés retentirent dans la galerie, la porte s'ouvrit avec fracas, la marquise parut.

— Eh bien ! dit-elle.

Ces deux femmes si différentes l'une de l'autre, agi-

tées par le même sentiment, se comprenaient sans explications.

— Je ne sais rien ; j'ai fait ce que j'ai pu, répondit la comtesse.

Elle devinait à l'instant même que cet avis donné par une voix amie, l'avait été par madame Bresca ; elle ne demanda même pas pourquoi ni comment.

— Que devenir ? continua celle-ci d'un ton désespéré.

— Je ne sais, je ne puis... j'ai imploré le doge, j'ai vu Messer Grande : tous se récusent, tous sont impuissants.

— Eh bien ! allons ensemble au palais, et tâchons de les voir ; nous entrerons, si vous le voulez.

— Entrer au palais du doge !

— Nous y entrerons, vous dis-je. Suivez-moi, seulement : votre nom, votre présence, me mettront à couvert de tout ; et moi, je sais le moyen de pénétrer jusqu'au tribunal.

— Vous !

— Oui, je risque ma vie, mais qu'est-ce que cela me fait ? c'est pour lui !

— Partons, alors ?

— Vous ne craignez pas ? vous êtes résolue ?

Amaranthe eut un instant d'hésitation : elle allait franchir un pas bien grave, se compromettre, non plus seulement aux yeux de son mari, mais aux yeux

de tous. Elle allait se perdre et perdre ceux qui lui étaient si chers avec elle. Le souvenir du serment qu'elle avait prononcé revint à son imagination ; elle devait être pour Armand tout ce qu'une mère, une sœur, une femme auraient été, dans les grandes comme dans les petites circonstances.

— Que la volonté de Dieu soit faite, murmura-t-elle, et partons !

XII

Ces deux femmes si dissemblables de sentiments et de conduite, réunies par le même désir, partirent ensemble du palais Dandolo, arrivèrent à la Piazzetta, descendirent de la gondole, se prirent le bras et marchèrent vers le palais ducal, tout cela sans prononcer un mot : chacune d'elles avait ses impressions, ses pensées, ses craintes et ses espérances, et aucune de ces impressions ne s'accordait. Elles entrèrent dans la cour, montèrent à droite l'escalier des Géants, traversèrent la longue galerie où se trouve la Bouche des Lions et arrivèrent à l'extrémité devant un escalier sombre, conduisant par en bas aux cachots, par en haut aux salles du tribunal.

Pour la première fois depuis qu'elles avaient quitté

l'hôtel, madame Dandolo adressa la parole à sa compagne. Elles étaient masquées jusqu'aux dents.

— Où allons-nous donc ainsi ? lui demanda-t-elle en l'arrêtant avant de franchir le seuil.

— Au lieu où seulement nous pourrons apprendre ce que nous désirons savoir, et peut-être même voir Armand.

— Je vous suis, marchons !...

— Ne parlez pas, ne faites pas un geste. A moins que je ne vous interpelle, gardez un silence absolu, quelque question qui vous soit faite, en sortant, n'ôtez pas votre masque que je ne vous engage à le faire librement.

— C'est bien.

Ce passage était obscur comme la nuit. Une seconde porte à droite était fermée. La marchesa y frappa trois fois d'une façon mystérieuse; puis elle attendit quelques secondes et frappa encore, mais autrement. Après un intervalle calculé, on lui répondit de l'autre côté de la même manière. Elle frappa différemment sans attendre de réponse, et la porte tourna sur ses gonds comme par enchantement.

— Zanthe et Salente, dit-elle.

— Rome et Ithaque, lui fut-il répondu.

Un homme tout noir et masqué comme elles s'effaça pour les laisser passer. La marquise avait peine à se contenir.

— Nous sommes envoyées, continua-t-elle en soulevant son masque, qu'elle remit aussitôt.

— Et celle-ci ? demanda d'un ton impassible le gardien.

La marquise tira de son doigt un anneau fort simple qu'elle montra ; l'homme s'inclina en signe de déférence : elles furent introduites.

— Quels sont les ordres ? poursuivit le cerbère.

— Il y a un prisonnier ; ce soir, on le juge.

— Oui. Lequel ?

La comtesse trembla : de la présence d'esprit de Fiorina dépendait la réussite de l'entreprise ; et si elle allait se laisser surprendre !

— Le plus grand, répondit la Bresca.

— C'est bien. Après ?

— Il faut que nous le voyions sur-le-champ.

— Qui vous envoie ?

— Celui-ci.

Elle montrait toujours l'anneau.

— Attendez.

— Faut-il descendre ou monter ?

— Nous le saurons quand il passera, s'il repasse.

La comtesse pouvait à peine respirer. Ce qu'elle voyait était si loin de la vie réelle, si loin de cette joyeuse Venise dont les rires folâtres arrivaient encore à son oreille, qu'elle se toucha à plusieurs reprises pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas. Ces sinistres pa-

roles, ces murailles noircies, cette obscurité, plus sinistre encore, lui inspiraient de telles craintes que, sans le sentiment irrésistible qui la dominait, elle se serait enfuie au bout du monde.

Quant à la marquise, ardente de passion et de courage, ne se dissimulant pas les suites de l'action qu'elle commettait, elle se résigna malgré l'impatience qui la dévorait. Les soupçons pouvaient naître, il fallait avant tout les prévenir. Elle s'appuya contre la boiserie humide, fit signe à sa compagne de l'imiter, cacha ses mains dans les longues manches de son bahuto et attendit.

Le gardien alla s'asseoir sur un banc de bois, à l'extrémité de la chambre. Le silence régnait dans toute cette partie du palais; on entendait seulement le bruit de la place, les chants, les rires, les instruments dont les sons se brisaient contre les murailles témoin de tant de supplices, de tant de douleurs.

Ils restèrent de la sorte plus d'un quart d'heure. Des pas graves et mesurés retentirent sous les voûtes sonores, et trois figures noires, droites comme des automates, passèrent successivement devant la porte ouverte sans s'arrêter.

— Voilà les inquisiteurs ! murmura Fiorina à l'oreille de la comtesse.

Celle-ci s'était jetée en avant par un mouvement involontaire; elle se recula comme si un serpent l'eût

touchée, et, si la marquise ne l'eût pas soutenue, elle serait tombée infailliblement. Un parfum affectionné par le comte, bien connu d'elle, donnait une presque certitude à ses craintes : Andrea venait de passer !

— Maintenant, dit le silencieux portier, nous allons voir le prisonnier qui vous intéresse. Il descendra cet escalier, si on le renvoie au cachot ; il montera celui-ci au cas où on le condamnerait aux plombs. D'un autre côté, voici, vous le savez, la porte de sortie, et celle-ci conduit au pont des soupirs et au canal Orfano.

C'est-à-dire à la mort !

Que ces minutes leur semblèrent longues ! On eût entendu battre leurs artères; quelques instants de plus, elles y succombaient. Enfin les sbires se montrèrent, puis deux hommes masqués : l'un était Armand. Elles le reconnurent à sa marche puissante. Il descendit les marches conduisant aux puits. L'autre fut entraîné vers le sommet de l'édifice.

— Au revoir ! s'écria celui-ci en français, malgré les menaces de ses gardes. J'en sortirai !

— Au revoir sans doute ! répliqua l'autre d'une voix déjà étouffée par l'humidité des souterrains.

Fiorina respira. Accoutumée aux détours, aux images de ce lugubre séjour, elle savait qu'un pas vers le pont des Soupirs conduisait à la tombe. Les puits lui semblèrent un lieu de délices en comparaison : au moins on en sortait quelquefois !

— Maintenant, reprit le gardien, si votre mission est pressée, vous pouvez me suivre.

Fiorina marchait devant; Amaranthe derrière elle. Au moment où elle descendait la première marche, elle vit paraître Messer Grande. Celui-ci échangea quelques paroles avec le portier, examina beaucoup les deux femmes, et finit par demander tout droit qui elles étaient.

La marquise ne répondit rien; elle montra seulement la bague, qui produisit son effet ordinaire.

Des affaires graves l'appelaient sans doute ailleurs. Après un moment d'hésitation, il se retira. La comtesse se sentit soulagée. Ils continuèrent à descendre un large escalier de pierre, légèrement tournant et fort commode, bien qu'il conduisît à des cachots.

Ici je vais renverser toutes les idées reçues et je suis désolée d'y être contrainte; mais je raconte ce que j'ai vu, je peins des lieux que j'ai parcourus plusieurs fois et dont le souvenir m'est aussi présent que les objets entrevus la veille. Ni les puits, ni les plombs de Venise ne sont ce qu'on les suppose, ce que l'éloignement et la tradition les ont créés.

Les plombs sont aux combles du bâtiment; la chaleur y est mortelle, l'été, mais presque toutes les maisons de Venise offrent le même inconvénient. La vue est magnifique: la Cour de Marbre, l'escalier des Géants, la mer, le panorama de la ville se déroulent à

vos regards. La cellule de Silvio Pellico, entre autres, sur lequel nous avons tant pleuré, est une chambre assez vaste, bien éclairée par deux grandes fenêtres, et dont chacun se contenterait, pourvu qu'on en pût sortir.

La hauteur en est effrayante, et lorsqu'on vous montre la mansarde par laquelle s'échappa Casanova, la pente par laquelle il se laissa glisser sur le toit, la gouttière dont il se servit en manière de terrasse, le vertige vous saisit et la chair de poule vous prend.

Les puits méritent encore bien moins que les plombs la réputation d'horreur qu'on leur a faite. Figurez-vous un long corridor, d'une largeur moyenne, éclairé par des fenêtres grillées donnant immédiatement sur le canal Orfano, très-étroit, par conséquent avec une clarté assez pâle. En face de ces fenêtres, un peu sur le côté cependant, se trouvent les portes des cachots, dont la croisée correspond exactement à celle du couloir et en reflète la lumière un peu affaiblie. Chacun de ces cachots a une dizaine de pieds carrés; la hauteur est suffisante. Ils sont tous parquetés à un pied du sol environ et le mur boisé jusqu'à moitié de l'élévation, pour éviter l'humidité. Ce sont des procédés dont on ne croirait pas l'inquisition de Venise susceptible. Le jour y est assez clair pour qu'on y puisse dessiner, car j'ai remarqué, sur la boiserie d'une des cellules, une grande *portraiture* du dôme de Milan,

exécutée, m'a-t-on dit, par des prêtres pendant leur détention.

Ces lieux de délices n'étaient certes pas enviables, et les malheureux qui y gémissaient devaient y souffrir cruellement. Pourtant, il en existe de moins accusés, et qui sont mille fois plus terribles. Les *in pace* des couvents d'Allemagne étaient bien autre chose !

La comtesse et ses deux compagnons traversèrent le corridor dans sa longueur. Arrivés au dernier cabanon, le gardien prit à sa ceinture une sorte de passe-partout et ouvrit la porte. Armand, qui rentrait à peine, se promenait de long en large dans sa prison. Il tourna la tête, et la torche que portait le conducteur éclairait assez autour d'elle pour qu'il aperçût les deux femmes, mais sans pouvoir les reconnaître.

— Que me veut-on encore ? demanda-t-il d'un air d'humeur. Ne peut-on même rester tranquille chez soi, aux frais de la république de Venise ?

Le familier ne répondit pas ; les paroles ne se prodiguaient guère en ce séjour. Il dit seulement à la marquise :

— Je ne puis vous laisser la torche, mais la lanterne de la galerie vous éclairera assez, à moins que vous n'ayez besoin d'écrire, ce que je ne suppose pas. Je reviendrai vous prendre dans une demi-heure ; ce temps vous suffira-t-il ?

— Oui, répliqua-t-elle.

Elle était si émue qu'elle n'eut pas la force d'en dire davantage. La clef tourna dans la serrure : ils se trouvèrent enfermés. Madame Dandolo s'avança vers Armand, qui était bien loin de l'attendre, et qui poussa un cri de joie.

— Vous, Amaranthe ! vous, au milieu de ces affreux dangers !

— Pourquoi êtes-vous ici ? qu'avez-vous fait ? comment nous y prendre pour vous en faire sortir ?

— Ce que j'ai fait ? je l'ignore. Pourquoi j'y suis ? je n'en sais pas davantage. Comment en sortir ? je n'y pense point, puisque vous y êtes.

— Toujours cette folie ! répondit tristement la comtesse ; laissons-la, je vous en conjure, et dites-moi ce qui vient de se passer. Vous avez vu les inquisiteurs d'État ; vous ont-ils condamné ?

— Ils m'ont parlé d'une prétendue conjuration dont Casanova, mon ami, serait le chef et moi l'instrument. Ils nous ont condamnés au secret et à la détention ici, jusqu'à plus ample informé. Mon Dieu ! quels juges ! quelles figures ! c'est-à-dire quels masques ! On voit seulement leurs yeux à travers des trous ronds. Ils ressemblent à des yeux de loup. Un d'eux, et Dieu sait lequel ! a fait un mouvement de surprise en me voyant entrer. D'où me connaît-il, et que lui importe ma présence ? Celui-là n'a pas dit un mot. Les autres m'ont interrogé, mais qu'est-ce que cela me fait ? il

ne s'agit que de vous, que de vous seule. Vous, descendue pour moi sous ces voûtes, vous qui m'apportez le bonheur et la joie dans ces ténèbres. Amaranthe, ma bien-aimée !

— Hélas ! il ne me voit même pas ! murmura la pauvre marquise.

Madame Dandolo retira ses mains, qu'il cherchait à prendre, et lui montrant Fiorina restée debout auprès de la porte :

— Je ne suis pas seule, Armand !

— Une de vos femmes, sans doute... ou bien... j'espère que ce n'est pas mademoiselle de Sainte-Même !

— C'est une personne qui risque beaucoup en venant ici, qui m'y a conduite, qui a eu la première l'idée d'y pénétrer, et à laquelle vous devez une véritable reconnaissance. Je n'ai pas besoin de vous la nommer, vous la devinerez sans doute.

— Ah ! Fiorina ! la pauvre Fiorina ! dit-il froidement et d'un ton presque sec.

— Vous ne m'attendiez donc pas, Armand ?

— J'aurais dû vous attendre, en effet, plutôt que votre compagne, car vous avez la faiblesse de m'aimer, vous !

— Au nom du ciel, Armand ! laissez-nous vous parler de vous-même, de vous sauver, de vous rendre à la liberté : vous m'aimerez ou vous ne m'aimerez pas ensuite, nous verrons ! Je saurai bien vous disputer à

tout le reste. Mais sauvons-nous ! sauvons-nous d'abord !

— Je ne demande pas mieux ; quel moyen prendre? répliqua-t-il d'un air attendri.

Tant de dévouement le touchait presque.

— J'en ai un, mais il faut de la résolution et du courage. Il faut donner un coup de poignard.

Amaranthe frissonna.

— C'est bien, dit M. de Nareil. Ensuite ?

— Ensuite... le reste me regarde.

— Viendrez-vous, Amaranthe? serez-vous là pour me soutenir?

— Il n'en sera pas besoin, interrompit vivement la marquise, je suffirai seule.

— Je ne sortirai pas d'ici sans l'avoir revue, continua résolûment le jeune homme.

Ils parlaient à voix basse et de manière à ne pas être entendus, même si on les écoutait. Les trappes et les cachettes n'étaient point rares à Venise ; il existait des effets d'acoustique portant la voix bien loin de l'endroit où on l'adressait. Aucun d'eux trois ne l'ignorait : ils se serraient l'un contre l'autre et se hâtaient ; le temps fuyait si vite !

— Vous trouverez une gondole prête, vous serez pourvu d'argent, et vous vous embarquerez pour le Nouveau-Monde : là seulement vous serez en repos.

— M'exiler encore !

— Pour peu de temps. Laissez-moi agir, je vous rappellerai bientôt, non point à Venise, car nous nous voyons aujourd'hui pour la dernière fois, mais en France, où votre carrière vous attend, où je vous créerai de puissantes protections, sans compter M. le prince de Conti, auquel il y a seulement un mot à dire pour qu'il se souvienne de vous.

— Madame, ne prenez pas tant de soins, je ne vous demande point de songer à moi, je saurai faire ma destinée moi-même. Votre cruauté veut me faire prendre le change; un mot de vous peut m'ouvrir le seul avenir que j'ambitionne, et vous me parlez de tout, hors de ce qui m'occupe.

— Je vous parle d'adieux éternels, monsieur; je ne veux vous laisser ni illusions, ni chimères.

— Eh ! madame, interrompit brusquement la marquise, trompez-le ! Ne voyez-vous pas qu'ainsi nous ne parviendrons pas à le faire quitter ce cachot ? Je le sens bien, moi, dont le cœur est blessé comme le sien ! Il a raison, vous êtes cruelle !

— Je ne sais plus ce que je suis : jamais position ne fut plus perplexe et plus horrible. Oh ! que je souffre ! que je souffre !

Les personnes du caractère de la comtesse résistent longtemps à la douleur, aux irrésolutions; mais il vient un moment où le fardeau est trop lourd, où elles succombent. Amaranthe en était arrivée là. L'amour

d'Armand était pour elle un supplice, un fléau; elle eût voulu, au prix de son sang, l'arracher de son cœur. Elle crut, inexpériente de ce caractère singulier, qu'en lui enlevant d'un seul coup l'espérance en ce moment suprême, elle obtiendrait cette guérison tant désirée. Et puis il y a des instants dans la vie où la destinée vous pousse, où l'on agit contrairement à sa nature, contrairement à ce que la nécessité même vous inspirerait dans d'autres circonstances : c'est la fatalité, c'est la destinée, c'est la main de la Providence, il faut s'y soumettre.

— Vous m'apportiez, ai-je pensé, la lumière et la joie, madame, et voilà que tout à coup vous me torturez encore. Oh ! quel mauvais génie vous a conduite sous mes pas? Pourquoi vous ai-je connue? Pourquoi vous ai-je aimée? Si je pouvais vous haïr !

— Haïssez-moi, Armand, vous souffrirez moins peut-être, et je vous ferai bien encore ce sacrifice. Votre ingratitude vous épargnera du chagrin : je la subirai sans me plaindre, en la bénissant.

Ils entendirent arriver le gardien du bout de la galerie, et, sans se l'être communiqué, ils se turent. Le gardien n'était point seul : d'autres pas se mêlaient aux siens, un autre visage masqué passa devant la fenêtre. Lorsque la porte s'ouvrit, ce fut cet étranger qu'on aperçut d'abord.

— Nous sommes perdus! pensèrent les deux femmes.

Et leur cœur battit à les étouffer. Armand resta impassible : rien ne lui était plus maintenant.

L'obscurité du cachot était telle que le nouveau visiteur ne distingua pas d'abord les deux femmes. Elles se tenaient serrées l'une contre l'autre, à l'extrémité la plus sombre.

— La demi-heure est expirée, dit le geôlier; voulez-vous partir ?

— Non, répondit la marquise, en se levant courageusement; il faut que je reste.

— Cela n'est pas possible, répliqua cet homme, sur un signe du mystérieux inconnu.

Madame Dandolo était incapable de prononcer une parole.

— Cependant j'ai mes ordres... dit encore Fiorina.

— En voici de plus nouveaux. Je vous attends, signora.

Madame Bresca n'avait pas déguisé sa voix, et en l'entendant, le masque tressaillit. Il fit comme un mouvement pour la retenir, puis il la laissa passer et se recula spontanément à l'aspect de la comtesse, qui la suivait. Celle-ci se soutenait à peine. Elle frôla les vêtements de cet homme et elle jeta un cri terrible, en tombant presque inanimée contre les barreaux. Il s'avança pour la soutenir : mais, plus prompt que la pensée, Armand se jeta entre lui et elle :

— Ne touchez pas à cette femme, dit-il, n'y touchez pas, sur votre vie !

Le masque ne l'écoutait pas : il étendit le bras, sans prononcer une parole, et la porte du cachot se referma sur lui et sur la comtesse. La marquise était déjà dehors.

— Mon Dieu ! pensa celle-ci, que va-t-il arriver ?

Par une présence d'esprit bien rare dans l'état où était le sien, madame Bresca se laissa conduire sans résistance, afin de rester libre et de pouvoir agir, si cela devenait nécessaire. Elle ne comprenait rien à la préférence de cette homme pour Amaranthe, et ne s'en expliquait pas le motif.

— Il m'a reconnue à la voix, peut-être, se dit-elle, et il va me perdre maintenant. Qu'importe, j'attendrai. Je ne sortirai d'ici qu'après avoir éclairci ce mystère, qu'après avoir acquis la certitude qu'Armand ne court aucun nouveau danger. Oh ! que ne ferais-je pas pour lui !

Elle remonta avec le gardien, elle s'assit dans cette chambre où elle avait d'abord attendu, et sans faire aucune question, suivant les usages de ce gouvernement d'esclaves et de tyrans.

XIII

Cependant les trois personnes restées dans ce cachot éprouvaient chacune une émotion différente, et tellement violente, néanmoins, qu'elle devait nécessairement faire une explosion. Armand éclata le premier.

— Écoutez, monsieur, monseigneur ou qui que vous soyez, je ne suis point accoutumé à une existence telle que celle-ci ; je me briserai la tête contre le mur si on n'y met pas un terme. Je ne sais ce que vous me voulez, mais je ne vous répondrai rien avant que vous rendiez la liberté à une personne qui est ici sous la responsabilité de mon honneur. Ces surprises, ces ordres muets, ces craintes perpétuelles ne sont point dans les habitudes françaises. Qu'on m'achève ou qu'on me laisse : j'en ai assez, j'en ai de trop.

La comtesse était restée à la même place, plus morte que vive, la tête et le cœur dans un chaos de souffrances et d'incertitudes. Le troisième personnage, assis entre eux, sur un banc de pierre, semblait comprimer une émotion violente et essayer de s'en rendre maître avant de répondre aux questions passionnées d'Armand.

— Quelle est cette femme? dit-il enfin.

Il parlait d'une voix basse et sourde : il semblait craindre d'être entendu.

— Que vous importe? répondit superbement le jeune homme.

— Répondez-moi, monsieur de Nareil, et croyez que vous êtes avec un ami.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la comtesse, en tombant affaissée dans le coin où elle se tenait cachée, je ne me trompe pas, c'est bien lui !

— Un ami ! un ami ! moi, à Venise? Je n'en ai pas et je ne puis en avoir. Monsieur, je suis fait aux ruses de cet infernal pays, maintenant, et l'on ne me prendra plus par la confiance.

— Monsieur de Nareil, je viens vous sauver !

— Me sauver?

— Si vous voulez me suivre, dans cinq minutes nous serons sur la place Saint-Marc, au milieu de la foule, et vous, libre de vous rendre où bon vous semblera.

— Vous vous jouez de moi, Monsieur, c'est impossible.

— Voici un bahuto et un masque pareils aux miens. Nous quitterons ce cachot et ce palais ensemble, je vous le répète, si vous ne craignez pas de vous abandonner à ma loyauté.

— Et qui donc êtes-vous, pour que je vous croie? Quelle preuve me donnerez-vous que vous ne me trompez pas? Vous portez un masque et vous parlez à un

malheureux dont le visage doit trahir toutes les impressions, que vous étudiez peut-être!... Cela est-il généreux? Cela est-il digne d'un gentilhomme, d'un noble Vénitien?

Pour toute réponse, l'inconnu porta lentement la main à son masque, et, en dénouant les cordons, il laissa voir les traits d'Andrea Dandolo! A son aspect, Armand, malgré son assurance imperturbable, perdit entièrement contenance, il baissa la tête et se tut.

— Me croirez-vous, maintenant? continua-t-il. Me croira-t-elle aussi?

Un sanglot étouffé partit de ce coin sombre où Amaranthe s'était jetée à genoux. Le comte n'eut pas l'air de la remarquer.

Monsieur de Nareil, j'ai donné ce matin ma parole à une femme que j'aime plus que toute chose au monde, je lui ai promis d'étouffer dans mon cœur la haine et la jalousie contre vous; je lui ai promis que, dans quelque circonstance que ce soit, malgré les plus fortes apparences, le soupçon n'approcherait plus de moi; je lui ai promis que vous me seriez sacré et cher, ainsi que vous le lui êtes, à elle; je lui ai promis de vous aider de tous mes moyens, de vous protéger, si cela m'était possible, et je n'ai jamais manqué à mon serment. Votre arrestation, que j'ai apprise ce matin seulement, pourrait me compromettre à ses yeux. Elle pourrait me méconnaître et m'accuser: je n'ai pas

hésité une minute, j'ai pris les moyens les plus expéditifs et les plus risqués pour vous rendre libre, — ce sont souvent les meilleurs; je veux pouvoir lui dire qu'elle m'a accusé à tort et que celui qui l'aime est incapable de manquer à l'honneur.

Ni Armand ni la comtesse n'auraient pensé à l'interrompre : l'un et l'autre restaient pétrifiés. Il y a dans la véritable grandeur quelque chose de si simple et en même temps de si haut, que la prévention la plus invétérée n'y saurait résister. Amaranthe se sentait saisie d'un remords immense : elle avait douté de son mari, et son mari s'en vengeait en se dévouant aveuglément à ses désirs, à ses volontés. Elle eût voulu se jeter à ses pieds; elle n'osa pas. Par une délicatesse dont elle comprenait toute la portée, il affectait de ne pas la reconnaître, il lui laissait la liberté d'un aveu ou d'une réticence. Combien elle l'admirait, combien elle l'aimait en cet instant! Armand sentit son désavantage et ne manqua pas de l'augmenter encore par une maladresse.

— Je ne sais qui vous a donné le droit, monsieur, de faire ainsi de l'héroïsme à mon égard. Si vous avez celui de m'offrir la vie, moi j'ai encore bien plus celui de refuser : je refuse.

C'était un orgueil atroce, c'était un manque de cœur. Madame Dandolo le comprit, et son mari gagna davantage à ses yeux.

— Vous vous trompez, monsieur, vous ne refuserez point.

— Auriez-vous la prétention de m'imposer une volonté !

— J'ai bien plus, j'ai celle de vous faire exécuter la mienne.

— Vous avez peut-être des moyens que j'ignore; peut-être des affidés vous attendent-ils derrière cette porte massive, tout prêts à m'enlever, suivant vos ordres. Sans cette précaution, vous n'y réussirez point.

— Quoi ! pas même en invoquant le repos, le bonheur d'une personne que vous prétendez aimer !

— Je me trompe ; cependant, il est un moyen de me faire accepter votre offre, un seul. Si vous ne le repoussez pas, montrez-moi le chemin : je vous suis.

— Lequel ?

— Reprenons notre premier projet, choisissons un lieu où nous soyons libres de vider notre querelle l'épée à la main, où l'un de nous reste pour l'éternité, et où l'autre puisse partir délivré d'un rival qu'il déteste : je ne vous en demande pas davantage pour vous obéir.

Le comte secoua la tête.

— C'est impossible, dit-il.

— Alors, je reste.

— Ah ! vous ne l'aimez pas !

— Je reste, oui, je reste, parce que je ne veux vous rien devoir, parce que je ne veux pas vous donner sur moi, à ses yeux, l'avantage illusoire d'une action généreuse; je reste parce que je veux mourir, et que la mort ici me paraîtra plus douce; je reste... je reste... parce que j'espère la revoir encore et qu'elle ne m'accusera plus.

— Insensé! reprit Dandolo d'une voix émue, je ne sais et je ne saurai jamais quel lien mystérieux unit votre existence à la sienne; je sais seulement que ce lien existe, et qu'il est aussi pur que son âme : voilà pourquoi je ne consens pas à ce que vous mouriez. Ne l'aimez-vous donc pas assez à votre tour pour ne pas me laisser accomplir seul cette tâche?

Armand se mordit les lèvres jusqu'au sang, sa superbe se révoltait en acceptant un bienfait de l'époux d'Amaranthe. Et elle était là! et elle assistait à ce combat inégal de la vanité, de l'égoïsme, contre la générosité et le dévouement. Fatigué de la lutte, Armand comprit qu'il n'existait qu'une seule manière d'être aussi grand que Dandolo, c'était de consentir à porter le fardeau de la reconnaissance. Il fit un effort suprême qui, pour cette nature de Satan, était le comble de l'abnégation.

— Je suis prêt à vous suivre, monsieur, murmura-t-il d'une voix étranglée, où faut-il aller?

Un faible cri échappa à la pauvre femme, dont

l'anxiété terrible n'avait pu s'aider même d'une parole; elle remercia Dieu, elle eût voulu baiser les pieds d'Andrea.

— Voici d'abord le costume dont je vous ai parlé : couvrez-vous-en sur-le-champ. Vous trouverez dans une poche, dissimulée sur la poitrine, des traites sur différents banquiers de l'Europe et de l'Amérique; vous choisirez celles dont il vous plaira de faire usage. J'ai vu moi-même le capitaine français qui vous a conduit. Il appareille demain matin, il vous déposera dans un des ports de l'Adriatique, hors de la domination de Venise, si vous ne souhaitez pas continuer avec lui son voyage pour les Antilles. J'ai pris, je crois, toutes les précautions nécessaires, et, maintenant que vous êtes habillé, il ne me reste plus qu'à vous montrer la route, en vous priant de l'oublier ensuite et de ne pas vous effrayer de sa mystérieuse physionomie.

Il s'approcha du mur, y chercha de la main : un ressort partit, et une ouverture béante, éclairée dans le lointain par une faible lumière, se présenta tout à coup. Armand, qui se trouvait à côté, recula par un mouvement involontaire. Il eut la pensée de quelque guet-apens, d'une oubliette, de je ne sais quelle lâche, quelle infernale machination qui débarrasserait le comte de ce rival étrange. Ce fut un éclair. Le désir de se réhabiliter aux yeux d'Amaranthe, de se montrer brave et grand à son tour lui rendit son courage

et sa résolution : il s'apprêtait à passer le premier.

— Un instant, monsieur, dit le comte, c'est à moi.

Il présenta le bras à la comtesse avec un mouvement de tendresse ineffable, avec une grâce venant du cœur dont elle fut pénétrée, et entra dans ces ténèbres comme un conquérant.

— Mon Dieu! s'il allait la tuer! pensa le jeune homme, incrédule à tant de grandeur d'âme.

Il s'élança après eux. Au bout d'une dizaine de pas, le comte toucha de nouveau la muraille : l'ouverture se referma sans bruit, ainsi qu'elle s'était ouverte.

Ils marchaient silencieusement, droit vers la lumière. Cette route souterraine était voûtée, et disposée cependant de telle manière que les pas s'assourdissaient sans écho. Ils glissaient semblables à des ombres. Cette seigneurie de Venise établissait son pouvoir sur des bases étranges et certaines. Elle frappait l'imagination. L'inconnu, le merveilleux sont de sûrs moyens de conduire la race humaine. Quand elle a peur, et surtout sans savoir bien précisément de quoi elle a peur, elle obéit toujours.

Ils restèrent environ dix minutes dans ce lieu, qui pesait sur la poitrine comme une montagne, et ne prononcèrent pas un mot. Le comte soutenait sa femme chancelante à chaque pas; il s'en occupait avec la sollicitude d'une mère tendre, et sans qu'un seul de ses mouvements révélât néanmoins les droits qu'il

avait sur elle : c'était l'intérêt d'un étranger bienveillant, rien de plus. Elle sentait profondément cette nuance et se promettait à son tour de la reconnaître par un redoublement de confiance et d'amour.

Parvenus au pied d'un escalier où brûlait la lampe qu'ils apercevaient depuis longtemps, Dandolo invita sa compagne à le gravir en la soutenant encore d'une façon plus tendre et plus marquée. Après le degré, ils rencontrèrent une sorte de vestibule où leur guide s'arrêta.

— Un instant, leur dit-il, et écoutez-moi. De ce que j'ai à vous dire dépend votre avenir tout entier, votre vie certainement, et le repos des jours qui vous restent. Vous venez d'être initiés dans un secret terrible, dans un de ces secrets qui tuent si on a la faiblesse de les laisser évaporer. Vous avez traversé une voie que S. A. le doge, qui habite ce palais, ne soupçonne même pas. Jurez-moi donc ici que jamais vos lèvres, que jamais vos regards, ni la moindre de vos démarches ne la révèleront à qui que ce soit au monde, fût-ce à votre ami le plus cher. Jurez d'oublier le service que j'ai été trop heureux de vous rendre, et de ne vous souvenir de moi que comme d'un ami dont la vie est entre vos mains.

— Je le jure ! répondit Armand d'une voix assez ferme.

Quant à la comtesse, elle se jeta sur le sein de son

mari et y resta appuyée avec un abandon et une frayeu. tout à la fois qui trahissaient sa pensée. Il la pressa tendrement contre lui. Ni l'un ni l'autre n'avaient besoin de se parler pour se comprendre.

Cette scène muette n'échappa point à Armand. Il s'en arracha la poitrine de désespoir.

— Ah ! pensa-t-il, je suis maudit, ils s'aiment bien!

Dandolo s'était avancé de quelques pas et frappa dans ses mains : une grande porte s'ouvrit à la minute même, sans que personne parût. Ils étaient à l'entrée d'une salle immense, souterraine comme la galerie et tout aussi faiblement éclairée.

— N'ayez pas peur, continua le comte à voix basse, et tâchez de ne pas regarder autour de vous.

Des objets étranges et indistincts, dans cette lumière douteuse, pendaient de tous les côtés de la muraille. Les formes en étaient bizarres et inusitées. Cependant M. de Nareil les reconnut : c'étaient des instruments de torture.

Après cette salle venait un autre escalier, plus élevé, aboutissant en apparence à un mur sans issue. Le comte sut en trouver une ; il y pénétra le premier, regarda quelques instants autour de lui, et lorsqu'il fut certain d'être seul, il fit signe à ses compagnons d'avancer. Ils se virent alors, à leur grand étonnement, dans la galerie qui mène à l'escalier des Géants, aux appartements du doge, aux salles de con-

seil, à tout le mouvement du palais enfin, et lorsqu'ils se retournèrent, l'ouverture qui les y avait conduits était de nouveau si bien dissimulée qu'il leur fut impossible de la retrouver.

La nuit touchait à sa fin. Chacun dormait ou à peu près dans cette vaste enceinte. Il ne restait sur la place Saint-Marc que des joueurs ou des jaloux. La foule était encore assez grande pour qu'ils pussent se dissimuler facilement. Ils marchaient tous trois de front

La jalousie envahissait le cœur d'Armand. Son orgueil froissé se joignit à son amour sans espoir et sans but. Dix fois il sentit sous sa main un poignard caché dans son bahuto; dix fois il le tira à demi du fourreau, dans la résolution de tuer cet homme et cette femme, qui pesaient sur sa vie, semblables à la fatalité.

— Je vous ai tenu ma promesse, dit le comte en se retournant vers lui, vous voilà sur la place Saint-Marc, vous voilà libre. Stefano Carmenti vous attend à la Piazzetta, avec sa gondole, et le capitaine français a donné des ordres pour qu'on vous reçût à son bord dès que vous vous y présenterez. Si vous avez des adieux à faire à Venise, il en est temps : dans peu d'instants le soleil se lèvera, le crépuscule commence à poindre, et vous êtes vivement désiré sur la frégate. Songez qu'il vous reste à peine un quart d'heure.

Cette permission tacite de parler à la comtesse, au

lieu de toucher le jeune homme, ainsi qu'elle aurait dû le faire, lui inspira une fureur jalouse qui poussa sa rage à la furie. Il tendit la main vers Amaranthe, en signe d'adieu, et se préparait à s'éloigner, lorsque celle-ci s'arrêta. La marche, le grand air, et, par dessus tout, la bonté touchante de son mari, l'avaient parfaitement remise. Elle crut avoir un devoir à remplir ; elle ne voulut point faillir à ce devoir.

— Si vous n'avez rien à me dire, Armand, reprit-elle, moi j'ai besoin de vous parler. Écoutez-moi quelques minutes : l'instant est solennel, et Dieu nous le prête pour que nous nous rendions dignes de sa miséricorde.

Il inclina la tête en signe de consentement.

— Nous venons de contracter une obligation envers l'ami généreux qui vous a sauvé, une obligation telle que tous les jours qui nous restent ne suffiront pas à la reconnaître. Nous serions les derniers des êtres si, en échange de cette miséricorde infinie, nous ne lui donnions pas ce qu'il a le droit d'attendre, un sacrifice complet de nous-mêmes. Je vous l'ai dit déjà dans votre cachot, nous allons nous séparer sans retour. J'appartiens à l'homme que j'aime, dont je porte le nom, au plus noble, au plus sublime cœur que je connaisse, et pas une de mes pensées ne sera dérobée à cet homme. Cependant je tiendrai ma promesse envers vous : de loin ou de près, vous me trouverez prête au

premier appel; tout ce que je possède vous appartient; mon affection ne faillira pas dans l'absence, et les vœux que je forme sont toujours aussi ardents. J'espère que cette leçon vous servira ; j'espère que vous oublierez les écarts dangereux de votre jeunesse, que vous les réparerez, et que vous entrerez de toutes vos forces dans une voie nouvelle.

M. de Nareil écoutait, impassible en apparence; mais les passions haineuses bouillonnaient dans son sein.

— Après ? répliqua-t-il.

— Il me reste une grâce à vous demander, une grâce sans laquelle ma vie deviendra un supplice : ne vous occupez plus de ma sœur, laissez cette frêle enfant retrouver dans mes bras, à l'abri des tempêtes, sa santé et sa raison; laissez-moi reprendre dans son cœur la place dont vous m'avez chassée, et chaque jour je vous bénirai, et chaque jour ma première prière et ma première pensée seront pour vous. Le voulez-vous bien, Armand?

— Avant de vous répondre, madame, je vous adresserai une question. Vous serez aussi franche avec moi que je compte l'être avec vous. Point de subterfuge, de demi-mots, de réticence; parlez en fille de gentilhomme français et non pas en femme de noble Vénitien. Est-ce bien vraiment, est-ce sans arrière-pensée que vous m'ôtez mes espérances de bonheur?

N'y a-t-il chez vous ni coquetterie, ni craintes, ni embarras ? Est-il très-certain que vous ne m'aimerez jamais, que je dois renoncer à vous ? Ces mots sont étranges prononcés devant celui qui nous écoute; mais aussi tout est incroyable dans notre situation : il semble que le destin se prête à l'embrouiller de plus en plus.

— Sur la cendre de ma mère, je ne puis être pour vous autre chose qu'une amie.

— Adieu, comte et comtesse Dandolo ; dites à votre sœur que je l'attends. Vous apprendrez bientôt quel tigre vous avez lancé dans votre destinée. Adieu !

Et, s'enveloppant de son bahuto, croisant ses bras sur sa poitrine, il s'achemina vers la Piazzetta sans se retourner.

— Ah ! le malheureux ! murmura le comte, le poids d'un bienfait est trop lourd pour son cœur.

XIV

Restés seuls au milieu de la place, Andrea et Amaranthe éprouvèrent d'abord un sentiment de bonheur. Ils allaient être délivrés de celui qui, depuis sa fatale apparition, les avait plongés dans un dédale de maux. La seconde pensée de la comtesse fut pour les mena-

ces de cet homme qu'elle avait sauvé. Il voulait lui enlever en récompense la jeune et gracieuse fleur confiée à ses soins, il voulait porter le déshonneur et la mort dans sa famille.

— Hélas! se dit-elle en soupirant, faudra-t-il donc parler?

Le comte respectait ce silence, ainsi qu'il avait respecté jusque-là toutes les actions de sa femme; il sentit qu'un sentiment douloureux la dominait alors, et il le laissa s'exhaler librement.

— Mon ami, lui dit-elle d'un accent timide, n'est-il pas temps de retourner chez nous?

— Je suis tout à vos ordres.

— Auparavant, j'ai une inquiétude. Je n'étais pas venue seule, vous le savez : une femme m'accompagnait, une pauvre femme qui fut bien coupable et que Dieu châtia, en lui envoyant un de ces amours fléaux qui mènent infailliblement au malheur. Que sera-t-elle devenue? Un pressentiment me dit qu'elle est encore dans cette triste salle où nous avons attendu ensemble : si nous allions nous en informer?

— Vous ne soupçonnez pas tout ce qu'est cette femme, Amaranthe : j'ai appris ce soir d'épouvantables vérités. Cependant vous avez raison : son amour malheureux la purifierait, si elle pouvait l'être. Elle a risqué sa vie, dans son dévouement insensé; je veillerai sur elle, soyez sans inquiétude, et laissez-moi

d'abord vous reconduire : après tant de fatigues, vous devez avoir besoin de repos.

— Non, Andrea; d'abord la marquise, je vous en conjure.

— Il me peut être aisé de nous satisfaire l'une et l'autre; attendez.

Il aperçut devant l'église deux hommes se promenant en sens contraire. Il fit un signe particulier : ils se présentèrent. Les tirant à part quelques minutes, il leur parla bas. L'un reprit sa première place; l'autre se dirigea vers le palais ducal, et le comte se tournant vers sa femme, lui dit avec toute la courtoisie d'un chevalier :

— Vos ordres sont exécutés : votre protégée ne court plus aucun danger. Ne me refusez pas votre repos maintenant.

Ce qu'elle venait de voir avait renouvelé dans l'esprit de madame Dandolo des soupçons oubliés devant des craintes plus immédiates. Quelle terrible puissance possédait donc son mari, qu'il sût ainsi se faire obéir, qu'il connût les secrets intimes d'un gouvernement mystérieux jusqu'à la cruauté? Elle n'osa s'adresser une question plus directe, encore moins la faire à Andrea, dont le caractère admirable s'était révélé à elle sous une face inattendue. N'était-ce pas l'injurier que de lui montrer un pareil soupçon? Des circonstances fortuites, semblables à celles qui l'a-

vaient poussée elle-même dans ce dédale, n'y avaient-elles pas conduit son mari? D'une maison dogale, n'avait-il pas ses traditions de famille conservées jusqu'à lui? n'avait-il pas des créatures ignorées d'elle et que sa bonté lui conservait?

Et puis, ses idées, ses principes n'étaient pas les mêmes que ceux des seigneurs vénitiens élevés depuis l'enfance dans la vénération exclusive de leur république, de ses institutions, de son gouvernement occulte. Ce qu'elle regardait comme très-coupable, n'était que nécessaire aux yeux des patriciens de Venise. Cette intimidation tyrannique leur semblait une politique indispensable, un palladium sacré pour Saint-Marc et son peuple.

Elle se promit de se taire, de n'adresser au comte aucune question. N'était-elle pas prévenue déjà qu'il y allait de sa vie? Voudrait-elle l'exposer pour prix d'une générosité sans exemple?

— Vous avez raison, mon ami, reprit-elle après ces réflexions, j'ai besoin de retrouver ma chambre et mon lit : voici une terrible soirée ; fasse le ciel qu'elle soit la dernière et que nous n'ayons pas d'autre malheur à déplorer !

La gondole les attendait en effet, et celle de Carmenti avait disparu. Armand s'était donc décidé à se rendre au navire. Amaranthe poussa un soupir d'allégement.

— Il est parti, dit-elle.

— Peut-être, répondit le comte. Cet homme est un caméléon : on le retrouve toujours sous une forme nouvelle.

Le trajet de la Piazzetta à l'hôtel Dandolo n'était pas long ; il se fit pour eux d'une manière délicieuse : appuyés l'un sur l'autre en se disant de ces mots que le cœur porte aux lèvres, il s'aimaient sinon plus, du moins mieux. Il y a des circonstances dans la vie qui resserrent les liens, qui les rendent plus doux ou plus forts ; les explications franches, les confiances entières y conduisent toujours. Si l'on savait combien de bonheur la vérité porte avec elle ! combien elle simplifie l'existence et combien elle élague le chagrin !

En arrivant au palais, ils se retirèrent chez eux. Heureusement Aurore avait dormi toute la nuit et ne s'était aperçue de rien. Les deux époux restèrent ensemble de longues heures, plus heureux, plus aimants. Oh ! douce joie, oh ! saintes voluptés d'une union formée devant Dieu et devant les hommes ! Le ciel les prête à quelques élus, comme un avant-goût du paradis qu'il leur destine. Hélas ! lorsqu'on les a perdues, on les regrette sans pouvoir les retrouver : c'est un mirage que poursuit le cœur.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner. mademoiselle de Sainte-Même parut fière et glacée. Elle ne reçut qu'avec dédain les soins et la tendresse de sa sœur, un

peu plus accortement ceux de son beau-frère. Elle demanda sa gondole et sortit. Elle espérait rencontrer Armand, la pauvre jeune fille ! Peut-être même lui avait-elle donné rendez-vous. Elle le chercha en vain. En vain elle parcourut tous les canaux, toutes les places; en vain même elle se fit conduire en pleine mer, ou du moins à l'entrée du port : le navire français n'y était plus. Son cœur se serra en voyant cette place vide; un pressentiment secret la saisit.

— S'il était parti ! s'il était prisonnier ! A Venise tout est possible en fait de tyrannie.

Elle se hâta de revenir au logis : elle espérait quelque nouvelle, elle attendait sans savoir quoi. Rien ne vint, rien ne vint pendant trois jours; alors sa langueur la reprit. Alors, en perdant la chimère qu'elle avait caressée, elle perdit la vie factice qu'elle lui avait rendue. Elle redevint indifférente à tout, elle s'étendit de longues heures sur son sofa, regardant sans voir, écoutant sans savoir quoi, car elle n'attendait plus !

Madame Dandolo conserva, en dépit de tout, sa quiétude et sa patience. Elle se montra la même envers sa sœur, si injuste pour elle. Elle passa des jours et des nuits à la soigner; elle cédait à ses moindres caprices, elle supportait sa mauvaise humeur et subissait ses reproches avec une bonté sublime. Le devoir lui donnait toutes les force du cœur.

Elle envoya dès le lendemain chez la marquise, dont on n'entendait pas parler. Ses gens firent répondre qu'elle était partie précipitamment pour Milan, d'après une lettre très-instante de sa famille, et qu'elle serait probablement absente plusieurs mois. Le huitième jour après son départ, madame Dandolo reçut d'elle la lettre suivante :

« Je suis partie sans vous voir, mais je sais qui m'a protégée. Sans la main qui s'est étendue sur moi, j'étais perdue. Vous l'avez sauvé, moi j'ai voulu le suivre. Je l'ai rejoint, je suis avec lui ; il ne me repousse pas, mais il ne m'accueille point : il me laisse auprès de lui comme un meuble, voilà tout. Il ne me parle presque jamais ; je suis effrayée de son état ; j'ai peur, en vérité, de quelque catastrophe. Il vous hait à force de vous aimer ; il m'a défendu toute communication avec vous ; il m'a défendu de vous faire connaître le lieu que nous habitons. Je trouve le moyen de vous envoyer cette lettre sûrement ; je vous l'adresse, afin de payer la dette de ma reconnaissance au moins par un souvenir.

« Quant à moi, je ne me reconnais plus : cet amour, qui s'est emparé de tout mon être, semble en avoir changé la nature et les inclinations. Jamais révolution plus subite et plus entière ne s'est opérée dans un cœur. J'expie par mon dévouement, par mes souffrances, mes fautes et mes crimes d'autrefois. Ce n'est

pas, hélas ! pour l'amour de Dieu, c'est pour l'amour d'un homme, et cet homme sera mon bourreau !

» Adieu, priez pour moi, ayez pitié de moi ! Je suis une victime condamnée aux tortures de toutes sortes, et je n'échangerais pas ces tortures pour des délices goûtées loin de lui. Je n'ose vous dire de prendre garde à vous, car il ne m'a jamais laissé voir ses projets, mais il est trop sombre pour ne pas méditer une vengeance. »

Cette lettre montrait d'une façon trop positive l'état de la malheureuse femme, pour que la comtesse n'en fût pas touchée. Elle la communiqua à son mari, qui la lui rendit sans répondre un mot.

— Vous l'avez donc protégée ? demanda la comtesse, voyant qu'il ne s'expliquait point.

— Ne vous l'avais-je pas promis ?

— Vous... vous en aviez la possibilité ? hasarda-t-elle.

Depuis longtemps cette question errait sur ses lèvres.

— Amaranthe, mon amie, répliqua-t-il, lui serrant tendrement les mains, vous m'avez demandé ma confiance illimitée, je vous ai donné cette confiance ; je vous adresse aujourd'hui la même prière : me refuserez-vous ?

Pour toute réponse, Amaranthe se jeta dans les bras de son mari. Il évoquait un souvenir auquel elle ne pouvait rester insensible.

— Mon ami, ajouta-t-elle, nous avons tous les deux un secret, tous les deux nous devons cacher ce que nous serions si empressés de nous révéler l'un à l'autre. C'est une tache à notre soleil, un nuage sur notre ciel si pur : ne faut-il pas payer un tribut au malheur ? N'en parlons plus, n'en parlons jamais, et que Dieu nous conserve nos douces joies de cœur.

En effet, depuis ce moment, aucune allusion, même éloignée, ne sortit de ses lèvres. Souvent pourtant, la nuit, lorsque le comte la quittait pour aller, disait-il, au casino ou au jeu, lorsque le jour son absence se prolongeait indéfiniment et qu'elle n'osait pas lui demander où il avait passé ce temps si long pour elle, un frisson parcourait tout son corps : elle revoyait ces cachots terribles, ces galeries, ces mystères épouvantables; elle songeait aux arrêts de mort prononcés par cette bouche aimée et que l'irrésistible raison d'État le forçait à signer, et elle priait le ciel d'écarter de lui les dangers, de ne point exaucer les malédictions et les prières des victimes demandant vengeance, quelquefois justice, de leurs bourreaux. C'était pour elle une inquiétude perpétuelle.

— Heureusement, pensait-elle, je n'ai point d'enfant, point de fils voué comme son père à cette puissance de fer qui domine et dompte les plus fières vertus. C'est donc là la Venise de mes rêves ! Ah ! pourquoi ne vivons-nous pas ensemble sous les beaux

ombrages de Trianon et de Versailles, à l'air de la liberté, près de la reine, près du roi, si nobles, si bons !

Cependant Aurore était toujours dans le même état.

On exerçait autour d'elle une active surveillance, car la comtesse craignait M. de Nareil. Elle ne sortait plus, elle ne quittait plus sa chambre, même pour son balcon. Les beaux jours revinrent. Il fut impossible de la décider à prendre l'air; elle s'étiolait, sa raison s'altérait parfois. Madame Dandolo redouta pour elle ce système de séquestration, et l'emmena, malgré sa résistance, dans son palais d'été sur la Brenta.

L'été, Venise est inhabitable, pour ainsi dire. Les lagunes exhalent une odeur pestilentielle et malsaine, et engendrent de graves maladies. Le second fléau, ce sont les cousins ou moustiques : ils piquent avec un tel acharnement, que souvent la tête et les mains enflent d'une manière grave. Du temps où Venise était elle-même, du temps où elle ne semblait pas une veuve de grand seigneur ruiné, remariée à un parvenu, dès le commencement de mai toutes les familles patriciennes émigraient sur ce beau canal de la Brenta, en terre ferme, dans ces châteaux de marbre que l'on y voit encore dressés comme deux rangs de spectres sur chacun de ses bords. Je ne sache pas une impression plus saisissante que celle de ces débris du passé, mornes, tristes, inhabités maintenant. L'imagination les repeuple ; on descend ces ondes paresseuses sur

un bateau chargé de musiciens et de fleurs, ainsi que le faisait jadis la seigneurie ; on illumine ces balcons, on y place les belles dames en chaperons de velours et en robes de damas des Indes ; on reconstruit enfin cette existence oisive et brillante des races éteintes, et l'on se demande ensuite : où va ce monde quand tout se détruit, quand tout s'efface et que sur les ruines des palais on n'élève plus que des cheminées à vapeur ? Le positif nous engloutit ; le domaine des arts, de l'imagination, de la fantaisie se rétrécit chaque jour, comme aussi se rétrécit le cœur, comme s'éteignent les croyances, comme se brisent les dévouements.

Aurore se montra aussi rebelle, aussi difficile à consoler qu'à Venise. Seulement elle errait de longues heures dans le vaste parc, où des argus cachés la surveillaient à son insu. Elle se croyait libre, elle ne l'était pas ; semblable à l'oiseau que des fils déliés entourent, et qui espère, en étendant ses ailes, retrouver l'air et l'espace.

Le temps passait. Nul souvenir d'Armand ne troublait cet intérieur paisible. Amaranthe se croyait oubliée ; elle en bénissait le ciel. Cependant, elle désirait passionnément savoir ce qu'était devenu l'objet d'une affection si étrange et si réelle. A sa prière, le comte fit écrire aux différents gouvernements. Elle fit chercher partout la marchesa Bresca : on n'eut aucune réponse satisfaisante.

XV

Un soir, Andrea etait parti pour Venise ; les deux sœurs étaient seules au palais avec leurs gens. Un orage épouvantable arrivait furieux de la mer, et menaçait de tout pulvériser dans la contrée. Amaranthe, assise près d'une fenêtre, contemplait le ciel sillonné d'éclairs : les eaux du canal devenaient bourbeuses et s'agitaient, les cimes des arbres se ployaient jusqu'à terre, et la poussière des allées s'élevait en tourbillons par dessus les branches. Par un effet très-ordinaire dans les temps d'orage, les parfums des fleurs redoublaient d'intensité, pendant que les oiseaux effrayés se cachaient sous le feuillage.

Aurore, plongée dans une sorte de léthargie, étendue sur un canapé, donnait à peine signe de vie. Amaranthe était bien seule.

Elle aperçut, au milieu de cette tourmente, une petite barque lancée au vent. La tempête la faisait tournoyer comme une coquille de noix sur un verre d'eau. Deux hommes la montaient, deux hommes intrépides apparemment, car ils se laissaient emporter sans chercher à se retenir, et contemplaient, les bras croisés, cet effroyable désordre des éléments qui devait les anéantir.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle en se précipitant sur la terrasse, si c'était Andrea !

En ce moment même, la barque passait sous ses pieds; l'éclat des éclairs lui fit reconnaître dans une auréole de feu la pâle et belle figure d'Armand, accompagné d'un gondolier de Venise. Amaranthe jeta un cri et se retira en arrière. M. de Nareil lui fit de la main un signe d'ironie. Elle voulut regarder encore, elle ne l'aperçut plus.

— Il est ici ! se dit-elle, l'imprudent, le fou ! Et ma sœur, ma sœur ! pourvu qu'elle ne l'ait pas vu ! Qu'il est toujours beau et brave !

Une sorte d'amour-propre satisfait, bien loin de l'indifférence, perçait dans cette dernière phrase. Ce sentiment ressemblait peu au détachement absolu dont la comtesse faisait profession pour toutes choses excepté pour son mari.

Aurore sommeillait toujours.

— Pauvre enfant ! pensa-t-elle en la regardant, que la voilà changée ! L'œil de ma mère aurait peine à la reconnaître, et cependant...

Un coup de tonnerre affreux fit trembler la maison jusque dans ses fondements, et une pluie torrentielle inonda en quelques secondes la terrasse où la comtesse était restée. Elle rentra au salon, qu'éclairaient de hautes torchères chargées de bougies. Mademoiselle de Sainte-Même s'était soulevée en entendant la foudre.

— Quel temps horrible! il fait! dit-elle. Votre mari ne reviendra pas ce soir!

— Il reviendra, oh! il reviendra! interrompit la comtesse, encore troublée de sa vision : il faudra bien qu'il revienne, où nous irons le joindre.

— A Venise?

— Oui... à Venise... sans doute. Et vous... vous, Aurore... puisque vous le désirez, je ne m'opposerai plus... nous vous conduirons au monastère de la petite île : vous y serez mieux qu'ici, vous y aurez plus de distraction, sans y voir tant de monde; votre santé s'en trouvera mieux.

— Qui vous inspire cette résolution, Amaranthe? demanda négligemment la jeune fille; est-ce l'orage ou l'absence de votre mari? Vous n'avez pas coutume de céder ainsi à mes instances.

Le regard inquisiteur de mademoiselle de Sainte-Même fit rougir madame Dandolo; elle eut peur d'être devinée, et reprit avec le plus de naturel possible.

— J'ai peur, Aurore, je l'avoue, j'ai peur dans ce grand palais sans Andréa; je voudrais être à Venise, et à Venise j'ai trop de peine à vous surveiller : vous m'échappez sans cesse, vous passez la moitié des nuits à votre balcon, le Canal-Grande est rempli de gondoles, et...

— Et... vous craignez Armand?

Ce nom ainsi prononcé la fit tressaillir. Aurore y

mettait un accent malicieux et sarcastique auquel sa sœur ne pouvait se méprendre.

— Eh bien ! oui, répliqua-t-elle, je crains Armand.

— Vous aurez beau faire, madame, le jour viendra où, malgré vous, malgré tout l'univers, il m'appellera et je le rejoindrai.

—Vous y croyez encore ?

— Comme je crois en Dieu. Ma vie est engourdie maintenant ; je ressemble à ces plantes qui se ferment en l'absence du soleil. Quand le moment devra luire, vous me verrez renaître. Jusque-là, je ne sais même pas si je souffre : il me semble que je dors.

Des pas pressés retentissaient dans la galerie pendant cet entretien. Les deux sœurs y prêtaient l'oreille sans vouloir se les faire remarquer l'une à l'autre. Madame Dandolo raisonnait davantage ses craintes, elle qui savait ! Les espérances de la jeune fille étaient semblables à celles qu'elle avait nourries tant de mois et tant de jours : elles s'appuyaient sur cette foi inébranlable du véritable amour, cette foi qui accuserait plutôt le ciel que l'homme aimé, et qui empêche de juger et de voir l'évidence quand l'évidence parle contre lui.

La porte s'ouvrit. Elles se levèrent en même temps et leurs regards dévorèrent la distance. M. Dandolo entra, le visage préoccupé, les yeux animés et la démarche fiévreuse.

— Vous revenez par ce temps, Andrea ! s'écria la comtesse Vous est-il arrivé un accident ? Avez-vous été mouillé ?

— Non, non, tout va bien. Des préoccupations seulement...

— Je ne vous attendais que demain.

— Il fallait que je revinsse ce soir. Vous n'avez point reçu de visite ?

— Non.

— Vous êtes restées seules toute la soirée ? Avez-vous peur de l'orage, ma petite sœur ?

— L'orage me fait beaucoup de mal, monsieur, il m'agite et m'engourdit à la fois. Si vous daignez le permettre, je rentrerai chez moi ; j'ai hâte de me coucher.

Un froid baiser, déposé sur le front de sa sœur, fut tout l'adieu qu'elle lui adressa; elle fit une profonde révérence au comte et sortit.

— Mon amie, dit celui-ci, aussitôt quelle se fut éloignée, faites-la surveiller plus activement que jamais : l'heure de la lutte est arrivée et nous devons être prêts à combattre.

— Armand est ici, je l'ai vu.

— Vous l'avez vu, grand Dieu !

— Oui, sur la Brenta, il y a à peine une demi-heure dans une barque avec un gondolier.

— Déjà ! il est à peine arrivé ce matin dans le port.

Voici les réponses que j'attendais. Préparez-vous à de nouvelles déceptions, pauvre Amaranthe : l'objet d'une prédilection si aveugle en est de plus en plus indigne; il est rentré en France, il a dédaigné nos recommandations; mais il a fait usage des lettres de change, sans toutefois révéler sa présence, et par un tiers obligeant. Voilà pourquoi nous avons perdu ses traces. Il s'est adonné au jeu, à un jeu coupable où on l'accuse encore de corriger la fortune.

Madame Dandolo baissa la tête, humiliée, et pleura.

— Oh! le sang! le sang! pensa-t-elle, sa voix parle toujours... il tient tout de *lui!*

— Il a gagné, il a ramassé une somme considérable dont il est porteur ; il a chassé la pauvre marquise, après l'avoir traînée après lui en esclave. Une fois propriétaire de cet argent qu'il ambitionnait, il est venu directement en Italie et par le chemin le plus court. Il arrive ce matin; il a des moyens puissants puisqu'il a beaucoup d'or. Vous vous rappelez ses menaces : je ne suis pas tranquille, et je ne vous quitterai pas jusqu'à ce que...

— Quoi?

— Jusqu'à ce que vous n'ayez plus rien à redouter.

Amaranthe, en ce moment, ne craignait rien ni pour elle ni pour sa sœur : elle se sentait protégée par un pouvoir supérieur ; mais elle tremblait pour Armand. Il avait rompu son ban de reconnaissance; il venait

braver l'homme auquel il devait la vie et la liberté. Cette fois, il ne serait pas le plus fort.

— Ayez pitié de lui ! mon ami, dit-elle, répondant à sa pensée.

— Je suis responsable de vous et d'Aurore devant Dieu et devant ma conscience. Je vous donne ma parole de ne pas attaquer ; mais, à la moindre démarche de sa part qui puisse nous atteindre l'un ou l'autre, je ne ménagerai plus rien.

— Et il ne se cache pas ? reprit la comtesse.

— Et il ne se cache pas ! Cet homme est bien impudent ; il se montre à vous, il va le front levé lorsqu'une condamnation pèse sur lui ; il sait de quel endroit il a été tiré, et il n'a pas peur qu'on l'y replonge. C'est un cœur d'acier.

— C'est une nature admirable à laquelle la culture seule a manqué ; son éducation lui a à peine appris la différence du bien et du mal ; ses passions indomptables l'emportent et il obéit.

— Triste obéissance !

— Aurore ne doit pas sortir, n'est-ce pas ?

— Aurore sortira, au contraire, elle ne changera rien à ses habitudes : la surveillance doit être occulte pour être fructueuse ; autrement on lui cache tout et elle devient inutile.

— Je vais veiller moi-même...

— Non, je ne le veux pas ! Vos femmes et les

siennes, à la bonne heure, et sans un instant de relâche. Cette nuit même il cherchera à s'introduire : le temps est propice aux amoureux. Les mesures sont prises, ne vous tourmentez pas.

— Et lui !

— Lui ? ah ! ma bien-aimée, jai besoin de me rappeler mes promesses à cette étrange persistance. Lui? il réglera son sort, il dépendra de lui seul.

Un domestique se présenta et remit une lettre au comte. Un messager l'apportait à l'instant même à travers ce déluge de pluie : ce devait donc être une nouvelle d'importance. Andrea la décacheta sur-le-champ.

— Faites chauffer et sécher cet homme et qu'il m'attende, répondit-il.

— Eh bien ? eh bien ?

— Je ne me trompais pas : cette nuit même Aurore sera prévenue que le jour est arrivé. On a surpris une lettre, on le veille, on le guette, on le conduira ici dès qu'il paraîtra.

— Mon Dieu !

— Je serai là, mon amie. Messer Grande nous donne des hommes sûrs : un d'eux est établi sur le balcon même d'Aurore, derrière les caisses de fleurs. Il ne peut nous échapper, et tout se passera, je l'espère, entre nous, de manière à ce que le secret ne se divulgue pas.

La comtesse était en proie à l'agitation la plus vive; elle marchait convulsivement; elle se reprochait d'avoir permis à sa sœur de la quitter; elle la voulait près d'elle : elle s'élança pour aller la chercher. Le même domestique apporta de nouveau une lettre.

— Le messager a oublié celle-ci pour monseigneur, dit-il.

Andrea rompit le cachet et lut la singulière épître que voici :

« Salut à la République de Venise, à toute la seigneurie et au comte Dandolo particulièrement. J'ai été condamné et je n'ai point subi ma peine, je me suis enfui et je suis revenu, j'ai fait une promesse et je la tiendrai. Lorsque vous lirez ce lignes, Aurore sera déjà en mon pouvoir. »

Le comte ne put s'empêcher de sourire et de lever les épaules de pitié.

— Le fat ! l'insolent ! poursuivit-il.

Il reprit sa lecture :

« Vous mettriez vos alguazils en mouvement que cela ne servirait à rien. Vous ne me prendrez plus comme l'année dernière : je suis riche, je suis habile et je vous échapperai. »

— C'est ce que nous verrons.

« La partie est engagée entre nous; les enjeux sont sur la table. Vous vous croyez sûr du succès? Attendez. C'est une guerre à mort, c'est une lutte dans la-

quelle un de nous succombera ; un pressentiment me dit que ce ne sera pas moi.

« Au revoir, quand et comme il me plaira ! »

— Qu'allez-vous faire, mon ami ? demanda timidement la comtesse, qui n'avait pas cessé de pleurer pendant cette lecture.

— Le temps de la clémence est passé, la jactance de cet homme me lasse. Pardonnez-le-moi, mais il ne restera pas libre trois heures : je serais coupable d'agir autrement.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la comtesse, ai-je le droit de m'y opposer.

Le comte appela ses gens et fit demander l'espion qui attendait ses ordres. L'espion était parti. Il envoya chercher ceux qui rôdaient autour de la maison; on n'en trouva pas un seul. Inquiète, madame Dandolo, courut à l'appartement d'Aurore. Rien n'y etait dérangé : ses femmes et ses domestiques dormaient dans l'antichambre ; sa camériste favorite, reposait, selon sa coutume, sur un lit de camp, au pied du sien. Mais Aurore n'y était plus ! Son lit en désordre attestait pourtant qu'elle s'était couchée, et sur la table se trouvait un billet ouvert, renfermant ces quelques mots :

« Il m'appelle, je le suis. Adieu ! »

La comtesse, au désespoir, s'élança dans la galerie en appelant son mari d'un accent plein de larmes. Il accourut :

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

— Aurore est partie! Aurore est enlevée! Qu'on la cherche, mon ami, au nom du ciel, et si vous ne voulez pas que je meure!

— Le misérable, il avait raison! s'écria le comte. Oh! je le trouverai, je le trouverai! Mon amie, ne craignez rien, je le trouverai!

XVI

Un soir de juillet, par un de ces temps adorables qui rendent heureux de vivre même ceux que les souffrances détachent de la vie, une barque assez pesamment chargée tournait la pointe de Torno et se disposait à entrer dans le second bassin du lac de Como. L'air était pur et transparent comme du cristal; pas un nuage ne voilait l'azur du ciel, éclairé par les teintes roses du couchant; les montagnes étalaient leur belle verdure, et les villas de marbre dormaient paresseuses au bord des eaux. Cependant une circonstance étrange semblait avoir paralysé ce pays, ordinairement si gai et si plein d'animation. Les portes étaient closes; pas un paysan, pas un pêcheur ne se montraient; les bateaux restaient dans la darse, les troupeaux dans les étables. Un sommeil de plomb

s'était étendu sur la contrée. Les oiseaux même participaient de cette terreur : à peine les entendait-on gazouiller dans le feuillage.

Un bruit inaccoutumé frappait les échos des montagnes : c'était un roulement lointain et incessant comme celui du tonnerre. De temps en temps il s'affaiblissait pour se rapprocher ensuite, et retentir avec un fracas assourdissant jusque dans les cavernes les plus reculées. La guerre et ses horreurs approchaient de ces vallées paisibles; la main de l'homme allait détruire ce que la main de Dieu avait fait si splendide. Nous ne savons pas jouir de ses bienfaits, et nous ne les paierons jamais que d'ingratitude.

La barque que nous avons signalée avançait péniblement. La tente était baissée : un seul rameur, placé à la plus longue extrémité, tournait autour de deux ou trois larges malles posées à la hâte l'une à côté de l'autre. A un coup de canon plus fort, une femme souleva la toile et dit au rameur d'un ton d'impatience :

— Stefano, nous ne marchons pas, il nous sera impossible d'atteindre notre destination.

— Excellenza, je le sais bien; mais qu'y puis-je faire? Cette barque est lourde; je suis seul; les eaux sont épaisses. Oh! si j'avais une de nos gondoles sur les lagunes, vous verriez un autre mouvement!

— Que devenir, mon Dieu! que faire? Ma sœur est inanimée, elle souffre horriblement. Elle supplie qu'on la débarque, mais où? je ne vois personne nulle part, la frayeur chasse tout le monde; nous allons indubitablement périr.

— Ah! si monseigneur était là, il m'aiderait, lui!

— Hélas! répliqua la femme, où sont-ils, en effet?

— Marchons de notre mieux, madame, Dieu ne nous abandonnera pas.

— Sommes-nous loin encore?

— Ah! bien loin, je crois : ne voici que le second bassin, et cette maison est entre le troisième et le quatrième; jamais je ne pourrai aller jusque-là sans me reposer.

— Eh bien! je t'aiderai; veux-tu?

— Oh! Excellenza! vous?

— Montre-moi seulement.

— En aurez-vous la force?

— Je l'aurai!...

Le batelier secoua la tête.

— Vous ne ferez pas avancer la barque d'une brasse par quart d'heure. Vos mains ne sont pas faites pour cette besogne-là.

Un cri poussé dans la cabine rappela la comtesse Dandolo, qu'on doit avoir reconnue, près de sa sœur, étendue sur des matelas, respirant à peine et se plaignant d'une voix déchirante.

— Qu'y a-t-il encore? demanda Amaranthe en se penchant sur la malade et en essayant de soulever sa tête endolorie, que voulez-vous, ma bien-aimée Aurore?

— Oh! je veux mourir! voilà ce que je veux, ce que je désire, ce que je demande à Dieu qui m'écoute, à vous qui m'avez tuée!

— Reprenez courage, enfant, ne blasphémez pas la bonté de Dieu ni ma tendresse : elle et moi, nous vous avons sauvée, croyez-le.

— Je souffre! je souffre!

— Luisa, couvrez un peu les pieds de votre maîtresse, donnez-lui ce cordial qui ordinairement la soulage.

— A quoi bon tout cela, si vous me clouez sur cette barque maudite? Descendons, ou je me jette dans le lac!

— Stefano, aborde à ce village, là-bas sur la droite : peut-être y trouverons-nous des secours, dit la comtesse d'un ton résigné.

— Allons, madame!

Il vira le cap sur le village, et après quelques efforts, il toucha enfin une plage assez unie, où il amarra son bateau. La comtesse marcha en avant pour chercher un gîte, entreprise assez difficile, puisque les maisons semblaient inhabitées et que pas un être vivant ne se montrait aux alentours. Elle frappa

en vain à plusieurs portes : nul ne répondit. Elle appela tout aussi inutilement; enfin, comme elle avisait le clocher de l'église et le presbytère à côté, elle entendit entr'ouvrir une fenêtre. Le visage placide d'un prêtre se montra; elle lui fit signe. Il regarda avec précaution; lorsqu'il fut certain qu'elle était seule, il ouvrit tout à fait sa croisée.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il.

— Des étrangers qui cherchent un asile pour une jeune fille malade.

— D'où venez-vous?

— De Venise.

— Combien êtes-vous!

— Deux femmes et nos domestiques.

— Comment vous appelez-vous?

— La comtesse Dandolo.

— Vous n'avez point de mari?

— Il est en fuite d'un autre côté; il doit nous rejoindre.

— Où allez-vous?

— A Balbianino, sur ce lac.

— Ah! vous connaissez il marchese Bresca?

— Nous allons chez sa belle-fille d'après son invitation.

Ces questions étaient dictées au curé par une gouvernante d'âge canonique, se dissimulant derrière lui et semblant craindre infiniment pour sa sûreté et pour

celle de son maître. Un colloque s'établit entre eux à voix basse; la comtesse en attendit le résultat.

— Les Français vous ont-ils proscrits?

— Non, nous ne les avons pas même vus

— Et la sérénissime république?

— Encore moins.

— Et le magnanime empereur?

— Pas davantage.

Malgré sa tristesse, madame Dandolo ne put s'empêcher de sourire.

— Alors, pourquoi vous sauvez-vous?

Cette question très-simple embarrassa la jeune femme, qui hésita une minute. Toutes ses réponses étaient transmises et commentées. On attendait celle-ci comme complément; elle s'en aperçut, et prenant son parti, elle dit :

— Pourquoi fermez-vous vos portes?

L'argument était sans réplique. Aussi la gouvernante opina-t-elle pour qu'on introduisît les suppliants, et le bon pasteur, inspiré par son premier ministre, cria d'un ton de condescendance :

— Attendez, on va vous ouvrir.

La comtesse fit signe au reste de la caravane; elle s'avança jusqu'à la porte où la dame Evrard du lieu la reçut avec force révérence et force insinuations curieuses. Elle y répliqua comme de droit. Mademoiselle de Sainte-Même fut apportée, on la coucha dans un

excellent lit, en face d'une croisée donnant sur le lac, et le souper fut servi en un clin d'œil. Aurore, épuisée s'endormit; sa sœur se mit à table avec le charitable prêtre et la dame Jacinta, qui n'accepta pas sans beaucoup de façons, et le repas se trouva admirablement préparé, parfaitement servi et assaisonné de vin excellent.

Ce village et le presbytère en particulier étaient charmants. La maison dominait un grand jardin en terrasse, comme presque tous ceux du lac de Como; on découvrait le bassin tout entier, de cette position élevée, et les fleurs, les haies, les plates-bandes, les citronniers chargés de leurs nèiges blanches, formaient un bouquet de parfums si enivrants! La solitude et la tranquillité de cette retraite devaient faire envie à une âme fatiguée du monde, fatiguée de souffrir.

— Qu'on est bien ici! dit-elle.

— Balbianino, où vous allez, est plus beau encore, répondit le curé.

— J'ai entendu vanter, en effet, la position de cette villa : elle est pittoresque et magnifique

— Mon doux Jésus! que c'est triste! reprit dame Jacinta; on mourrait de chagrin dans cette cage, surtout avec le vieux marchese, sur lequel il court des bruits...

— Ah! lesquels? demanda la comtesse, s'efforçant de sourire.

— On assure qu'il est sorcier, et qu'on le voit la nuit, sous son portique, faire des évocations avec les diables.

— Vraiment?

— Ah! oui, madame. Et voilà pourquoi il ne mourra point. Il a plus de cent ans.

— Vous connaissez bien tous ces détails? répliqua la comtesse pour dire quelque chose.

— Monsieur le curé est de Tremezzino, madame, et nous y allons tous les ans.

— M. le marquis me reçoit avec bonté, madame, et je ne crois pas un mot des folies débitées par les gens du village. Mais, par exemple, ce qui est très-sûr, c'est qu'il y a des revenants à Balbianino.

— Sait-on quels sont ces visiteurs, ce qu'ils demandent?

— Ah! vraiment oui, on le sait, et quant à cela on ne peut pas les blâmer, ils sont dans leur droit.

— Ne serais-je point indiscrète en vous demandant de me raconter cette histoire?

— Bien volontiers, madame, d'autant plus qu'elle n'est pas longue et que vous serez bien aise de la connaître, afin de vous précautionner de reliques. Vous trouverez Balbianino bien singulièrement bâti. C'est comme un entassement d'étages les uns sur les autres. D'abord à l'entrée de la darse, comme deux gardiens de pierre, se trouvent deux grandes statues, très-ef-

frayantes, placées là de toute éternité. Je ne vous parle pas de l'entrée d'honneur, par la grille, en bas du jardin ; celle-là n'a rien de particulier et rien de commun avec nos spectres. Après les statues, un degré assez étroit et très-raide conduit par un coude à une terrasse, sur laquelle sont d'autres statues de la même époque, et à droite la porte d'une petite chapelle, surmontée de deux flèches pointues.

Autrefois, il y a bien longtemps, cette chapelle et un petit ermitage étaient les seuls bâtiments de Balbianino. Tous les saints étaient vénérés sur le lac : ils défendaient les mariniers des tempêtes auxquelles ce cap pointu est sujet. Les ermites (ils étaient deux) recevaient des dons de toute la contrée. On les visitait des deux bords, et ils mouraient successivement en odeur de sainteté pour avoir desservi la chapelle et prié saint Gervais, saint Protais et leurs compagnons.

Du temps des Guelfes et des Gibelins, ce pauvre lac fut le théâtre de guerres affreuses. Le castel Baradello, situé au dessus de la ville, et une petite île tout justement en face de Balbianino, dans le troisième bassin, furent surtout des nids d'impiété, de révolte et de malheurs. Les pauvres ermites étaient aussi tremblants que nous le sommes aujourd'hui ; ils se renfermaient dans leur chapelle et priaient Dieu du matin au soir, en ayant soin de ne choquer personne, de dire autant d'*Ave* et de *Pater* pour un parti que pour

l'autre, laissant au bon Dieu à décider la raison de ce tapage.

Une nuit, ils chantaient matines, en s'endormant peut-être un petit peu. On frappa fortement à leur grille, en bas, devant les saints; on la secoua, et des cris abominables, accompagnés d'injures, se firent entendre avant que les pauvres moines eussent eu même le temps de sortir. Ils descendirent tout tremblants, demandèrent ce qu'on leur voulait; et, comme on ne leur répondait qu'en hurlant à se fendre la tête, ils se dépêchèrent de remonter.

Ce fut bien pis encore. La grille, enfoncée, vola bientôt en éclats; la horde enragée se précipita sur la montée, envahit la chapelle, la profana; ils se firent servir à souper et à boire sur l'autel et dans les vases sacrés; puis, pour le dessert, ils attachèrent les pauvres ermites à un pilier de la voûte, et les mirent à mort à coup de flèches, les prenant pour une cible et un but.

Les ermites morts, on brûla l'ermitage, on tenta de brûler l'église. Les murs tinrent bon, ils sont solides. On essaya de jeter les statues à terre, elles résistèrent. Il fallut y renoncer. Le chef de la bande, soudard parvenu. se promenant au lever du soleil, sur ce promontoire qu'il venait de saccager, se dit qu'il y aurait là une belle position militaire à prendre (il était Guelfe), surtout en face de la pointe qui avance au

lac de Lecco, dont les Gibelins s'étaient emparés. Il s'y fortifia, plaça des créneaux autour de l'église, jeta au vent la cendre des anciens solitaires et se rendit propriétaire de ce terrain, sans autre peine que celle de le prendre.

Sa postérité le conserva. On y fit bâtir d'abord un corps de logis à côté de l'église : c'était seulement un lieu de plaisance, où l'on venait rarement. Un peu plus tard, on éleva la terrasse, les jardins suspendus, puis le second pavillon, au dessus du premier, auquel on arrive par un escalier intérieur; enfin, tout en haut, et dernièrement, le portique avec les deux salles qui se joignent, d'où l'on découvre une des plus magnifiques vues de la chrétienté. Tout cela ne se passa point tranquillement. Cette race des Bresca fut toujours maudite depuis lors. Ils ont tous été plus ou moins sorciers, plus ou moins mécréants. Les bons ermites chassés de leurs tombes, ne se le sont pas tenu pour dit. Chaque nuit, à l'heure de la profanation, des cloches fantastiques sonnent dans les clochers, l'église se reconstruit telle qu'elle était du temps des moines, les cierges s'allument, on y retrouve les mêmes tableaux, les mêmes *ex-voto*, donnés pour des sauvetages ou des grâces obtenues. Les chants commencent, une longue procession monte le degré, conduite par les martyrs dont le sang mouille les marches, elle se dirige vers la chapelle; les sta-

tues quittent leurs piédestaux et suivent à leur tour; on entend le bruit de leurs pieds de marbre sur les pavés. C'est si effrayant qu'on en meurt, assure-t-on, lorsqu'on a vu ce spectacle. Les torches qu'ils portent éclairent bien loin dans le lac; aussi les pêcheurs ne s'aventurent point la nuit dans ce voisinage.

Ces apparitions durent depuis bien des siècles. Aussi Balbianino, malgré ses charmes, a-t-il été presque constamment désert. Les étrangers même, en admirant cette position unique, se sentent le cœur serré et se hâtent de fuir. Le marquis actuel y demeure pour ainsi dire seul, depuis plus de vingt ans; il n'y reçoit personne, et n'en sort presque jamais. Quand on lui parle des fantômes, il se contente de sourire et de se moquer des gens. Il n'en a pas moins peur en lui-même, et si le démon ne le défendait pas contre eux, depuis longtemps il n'y serait plus.

— Sa belle-fille n'est point heureuse avec lui, à ce qu'on assure, depuis trois semaines à peine qu'elle est à Balbianino, ajouta Jacinta.

— La pauvre dame! reprit le curé, il court sur elle de tristes bruits. Elle est malade, si changée, qu'à son retour personne ne l'a reconnue. Elle sera probablement très-joyeuse de vous voir?

— Je le crois, répondit la comtesse en soupirant.

— Maintenant, y serez-vous en sûreté? je l'ignore.

Nous allons voir les Français, ce qui est pis que tous les Guelfes et tous les Gibelins ensemble.

— Je suis Française, répondit la comtesse.

— Ah ! c'est différent, et il fallait le dire tout de suite.

— Soyez tranquille, mon mari est Italien, j'habite l'Italie depuis longtemps. Je ne veux plus connaître d'ailleurs ceux qui ont massacré mes proches et mes amis, ceux qui ont traîné à l'échafaud le roi et la reine que j'ai servis, que j'ai aimés; j'ai donc tout à craindre d'eux.

Le curé et sa servante se regardèrent : cette péroraison ne les rassurait que médiocrement. Si les vainqueurs arrivaient, ne les puniraient-ils pas d'une hospitalité imprudente, accordée à des transfuges, à des renégats? Leur pensée se traduisit par une question :

— A quelle heure partez-vous demain?

— Au lever du soleil. La journée sera longue, et je veux absolument arriver le soir.

— C'est sagement penser.

— Je vous demanderai la permission d'aller dormir, monsieur le curé, en vous remerciant de votre hospitalité aimable et prévoyante, et vous priant de recevoir ceci pour vos pauvres.

Elle lui mit dans la main une bourse bien garnie, que le curé accepta d'un air surpris, et que la gouvernante empocha en se disant :

— Si on est obligé de s'enfuir, les premiers pauvres ce sera nous.

La comtesse reposa peu : l'inquiétude la dévorait. Obligée de se sauver de Venise, que le comte n'avait voulu abandonner qu'à l'extrémité dernière, elle avait arraché sa sœur aux dangers d'un siége, d'une ville prise d'assaut, peut-être, et d'une soldatesque effrénée. M. Dandolo les fit sortir de la ville par la Brenta; il les conduisit en terre ferme en les dirigeant sur Milan, et de là sur Rome, où l'on se croyait le plus en sûreté. En route, elle fut rejointe par un messager de la marchesa Bresca, qui les cherchait avec empressement.

La marchesa, retirée à Balbianino depuis quelques semaines seulement, n'osant aller à Venise, suppliait madame Dandolo de venir la rejoindre; il fallait qu'elle lui parlât, il fallait qu'elle lui fît part de secrets importants et qui concernaient son avenir. La lettre n'en disait pas davantage; elle était profondément triste, humble et repentante.

« Avant de voir mon beau-père, nous devons nous entendre ensemble, ajoutait-elle. Arrivez mystérieusement et le soir. Je vous attendrai, et dans cette singulière maison, vous et les vôtres resterez cachés tant qu'il vous plaira, sans qu'il vous découvre. Je sais que vous fuyez Venise, comme toute la seigneurie. Venez ici, nul ne pensera à vous y chercher. Je mourrai en paix après vous avoir vue. »

Toute la nuit elle pensa à cette lettre, à ce qui l'attendait, à ce qu'elle allait apprendre, surtout à sa sœur qui, depuis son enlèvement déjoué, n'avait jamais repris ni sa santé, ni sa complète raison. Il semblait à la comtesse que ce pays si admirable devait lui rendre tout ce qu'elle avait perdu.

Dès l'aurore, elle éveilla son monde, fit le moins de bruit possible pour ne pas troubler le repos du curé et de dame Jacinta, et sa caravane s'embarqua un peu reposée, quoique aussi triste. La canonnade avait cessé, rien ne troublait le silence et la majesté de la nature. La matinée était enchanteresse; le soleil, à peine levé, ne dardait que des rayons obliques et presque sans chaleur. Stefano souleva la toile, afin que ses maîtresses respirassent cet air balsamique apportant la fraîcheur et les parfums.

Aurore, insensible à tout, s'étendit sur son lit improvisé; Amaranthe resta près d'elle, assise à réfléchir.

— Ah! ma sœur, dit-elle, qui nous eût prédit à Trianon ce qui devait arriver à la France et à nous! Combien de fois nous avons vu lever le soleil sous ces riants bosquets! Quelle distance nous sépare de ces lieux chéris et de ces temps fortunés! Pourtant tout ceci est magnifique. Sans les inquiétudes qui me dévorent, j'admirerais et je jouirais complétement. Et vous?

— Moi! ah! je me rappelle Trianon où je l'ai vu, Versailles où je l'ai aimé, Venise où je l'ai perdu! voilà tout.

— Toujours la même chose! Mon Dieu! punissez-vous donc les innocents pour les coupables!

TROISIÈME PARTIE

BALBIANINO

I

Pendant le reste de la traversée, c'est-à-dire la journée entière, les deux sœurs ne prononcèrent plus un mot. Elles songeaient chacune de leur côté : leurs pensées se rencontraient sur le même objet, mais elles se rencontraient en se heurtant. La nuit était bien près de tomber, lorsqu'elles aperçurent enfin la masse bizarre des bâtiments de Balbianino. Malgré plusieurs repos indispensables, Stefano était épuisé. Seul pour conduire une barque, accoutumé aux légères gondoles, son attachement pour ses maîtres pouvait seul lui donner des forces. La journée s'était passée sans le moindre incident, toujours dans la solitude ; l'effroi régnait partout et tenait chacun enfermé. La marchesa, sans doute, guettait depuis longtemps ses hôtes. Elle les attendait à la grille ouverte, du côté de l'escalier sombre, et leur recommanda de faire le moins de bruit

possible. On attacha l'embarcation dans la darse, puis tous montèrent, parlant à voix basse, jusqu'au premier corps de logis, où était autrefois la chapelle, où demeure aujourd'hui le concierge. Une femme de service les y attendait.

— Vous serez très-mal logées provisoirement, dit Fiorina ; ces appartements sont inhabités et sombres; en hiver, vous y auriez très-froid. Heureusement la saison est bonne pour ces sortes de réduits. Vous serez là aussi en sûreté que dans une tombe ; personne ne vous y soupçonnera. L'originalité de mon beau-père et les récits de la tradition chassent tout le monde de ce pauvre Balbianino. C'est un refuge excellent par le temps qui court.

— Mais si le marchese ne doit point nous voir...

— Il ne vous verra pas, il ne descend jamais ici ; il me relègue à l'autre pavillon, le plus élevé après celui où nous sommes, et se réserve pour lui seul les deux pièces du haut et le portique où il m'est interdit de mettre le pied sans être appelée. Tout cela sert nos projets.

La marchesa Fiorina Bresca n'était plus ce que nous l'avons vue. Le son de sa voix rappela seul à la comtesse la joyeuse créature, si oublieuse de tout, même du remords, qu'elle se souvenait à peine d'avoir commandé un crime. Maintenant, pâle, maigre, les yeux hâves, les traits meurtris par les larmes et la douleur,

c'était une Madeleine repentante, une pécheresse convertie, levant les yeux vers le ciel après les avoir tournés vers la terre.

— Vous ne m'auriez pas reconnue, n'est-ce pas? demanda-t-elle.

— Vous avez donc été bien malade?

— J'ai aimé, voilà tout. Mon cœur est encore plus changé que mon visage.

— Cet homme est un démon!

— Ah! vous seule auriez pu en faire un ange.

— Ne me parlez pas ainsi, madame, je ne puis vous entendre.

— Votre pauvre sœur, reprit Fiorina avec un accent de pitié, elle aussi!...

La comtesse lui imposa silence du regard. Aurore écoutait, Aurore qui, par instinct, haïssait la marquise; Aurore, qu'une émotion même bien faible mettait à deux doigts de la mort.

— Où pourra-t-elle se reposer? demanda madame Dandolo.

— Je vais la conduire à sa chambre : j'ai tâché de la rendre commode pour une malade, excusez-moi si je n'y ai pas réussi. Nos moyens sont bornés dans cette solitude, et je n'ai rien voulu demander à Como, dans la crainte d'exciter les soupçons de mon beau-père.

La comtesse l'assura qu'elles seraient toujours satisfaites. On établit Aurore chez elle, on la vit s'en-

dormir de fatigue, puis les dames se retirèrent après avoir ordonné aux domestiques de se coucher pour les laisser seules et libres.

— Êtes-vous peureuse? demanda la marquise en souriant.

— Non, pourquoi cela?

— C'est que je vous proposerais une promenade sur la terrasse, au clair de lune, au milieu du plus merveilleux paysage; mais nous avons les ermites qui hantent ces parages la nuit, dit-on.

— Ah! oui, les ermites, je sais, répliqua la comtesse; c'est égal, allons toujours.

— Je ne les crains point, malgré mon alliance avec leurs assassins; mais pour ces assassins eux-mêmes la place ne serait pas tenable, prétendent les chroniques. Mon beau-père, du moins, en sa qualité de Bresca, ne viendrait pas ici pour tout l'or du monde, bien qu'il en dise.

En parlant ainsi, elles arrivèrent à la terrasse des Saints, dont l'étrange aspect frappa la comtesse d'une sorte de terreur. Les grandes ombres des clochers, celles des statues, se coupaient comme de noires arêtes sur les rayons de la lune et prenaient des figures fantastiques, presque surnaturelles. Le flot venait battre doucement le rocher, où pendaient des lierres et de grandes herbes, éclairés ainsi capricieusement à travers le feuillage et semblant parsemés de paillettes

d'argent. Le silence le plus complet régnait sur la nature; quelques lumières s'apercevaient craintives de l'autre côté du lac, çà et là sur la montagne, dans des chaumières isolées.

— Est-il vrai, dit la marquise après avoir laissé le temps à sa compagne d'admirer cette scène, est-il vrai que les Français soient si près de nous et que nous devions nous attendre à les voir descendre incessamment sur ce lac, si calme aujourd'hui?

— Nous avons entendu leur mousqueterie toute la journée.

— Ah! vous avez bien fait de vous réfugier dans ce désert, alors. Ils ne viendront pas jusqu'à nous, ou, s'ils viennent, ce sera pour prendre une position militaire; ils nous protégeront plutôt que de nous nuire. Nous aurons ici quelque général, et les généraux, les officiers ne sont pas cruels dans votre nation.

— Non, ils sont trop braves pour cela.

— M. Dandolo pourra-t-il vous rejoindre?

— Je l'espère. En recevant votre lettre, je lui ai envoyé mon domestique pour lui apprendre que je l'attendrais ici. Jusqu'à ce que je l'aie revu, je n'aurai pas une minute de repos.

— Ah! vous l'aimez et il vous aime! répliqua la marquise en soupirant.

— Vous m'avez appelée, madame, et je suis venue; j'ai accepté votre lettre telle que vous me l'envoyiez,

sans arrière-pensée ni crainte ; mais vous comprenez mon impatience, vous comprenez combien je désire être éclairée sur ces choses mystérieuses que vous m'annoncez. Nous sommes seules, parlez maintenant, parlez-moi de *lui* : c'est de lui, je suppose, qu'il s'agit, n'est-ce pas ?

La marchesa se méprit à cet empressement qu'elle ne pouvait comprendre.

— Ah ! dit-elle en retirant sa main qu'elle avait posée sur celle d'Amaranthe, je n'ai plus rien à vous dire, et vous éviterez tous les malheurs, puisque vous ne le repousserez plus. Je suis désolée d'avoir changé votre route : vous alliez le rejoindre, apparemment.

Madame Dandolo sourit avec tristesse, et reprit sa main qu'elle lui enlevait.

— Pauvre femme, qui voit tout à travers son amour ! Rassurez-vous, je n'aime point Armand, je ne puis l'aimer, je ne l'aimerai jamais. D'abord, je suis liée par un sentiment éternel et par un devoir sacré ; mais fussé-je libre, mais n'eussé-je jamais connu Andrea, Armand est de tous les hommes le seul auquel il me soit interdit de songer.

— Vous êtes bonne, et votre bonté m'encourage, chère comtesse : je vous ouvrirai mon cœur, je vous dirai tout. Après, vous me jugerez, vous me pardonnerez, je l'espère, si vous ne m'excusez pas : j'ai tant

souffert ! j'ai tant expié ! ce funeste amour a porté dans ma vie une lumière si profonde et si cruelle !

— Parlez, parlez ! je vous promets d'avance sympathie et intérêt.

Elles s'assirent près du parapet, les regards sur le lac, et la marchesa, essuyant ses larmes, commença ainsi :

II

— D'abord, et avant tout, ma chère comtesse, croyez-vous qu'un amour vrai puisse changer complétement la nature, les idées, même le caractère d'une femme ?

— Je le crois.

— Croyez-vous que cet amour puisse naître tout à coup, spontanément, et qu'au moment où il commence il puisse être aussi puissant, aussi immense qu'après des années d'épreuves et de durée ?

— Chez certaines personnes, je le crois.

— Me supposez-vous une de ces personnes ?

Absolument.

— Alors je suis tranquille : vous me comprendrez.

La comtesse lui serra la main.

— Eh bien ! vous avez plus à me pardonner que

vous n'eussiez pu croire. Je vous ai appelée ici plus pour moi que pour vous; je vous ai appelée ici, parce que, forcée de me séparer de lui, ou plutôt abandonnée sans qu'il me soit possible de retrouver ses traces, j'ai senti le besoin irrésistible de vous voir pour vous parler de lui, pour vous demander du courage contre son souvenir, pour vous supplier de m'écouter patiemment, moi que mes pensées, mes regrets, mes désirs étouffaient.

— Hélas ! combien je vous plains !

— Vous me plaignez, vous ne m'accusez pas. Vous tendez la main à ma misère, et cette misère vous éclairera sur le danger que vous courez : danger terrible, incessant, impossible à combattre, parce qu'il est insaisissable. Chère comtesse, cet homme n'a ni cœur ni foi.

— Hélas !

— Il a juré votre perte, il vous hait de tout son amour, je vous l'ai dit.

— Je le sais.

— Il a mis à exécuter son dessein une patience et une suite telles que j'ai cru l'y avoir fait renoncer. Il m'a soufferte, mais il ne m'a point aimée ; bien plus, il me méprise. Il a sur moi toute la puissance de mon passé ; il me le jete à la face à chaque retour de mon âme vers le droit chemin. Oh ! c'est cruel, allez !

— Ce doit être une horrible torture.

— Jugez : le remords prenant la forme de l'homme aimé pour vous reprocher un crime! Il me traînait après lui partout, il me montrait comme un objet de luxe ou comme une esclave de parade que l'on fait baladiner devant ses convives. J'obéissais. Par une espèce de miracle, mon beau-père, je suppose, n'a rien su de cela : il fût venu me poignarder sur le lieu de ma honte. Mon mari, s'il l'a su, ne s'en est point soucié. Depuis la scène de Naples, il ne s'est plus occupé de ma conduite, il n'a pas daigné en embarrasser sa vie. Peut-être me craignait-il ! Ne savait-il pas de quoi j'avais été capable ?

— Il est resté à Venise, et jamais un mot de lui ne nous a révélé la moindre inquiétude.

— C'est un homme sans noblesse que le marquis Bresca. Il eut une fois un mouvement de colère et cela l'a fatigué ; depuis lors, il a pris de la vie la fleur et prétend que la lie ne le regarde point. C'est peut-être le meilleur parti : il ne souffre pas ! Un jour, Armand disparut tout à coup. Il avait gagné des sommes prodigieuses aux différents jeux, aidé de cet ingrat Casanova, après sa fuite des plombs. Il emporta la somme, il partit pour Venise, se cacha de telle sorte, pendant plusieurs semaines, que l'inquisition même ne la soupçonna pas. Il distribua ses ducats à des gens de sac et de corde, agents subalternes dont il détourna la fidélité, et qu'il eut pourtant l'adresse de placer à tous

les postes importants pour lui. Quelques-uns lui restèrent fidèles et se turent; d'autres eurent peur et le trahirent au dernier moment, après avoir reçu la moitié de leur salaire. Il eut l'audace, vous le savez, de s'introduire chez vous, déguisé en alguazil, après s'être montré à vous en vous bravant à visage découvert. Il se fit mettre comme gardien près d'Aurore; deux affidés l'attendaient en bas, les autres étaient échelonnés vers Padoue, où l'attendaient aussi une voiture de voyage et des chevaux de relais jusqu'à Gênes, où il s'embarquerait. Tout était bien combiné, sauf la trahison. Il n'eut pas fait cent pas avec cette jeune folle qu'elle lui fut reprise malgré ses efforts, et lui attaché par des chaînes, jeté au fond d'une barque et conduit en prison.

Vous savez mieux que moi quelle influence le sauva encore; vous savez quelles imprécations, quelles menaces sortirent de sa bouche, lorsque, pour la dernière fois, vous essayâtes de le rappeler à des sentiments meilleurs.

Il partit la rage dans l'âme, il revint à Naples, où j'étais restée malgré moi, retenue par une fièvre de transport que son abandon m'avait donnée. Il repartit pauvre et désolé, furieux, ne m'épargnant aucune de ses impressions et me jurant toute la journée que, tôt ou tard, il vous arracherait votre sœur et sa fortune, après avoir tué votre mari.

— C'est horrible ! murmura la comtesse.

« — J'ai perdu la partie, disait-il, nous la recommencerons, et je viendrai à bout de la gagner. Je veux voir cette femme misérable et coquette à mes genoux, me demander grâce pour elle, grâce pour sa sœur, et les couvrir de honte, et les fouler sous mes pieds comme des vipères. Ah ! elle souffrira tout ce que j'ai souffert, à son tour ! »

— L'ingrat !

— Oui, bien ingrat pour ceux qui l'ont comblé de biens, pour le dévouement d'une pauvre femme, pour son humiliation, pour son avilissement. Il regarde tout en ce monde du regard de Satan dans le Dante, et quelquefois il me semble que c'est lui.

— Il est pour vous un ange de ténèbres, du moins.

— Nous parcourûmes ainsi quelques pays de l'Europe, vivant de la même industrie. Casanova nous suivit et acheva de le perdre. Il lui apprit, je crois, à corriger la fortune, ce qu'il avait essayé souvent sans y réussir. Eh bien ! chère comtesse, je voyais tout cela, je savais quel était cet homme, et je l'aimais ! et je l'aurais servi à genoux !... Il y a deux mois, nous étions à Vienne. Depuis le commencement de votre révolution, il allait et venait sans cesse, comme agent des Jacobins de Paris, dans toutes les capitales. Il fut un chaud terroriste, il se plongea délicieusement dans le sang de cette noblesse qui le reniait, disait-il, et

vit mourir cet excellent roi qu'il avait gardé, cette reine si pleine de bonté pour lui : il les vit sans remords, sans douleur, sans émotion.

— Hélas !

— Moi, je l'aimais toujours ! Si quelquefois il m'échappait un reproche, une plainte sur ses fonctions ignobles et criminelles, il me rappelait le temps où moi aussi j'avais accepté le service honteux et occulte de la République de Venise, afin d'obtenir l'impunité, la sûreté pour mes caprices et mes déportements. Il oubliait qu'une fois j'ai risqué ma vie, en trompant mes maîtres, en abusant des secrets confiés à ma discrétion, et que ce sacrifice, je l'avais fait pour lui, pour le sauver. Vous y étiez, madame : sans votre généreux mari, qui me déroba aux recherches, j'étais perdue.

— C'est vrai.

— Depuis quelque temps il ne parlait plus de vous, lorsqu'un certain soir il entra tout joyeux, en m'annonçant que vous et votre sœur, vous étiez, grâce à lui, considérées comme émigrées ; qu'il avait fait confisquer vos biens, et qu'il les achetait pour quelques poignées d'assignats. — Enfin, ajoutait-il, je la tiens bien cette fois, et elle ne m'échappera pas !

— Il est vrai que nous sommes ruinées.

— Ses menaces et ses imprécations ordinaires suivirent. Il prononça quelques phrases mystérieuses,

quelques demi-mots qu'il refusa de m'expliquer et qui me laissèrent dans la plus grande inquiétude sur votre sort, sur celui de mademoiselle de Sainte-Même. Je voulus vous écrire, la crainte me retint. Il cessa de nouveau d'en parler. J'espérai qu'il avait oublié. Est-ce qu'il oublie, lui ! Une semaine après, il avait quitté Vienne, aussi secrètement qu'il y était venu, en me laissant quelques lignes que je vais vous réciter : je les sais par cœur.

— « Tout finit en ce monde, Fiorina, même le bonheur indicible, pour un homme rejeté du monde, de couvrir de honte une grande dame telle que vous. Il faut nous séparer. Cette fois-ci, je vous quitte pour ne jamais vous revoir : vous ne m'amusez plus. Retournez en Italie. S'il me prenait par hasard fantaisie de vous écrire, c'est là que vous auriez de mes nouvelles. Je vous engage à vous cacher, à fuir le monde, et surtout les inquisiteurs d'État : ils ont une rancune du diable et vous paieriez pour vous et pour moi. Que mon sort ne vous inquiète pas. J'ai atteint le but de ma vie : ma vengeance est accomplie, ou du moins va l'être entièrement bientôt. Je vous souhaite tout le bonheur possible, à condition que je n'en serai pas témoin, que je n'y contribuerai en rien et que je n'en entendrai jamais parler : c'est là ma meilleure reconnaissance. »

— Quelle ironie ! quelle ingratitude, toujours !

— Et quel amour que celui qui résiste à cela ! J'ai lu cette lettre le jour et la nuit, j'ai voulu en torturer le sens pour y trouver de l'espoir. J'ai couru sur ses traces si bien perdues, que tous les efforts possibles ne les découvriraient pas. Lasse enfin, je me désespérai. Une lettre de mon beau-père, pleine de promesses et d'affection, m'attira ici. Il m'offrait un asile et sa protection, j'acceptai. Il me semblait encore obéir à Armand. Balbianino ! c'est l'Italie, c'est l'espoir d'entendre parler de lui ! Voilà, chère comtesse, la vérité tout entière ; je ne vous ai rien caché, jusqu'à ce mouvement d'égoïsme qui m'a forcée à vous appeler. J'ai songé à vous avertir, c'est vrai, mais je ne vous aurais peut-être pas avertie si je fusse restée avec Armand. Jugez-moi, pardonnez-moi, et songez que ce n'est pas moi qui me guide : c'est la passion dans toute sa fougue et dans toute sa puissance... Il ne viendra pas ici pour moi, hélas ! Mais, s'il apprend que vous y êtes, peut-être votre présence l'appellera-t-elle, peut-être le désir de vous voir le ramènera-t-il près de moi. Ah ! je suis bien misérable !...

— Bien misérable, en effet, je l'avoue, puisque vous exposez l'avenir, la vie peut-être de deux femmes innocentes, afin de satisfaire le besoin des mépris de cet homme dont vous êtes dévorée.

— Pardon ! pardon !

— Je vous pardonne, reprit la comtesse avec mélan-

colie, vous êtes si malheureuse et vous avez tant à l'être encore !

Il y eut un moment de silence. Ces deux femmes sondaient du même œil l'abîme où la fatalité, où l'inconcevable pouvoir de cet homme les entraînaient.

— C'est ma destinée, dit enfin la comtesse, il fallait que cela arrivât. Ah ! ma mère était inspirée lorsque, dans le jardin de Versailles, elle nous cria, à ma sœur et à moi : « Ne regardez pas cet homme, mes enfants, il vous sera fatal ! »

— Cet homme, c'est le génie du mal, envoyé sur la terre pour perdre celles qui l'aiment, pour châtier les coupables et pour persécuter les innocentes. Mais qui donc l'a mis au monde ? De qui a-t-il reçu cette funeste beauté, cette séduction, cette puissance ? Oh ! si j'avais été sa mère, il m'aurait aimée et j'aurais été bien fière de lui !

Un rayon de lune, passant entre deux cyprès, tomba sur la marchesa et l'illumina. Elle semblait une de ces martyres exaltées jusqu'à la folie, à qui les supplices n'apportent que la joie de souffrir pour une cause adorée. Amaranthe, dont la chaste passion n'avait connu ni les emportements, ni les orages, la regardait avec cet étonnement naïf à qui tout semble impossible, hors du cercle de l'habitude. Le silence n'était interrompu que par les vagues du lac, clapotant contre le roc. Un vent assez fort s'était élevé, un

de ces tourbillons qui dégénèrent en tempête, très-fréquents sur le lac de Como. Les naufrages n'y sont pas rares, et la pointe de Balbianino passe pour une des plus dangereuses.

Cependant, la lune semait ses larmes d'or sur les flots agités; elle éclairait d'une douce lumière les villas endormies et les bois se mirant dans les eaux. L'heure avançait où la procession des fantômes se faisait voir, assurait-on. Madame Dandolo et Fiorina n'y songeaient ni l'une ni l'autre. Soit hasard, soit préoccupation, la comtesse crut entendre une cloche funèbre.

— Quelque glas de mort, dit-elle, nous arrive avec la brise. Le lac est bien large en cet endroit, pourtant.

— Aucun glas ne peut s'entendre d'ici : nous sommes loin de tout, et d'ailleurs je n'entends rien, reprit la marquise.

— Je me trompe sans doute, à moins que ce ne soient les moines de la chapelle qui commencent leur procession, continua madame Dandolo en souriant.

Fiorina tressaillit et regarda autour d'elle. La lune éclairait les statues et les faisait paraître blanches comme des ombres. Une imagination exaltée pouvait s'en frapper, et peut-être c'était là ce qui avait donné lieu aux légendes. Les deux femmes se pressèrent l'une contre l'autre et se regardèrent ensuite d'un air presque honteux.

— Nous avons eu peur ! dit enfin la marchesa.

— Eh ! mon Dieu ! oui, nous avons eu peur. Il est si facile de se laisser dominer par le merveilleux. On croit si vite aux chimères !

— J'y suis plus disposée qu'une autre et que je ne le serais dans un autre moment. Un pressentiment funeste me poursuit ; je suis convaincue qu'il va m'arriver quelque malheur, que ma vie est menacée. Je ne vois plus les choses sous le même aspect. Un long crêpe s'étend pour moi sur la nature. Je tressaille au moindre bruit ; j'attends toujours, et je ne sais ce que j'attends, mais ce n'est point le bonheur.

— Ah ! pauvre marquise, pourquoi êtes-vous venue à Venise ! Comme on cherche sa destinée !

— Oui, comme on la cherche et comme elle vous trouve vite ! Cet homme, je l'avais oublié ; bien plus, si par hasard son souvenir se présentait à moi, je le fuyais à l'égal d'une mauvaise pensée. Il avait assisté à des scènes si pénibles et si poignantes ! Il en savait trop !

Elle baissa la tête, accablée sous le poids de ces regrets de la conscience que nous appelons des remords.

— Eh bien, poursuivit-elle, je l'ai revu et je l'ai aimé, non pas comme la première fois, mais avec tout ce que Dieu m'avait donné de force et de sentiments. J'ai porté cet amour comme on porte un cilice, et cet amour me tuera.

— Hélas ! quelle est la singulière destinée de notre génération ! Élevées au milieu des roses, de la poudre à la maréchale, des petits vers et des billets doux ; accoutumées à badiner avec l'amour, à le regarder comme la plus amusante des folies, à jouer avec l'existence, à ne rien admettre de sérieux autour de nous, nous voilà, jeunes encore, avec l'échafaud en perspective, avec les passions graves et violentes qu'enfante nécessairement une époque de dangers. Nous voilà tout aux dévouements, tout aux sacrifices, et nous avons trouvé des forces pour cela. Nous mourrons bien, n'est-ce pas ? poursuivit-elle avec orgueil.

— C'est ce que je saurai bientôt, j'en suis sûre ! répliqua la marquise, et j'espère ne pas faire honte à ma race. Mais la lune se cache, la fraîcheur vient, il est tard, rentrons, chère comtesse : j'ai été indiscrète sans doute, vous êtes fatiguée, et je n'aurais pas dû vous retenir aussi tard. Les revenants ne se montreront point cette nuit.

Les statues, que l'astre de la nuit n'éclairait plus, se détachaient maintenant en sombre sur le feuillage, ou plutôt se confondaient avec lui. Des oiseaux nocturnes, perchés sur la croix du clocher, se renvoyaient leurs plaintes mélancoliques. Les deux femmes se prirent la main et rentrèrent. A peine avaient-elles fermé la porte derrière elles qu'un coup de sifflet aigu retentit au bas du degré.

III

Le lendemain, de très-bonne heure, Aurore se réveilla. Elle regarda autour d'elle avec étonnement, car ses esprits peu présents, même à un moment plus avancé de la journée, l'étaient bien moins encore après une nuit de rêves et de fièvre : elle aperçut les eaux du lac, la montagne, le magnifique paysage qui se déroulait à ses yeux; et l'air frais du matin, frappant son visage, lui donna un mouvement de jeunesse qu'elle n'avait pas eu depuis longtemps.

— Ah ! se dit-elle, qu'il ferait bon vivre ici avec lui !

Elle s'avança sur le balcon en saillie, vêtue de blanc, belle et aérienne comme une péri, et ses yeux se fixèrent sur une barque montée par deux rameurs, la seule qui sillonnât les eaux du lac en ce moment.

— Des proscrits ! semblables à nous hier, sans doute.

Elle s'accouda sur cette balustrade de pierre, en se disant qu'il serait bien doux de la franchir et d'aller chercher dans les eaux bleues qui dormaient à ses pieds, l'oubli de toutes choses.

— Et que pensera-t-il quand il viendra, se demanda-t-elle, ne dois-je pas l'attendre ?

Pauvre enfant, qui croyait toujours !

Après avoir admiré les horizons éloignés et les tristes roches sur lesquelles la maison était construite, elle releva la tête vers la terrasse et le toit du portique qu'elle apercevait si haut au dessus d'elle. En ce moment même, un homme, un vieillard à barbe blanche, l'examinait curieusement et lui faisait signe de monter vers lui. Elle ne le connaissait point, elle en eut peur et se retira; puis appelant ses femmes, elle se fit habiller et demanda à sortir.

— Madame la comtesse n'est pas éveillée, mademoiselle.

— Qu'importe !

— Elle a défendu de laisser sortir mademoiselle avant qu'elle vînt la chercher elle-même.

— Ah ! ah ! je suis prisonnière ?

— Madame la comtesse ne nous en a point informées.

Elle eut beau questionner, elle n'obtint pas d'autre réponse. Depuis le dernier événement, elle n'avait près d'elle que des vassales du comte, d'une fidélité à toute épreuve, qui seraient mortes plutôt que de manquer à ses ordres.

— Allons ! puisqu'il le faut, taisons-nous, la parole même m'est interdite : je puis penser !

Elle attendit sur son balcon, jusqu'à l'heure où sa sœur la fit appeler, suivant de l'œil les deux hommes et le bateau qui s'éloignait dans la direction du lac de Lecco. Celui qui l'examinait du haut de la terrasse y était toujours. La marchesa vint près d'elle sans qu'elle l'aperçût. Aurore, qui connaissait son amour pour Armand, la haïssait comme une rivale : elle se recula comme si un serpent l'eût touchée.

— Ne venez-vous point, mademoiselle ? votre sœur vous attend.

— Ah ! c'est vous, madame ?

Un salut hautain accompagna ces mots.

— Pauvre enfant ! reprit Fiorina, qui en veut à sa compagne de chaîne ? Est-ce que nous ne souffrons pas toutes deux pour lui ? Est-ce que notre souffrance ne doit pas nous unir, au contraire ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, madame, répondit Aurore en se dirigeant vers la porte.

Madame Dandolo les attendait dans la sombre pièce où elle avait passé la nuit, et toutes trois déjeunèrent en silence. Chacune d'elles avait sa douleur à écouter. Au moment où elles allaient quitter la table, un pas lourd et traînant se fit entendre sur les dalles de la salle précédente, et le vieillard entra sans se faire annoncer.

— Mon beau-père ! s'écria Fiorina.

— M. le marquis ! reprit Amaranthe en se levant.

Il salua de la tête avec un air de suprême fierté, puis s'avançant près de la marquise, il lui dit :

— Pourrais-je savoir, madame, qui j'ai l'honneur de recevoir chez moi ?

— Ce sont deux nobles Françaises, fixées à Venise, dont je vous ai souvent parlé, mon père : la comtesse Dandolo et mademoiselle de Sainte-Même, sa sœur.

— Elles sont venues ici...

— Sur mon invitation, monsieur.

— Il faudra donc que je la ratifie : autrement, ces dames ne se trouveraient pas convenablement accueillies, sans doute.

— Monsieur, interrompit Amaranthe, il nous est plus facile de nous retirer.

— Je ne crois pas, madame.

— Et pourquoi ?

— Parce que, d'ici à une heure peut-être, tout le pays sera envahi par les Français, et que cette maison est probablement la seule où vous puissiez rencontrer un asile sûr.

— Qui vous a appris cela, mon père ?

— Mes yeux et mes oreilles. La mousquetade se rapproche et déjà le troisième bassin est chargé de grandes barques transportant des soldats. Depuis le lever du soleil, je suis à mon observatoire. Vous êtes émigrée, madame ?

— Non, monsieur, je suis mariée à Venise avant la Révolution.

— Et M. le comte Dandolo vous accompagne-t-il ?

— Il a voulu rester jusqu'à la fin à son poste. Un patricien de la République sérénissime ne doit l'abandonner qu'après avoir vu échouer tous les moyens de conjurer sa ruine.

— Vous avez de nobles sentiments pour monsieur votre mari, madame; pourquoi ne pas rester à ses côtés ? pourquoi lui laisser braver seul un danger dans lequel votre amour l'eût soutenu ? Je suis bien vieux, j'ai le droit de conseil envers la jeunesse, et vous me pardonnerez cette question, indiscrète, je le crains. Votre visage m'intéresse : vous devez être franche; et je ne sais quoi me dit que vous êtes aussi une honnête femme, incapable d'une mauvaise action.

Il y avait dans ce singulier vieillard une attraction et une puissance irrésistibles. Ses beaux traits, sa barbe blanche, ses longs cheveux d'argent flottant sur une sorte de tunique du moyen-âge, sa taille haute et droite et le son de sa voix assurée, inspiraient à la fois un sentiment de respect et de vénération. Sa physionomie, plutôt sévère que tendre, prenait un grand aspect de dignité et de noblesse lorsqu'il parlait. Amaranthe, loin de se sentir offensée, prit sa sœur par la main et la lui présenta.

— Voilà mon excuse et ma raison, monsieur. Ma

sœur est sous ma garde, elle n'a que moi au monde, elle ne peut être confiée à personne : son état de santé demande des soins continuels. J'ai promis à mes parents, à leur lit de mort, de les remplacer auprès d'elle. Ma sœur n'était attachée à Venise par aucun devoir ; elle y courait de grands dangers et j'ai su l'y soustraire : mon mari l'a exigé, j'ai obéi.

— Bien, cela ! Je comprends et j'approuve.

Un sourire ironique se dessina sur les lèvres d'Aurore. M. de Bresca ne le vit point.

— Pourtant, madame, continua-t-il, vous aimez votre mari, n'est-ce pas ?

— Moi ! monsieur, s'écria la comtesse en devenant toute rouge à cette question.

— Vous n'avez pas besoin de répondre, poursuivit-il, je le sais.

— Monsieur, c'est une sainte, ajouta la marquise.

— Il faut qu'elle le soit doublement pour qu'elle soit votre amie. Elle va, j'espère, s'établir ici ; non dans cette cave, où elle ne jouirait point de la beauté de notre lac, mais là-haut, dans votre bâtiment à vous, madame, dans la chambre au balcon ; elle verra alors ce que c'est que Balbianino.

— J'accepterai, monsieur, et sans compliments. Dans cette périlleuse époque, on est dispensé des convenances : la mort, toujours suspendue sur nos têtes, nous isole de ce monde et nous rapproche de l'autre.

J'attends ici M. Dandolo; aussitôt qu'il sera libre, il m'y rejoindra. Puis, vous remerciant de votre hospitalité, nous continuerons notre route vers Rome.

— C'est un beau nom, madame, que celui de Dandolo. Toutes les femmes sont chastes et tous les hommes sont braves dans cette maison, n'est-il pas vrai ? Le culte de l'honneur est le premier qu'on leur inspire, et pas un n'y a manqué.

— L'honneur est le Dieu d'un gentilhomme, monsieur : qui ne sait cela ? reprit la marquise.

Le marquis, au lieu de lui répondre, appela ses gens, donna des ordres pour l'installation des dames dans le pavillon du haut, et se retira en recommandant sans façon aux étrangères de ne pas venir le troubler dans sa retraite.

— Je n'y reçois que Dieu, mes souvenirs et les portraits de mes pères, madame. Quand je serai mort, on les profanera assez tôt.

— Ce vieillard est fou ! dit Aurore avec son dédain habituel, en le regardant sortir.

Il ne reparut plus de la journée. Les dames la passèrent à se promener : Aurore resta chez elle et ne jeta pas même un regard sur ce lac qu'elle admirait tant.

Vers le soir, pendant qu'elles étaient assises sur une des terrasses, la même barque que mademoiselle de Sainte-Même avait vue le matin reparut à la pointe de Lecco, mais cette fois se dirigeant vers Balbianino.

Les deux mêmes hommes la montaient; ils faisaient force de rames.

La marchesa courut jusqu'en bas du degré; elle ouvrit d'avance la grille. Amaranthe l'attendait en haut. La barque toucha la roche : un des hommes sauta sur la première marche et l'autre amarra le bateau.

— Que voulez-vous? demanda Fiorina toute palpitante.

— M. le marquis Bresca, madame.

— En êtes-vous bien sûr? Vous ne vous trompez pas? Ce n'est pas la marquise?

— Non, madame, c'est M. le marquis.

— Et de quelle part?

— De celle d'un de ses amis. J'ai ordre de ne parler qu'à lui-même.

— Vous arrivez?...

— De Milan, par Lecco, madame.

La marquise baissa la tête et remonta lentement.

Le messager marchait derrière elle; un des domestiques lui fit gravir la rampe pour parvenir au dernier pavillon. Fiorina le suivait des yeux.

— Que veut cet homme? murmura-t-elle.

Il était déjà trop tard. Les dames se dirigèrent vers la salle à manger. Le marquis fit dire qu'il ne viendrait point souper, et cela sans excuses, sans aucune forme de politesse.

— M. votre beau-père m'a oubliée bien vite, madame, dit la comtesse avec son triste sourire.

— Il est ainsi, fort bizarre, fort peu sociable. Nous ne nous voyons guère lorsque je suis près de lui. Il ne m'aime pas. Je sais qu'il a déjà voulu me faire assassiner plusieurs fois. A Venise même, Marco Santi le lui a refusé, à cause de mes rapports avec Saint-Marc : je l'ai su de lui-même.

— Comment alors venez-vous chez lui ?

— J'y suis plus en sûreté que partout ailleurs. Il me défendrait au lieu de m'attaquer. Il pousse ses idées d'honneur et de loyauté jusqu'à l'exagération : il m'a invitée de venir et je lui serai sacrée, comme son hôte.

Le valet favori du marquis se présenta.

— M. le Marquis a reçu une lettre qu'il désire communiquer à madame, dit-il.

— Il va donc descendre ?

— Au contraire, il prie madame, ce soir, à dix heures, de vouloir bien monter au portique et d'y venir seule.

— J'y serai.

— Décidément, je suis en disgrâce.

— Cela reviendra plus tard. Une lettre ! une lettre qu'il veut me montrer ! Cet homme se serait-il trompé ? Est-ce un message d'Armand ? La lui a-t-il remise ? ou bien à mon mari... N'y a-t-il pas là quelque trahison ?

— Toujours la même idée !

— Cette barque est partie, n'est-ce pas ?

— Certainement.

— Et de quel côté ? par où elle est venue ?

— Non, elle s'est dirigée sur l'île des Gibelins.

— Et depuis ?

Nous ne l'avons pas revue.

— J'aurais dû rester là : j'en saurais davantage, moi !

Ces gens venaient de la part d'un ami de M. de Bresca; ils lui ont remis une lettre et ils sont partis. Cette lettre, sans doute, traite d'affaires de famille, monsieur votre beau-père veut vous les communiquer ; il n'y a rien là que de très-naturel, et je ne vois pas pourquoi cela vous agite.

Le reste de la soirée se passa tristement. Rien ne put distraire la marquise. Son pressentiment la suivait en dépit de tout.

— Si je meurs bientôt, comtesse, disait-elle, vous me promettez de l'en avertir, n'est-ce pas ? Vous lui direz que je l'aime plus encore, si c'est possible, qu'autrefois ; vous lui direz que j'avais bien expié mes fautes, et qu'il ne maudisse pas ma mémoire. Vous me défendrez, vous me soutiendrez, moi, pauvre créature que tout écrase ! On me juge mal, on ne verra que le passé sans songer au présent, sans songer à mes souffrances, sans songer que je valais mieux

qu'on ne le peut croire après tout ce que j'ai fait.

— Vous avez le temps de réparer tout cela, madame. Otez-vous de l'esprit ces folies, devenez une femme occupée de ses devoirs et des intérêts réels de la vie. Cette époque est sérieuse, elle demande de la gravité, elle demande de la réflexion. Tout ce qui porte un cœur doit s'en servir à présent, non pour un amour extravagant et égoïste, mais pour se dévouer.

— Et pour qui me dévouer? Qui m'aime? A quoi suis-je bonne? N'ai-je pas brisé tous mes liens? Ne suis-je pas méprisée, ne suis-je pas même haïe? Ai-je mérité autre chose? Ma famille, ceux qui furent mes amis ne me rejetteraient-ils pas? Hors vous, dont l'indulgence dépasse encore la vertu, si c'est possible, qui pense à moi? Vous ne me repoussez point, vous m'accueillez, et cependant je vous ai fait du mal, j'ai augmenté vos douleurs, je vous ai méconnue, cependant je suis une pécheresse, une misérable!

— Je ne me souviens de rien, d'aucun tort que vous ayez eu envers moi, et je n'ai pas grand mérite à vous pardonner, en priant Dieu de vous pardonner aussi.

— Bonne, toujours bonne! Allons, voici l'heure, je vais monter. Attendez-moi, je vous en supplie; j'aurai besoin de vous à mon retour.

Aurore était déjà rentrée chez elle.

IV

Le pavillon qu'habitaient les trois dames n'était séparé du portique que par quelques marches et une petite plate-forme. La marquise, en quittant sa chambre, qui donnait de plain-pied en bas de cet escalier, s'arrêta un instant. La lune, plus belle encore que la veille, éclairait jusqu'aux derniers détails du paysage, et les villas de marbre se détachaient comme de blancs et élégants fantômes de leurs cadres de verdure. Sur les montagnes, quelques feux indiquaient l'invasion des troupes marchant avec précaution dans ces contrées où une trahison était si facile. Sur le lac, des lumières se croisaient et probablement aussi quelques bataillons s'avançaient vers les derniers bassins, afin de s'en rendre maîtres. Cependant le silence régnait partout. On n'eût pu croire à une guerre acharnée dans ce calme parfait et solennel.

Le portique, en face d'elle, élevait sa masse sombre sur le ciel lumineux. Les volets, hermétiquement clos ne laissaient pas filtrer la moindre clarté au dehors. Sans doute le marquis était dans son cabinet, justement en face. La marquise acheva de monter, s'ar-

rêta encore un instant pour regarder, puis elle frappa à la porte, qui s'ouvrit aussitôt.

En mettant le pied sur le seuil, la chaleur la suffoqua : elle se recula en arrière. Cinq ou six candélabres chargés de bougies formaient une illumination brillante. Chacun d'eux était posé devant un des portraits placés autour de la chambre et que celui du premier des Bresca, du destructeur des moines, dominait tous. Les rideaux et les fenêtres entièrement fermés, et la flamme des bougies causaient une chaleur excessive; l'atmosphère devenait insupportable dans cette saison brûlante. Le marquis ne semblait pas s'en apercevoir. Il avait beaucoup écrit : plusieurs paquets cachetés étaient jetés sur son bureau, et une longue lettre était commencée à côté de celle qu'il avait reçue le matin, dont elle était probablement la réponse.

— Entrez, madame, dit-il aussitôt qu'il aperçut Fiorina.

Il s'effaça pour la laisser passer, puis il ferma la porte, poussa deux de ces grands verrous italiens qui tiennent toute la largeur du panneau. Non content de cette sûreté, il donna deux tours de clef à la serrure, ôta cette clef, la mit dans sa poche, et puis, par réflexion, sans doute, la jeta au milieu d'un *brasero* allumé au coin de l'appartement.

— Cela sera mieux ainsi.

— Mon père, reprit Fiorina en s'efforçant de sourire,

ce que vous avez à me communiquer est donc bien mystérieux ?

— Très-mystérieux, en effet, et vous n'en douterez pas tout à l'heure. D'ailleurs, je n'aime pas à être dérangé !

L'air du vieillard en prononçant ces mots était sinistre. Il fixait sur la marquise un œil investigateur, qu'elle soutint sans baisser le sien.

— Nous allons causer, madame, causer d'affaires de famille devant ces aïeux qui nous regardent et qui nous entendront.

— Il me sera impossible de rien dire et de rien entendre, si vous ne me donnez un peu d'air, monsieur : je suffoque !...

— Oh ! cela se passera, vous vous y ferez comme moi. Veuillez vous asseoir.

La marquise prit un siége et le plaça à côté du bureau, ainsi qu'il le lui indiqua de la main.

— Madame, nous allons, si cela ne vous contrarie pas trop, remonter à des temps éloignés, à l'époque où mon fils eut le bonheur d'obtenir votre main, vous ne l'avez point oubliée, sans doute ?

— Non, monsieur.

— Vous rappelez-vous la conversation que nous eûmes ensemble après votre mariage ?

— Parfaitement.

— Qu'est-ce que j'eus l'honneur de vous dire ?

— Que pour vous l'honneur de votre nom passait avant la fortune, avant la vie; que l'honneur de ce nom m'était confié; que vous me demandiez en grâce de le rendre intact, comme je le recevais, et que, si je manquais à cet engagement, nul autre que vous n'en tirerait vengeance.

— Très-bien; je vois que vous avez la mémoire excellente.

— Fort bonne et pour toutes choses.

— Que me répondîtes-vous?

— Que j'acceptais d'avance le châtiment, si je le méritais jamais; que cependant il me serait bien difficile de laisser ma réputation plus compromise que celle du premier Bresca, votre illustre maître, le fondateur de ce nom dont vous étiez si fier. Il passait généralement pour un voleur, un assassin, un violeur de filles, un profanateur d'églises et un ivrogne de profession, ce qui était la moindre de ses peccadilles.

— De mieux en mieux : vous vous rappelez jusqu'au dernier mot. Ensuite?

— Ensuite je quittai Milan et je vous laissai à Balbianino, d'où vous ne vouliez plus sortir. Vous fîtes jurer à mon mari qu'il veillerait sur moi, qu'il me garantirait des dangers de la jeunesse, et que si je succombais, malgré ses efforts et sa surveillance, il ne laisserait pas ce crime impuni, que je le paierais de ma vie.

— Vous n'avez rien oublié. Votre mari vous emmena ensuite et je demeurai seul, livré à mes réflexions, à mes travaux, à mes rêves, comptant sur sa promesse et sur la vôtre. Comment les avez-vous tenues tous les deux?

La marquise ne s'attendait pas à cette question : elle fit un mouvement en arrière.

— Ah! s'écria-t-elle, où en voulez-vous venir, monsieur?

— Vous ne le devinez pas, madame? vous ne comprenez pas que vous êtes devant votre juge et qu'il vous faut lui répondre? Insensée et aveugle créature qui vous êtes laissé prendre à des promesses, alors que vous vous saviez si coupable! Vous n'aviez rien oublié cependant, puisque vous vous rappelez si bien aujourd'hui.

— Comment, monsieur, vous, le gentilhomme par excellence, vous, l'esclave de votre honneur, vous m'avez trompée! Je suis venue ici de bonne foi, et vous me tendiez un piége! Vous ne me le ferez pas croire, vous voulez m'effrayer.

Le vieux marquis leva les épaules, comme par un mouvement de pitié, et chercha la lettre qu'il avait reçue le matin.

— Voici qui va vous convaincre, poursuivit-il; mais auparavant je vous dois une explication complète. Vous m'avez échappé jusqu'ici, grâce à la retraite où

je suis plongé, grâce à l'insouciance de votre mari, qui n'eut qu'un instant d'énergie et s'en lassa bien vite. Vous ne valiez pas la peine qu'il vous punît, prétend-il. Mais son nom, mais son honneur, celui de sa race! « Je suis content, tout est bien! » me répondait-il lorsque je lui parlais de vous. J'étais donc tranquille alors. Il y a un mois, mon vieil ami le comte Perruchi me réveilla de ce sommeil par quelques phrases de condoléance sur votre retour à Milan. Je ne les comprenais pas absolument, mais c'en fut assez néanmoins : je demandai par le même courrier une explication au comte, en même temps que je vous appelais près de moi. Je voulais vous tenir dans cette maison.

La marquise frissonna sous son regard, malgré la sueur dont son front était baigné.

— Perruchi me répondit par des propos du monde, par des bruits vagues sur votre conduite, par des amours publics à Naples, à Venise, par des voyages mystérieux à la suite d'un aventurier échappé des cachots de l'inquisition d'Etat. Ceci ne me suffisait pas : je tenais à rendre une stricte justice, je voulais une certitude; je la demandai à votre mari, il refusa de me la donner; je la demandai au comte, et je l'ai reçue ce matin; la voilà!

— Voyons donc cette lettre, monsieur; aussi bien, vous vouliez me la montrer, je crois?

— Oui, madame, et c'est le commencement de l'expiation : vous verrez quel homme vous aimez et ce qu'il pense de vous.

La marquise ne voulait pas s'humilier, elle faisait bonne contenance; pourtant elle était si troublée qu'elle y voyait à peine et qu'elle eut besoin de quelques instants pour recueillir ses forces.

— Lisez donc, madame, j'attends !

Voici ce qu'elle lut :

« Vous l'exigez, mon vénérable ami, j'ai dû vous obéir : quelque douleur que j'éprouve à déchirer votre cœur par des révélations épouvantables, il faut m'y résigner. Nous nous connaissons depuis soixante ans; tous les deux nous avons les mêmes principes et les mêmes idées inflexibles sur l'honneur; ce que je fais aujourd'hui pour vous, vous le feriez pour moi, j'en suis sûr, si, ce qu'à Dieu ne plaise, semblable occasion se présentait dans ma vie. Armez-vous de courage, car la blessure sera profonde. Ce nom dont vous êtes idolâtre, une femme, une misérable l'a souillé de boue et de sang, tandis que votre fils promène sa lâcheté et son insouciance, sans s'occuper de ce qu'elle a fait et de ce qu'elle fera.

« Cette femme a plus que les vices ordinaires à certaines femmes de notre caste. Les galanteries sont les moindres de ses fautes. Fiorina Cenci est à la fois une Messaline et une Clytemnestre. Elle déshonore

son mari et elle donne à ses amants l'ordre de l'assassiner.

« Selon vos désirs, j'ai fait des recherches minutieuses : je me suis rendu à Venise, et le hasard m'a placé en face de celui à qui elle a commandé ce crime, du complice de ses derniers désordres. Je n'ai pas eu de peine à le faire parler; c'est de lui-même et de cent témoins que je tiens ce que je vais vous dire... »

— Mon Dieu! murmura la marquise, c'est donc lui qui m'a livrée!

— Poursuivez, madame, reprit la voix impérieuse du marquis

Le comte Perruchi racontait alors toute l'histoire de Naples, celle qui s'était passée à Rome, puis les scandales de Venise, les voyages, le dédain dont Armand la couvrait.

« Il ne l'a jamais aimée, il me l'a dit, ajoutait le vieillard, il la méprisait... »

— Oh! mon Dieu! jamais aimée, répéta la pauvre créature au milieu d'un sanglot, jamais aimée!

Après, elle reprit sa lecture, qu'elle ne faisait plus pour obéir à son juge, mais pour elle, sans s'inquiéter de sa présence; elle la dévorait avec cet acharnement que mettent certaines natures à se déchirer elles-mêmes.

« Il ne l'a jamais aimée, il la conservait comme une

esclave, comme un trophée, comme un jouet : une grande dame ayant tout quitté pour lui, bâtard, cavalier d'aventure, jeté dès sa naissance en dehors de la société, à laquelle il faisait une guerre à mort! Cet homme, sans aucune ressource, ne vivait, assure-t-on, que de friponneries. Je dois ajouter qu'il le nie énergiquement et qu'il rejette toutes les fautes de ce genre sur un certain Casanova, son ami et son compagnon. Quoi qu'il en soit, votre belle-fille n'a rien ignoré.

« Cette existence indigne a duré longtemps; elle durerait encore s'il ne l'avait chassée, car il ne l'a pas trompée un instant en lui montrant un amour qu'il n'éprouvait pas. Elle a tout subi, tout supporté, les humiliations, les avanies; elle a parcouru l'Europe à sa suite, traînant son nom illustre, qu'elle n'a pas cessé de porter : il le voulait ainsi, elle n'avait pas d'autre charme à ses yeux. Pas un jour ne s'est passé sans que cet homme, qui n'a même pas pour père le dernier *facchino* de la place, ait insulté, foulé aux pieds la marchesa Bresca, l'héritière des Cenci. Elle s'y est soumise, puisqu'à cette condition seule il lui permettait de rester près de lui. »

— Vous l'aimiez donc bien, madame, qu'il vous a rendue si lâche et si infâme?

Madame Bresca reploya lentement cette lettre dans les plis profondément marqués par les ongles de son beau-père. Elle ne pleurait plus : une désolotion im-

mense était entrée dans son être. Elle eût fait pitié à tout autre qu'à cet implacable vieillard. Il la laissa ainsi un instant anéantie devant lui, avant de lui donner le coup de grâce, et, lorsqu'il eut contemplé cette misère, il reprit :

— Que dites-vous de cette lettre, madame la marquise?

— Je dis, monsieur, que c'est bien infâme!

— Elle n'est donc point véritable?

— C'est la vérité de point en point.

— Vous avouez tout?

— J'avoue tout, monsieur, et non-seulement je l'avoue, mais je m'en fais gloire, car un amour semblable, dans un caractère tel que le mien, est à la fois le châtiment le plus horrible et la réhabilitation la plus complète.

— Quoi! tant de honte, tant de bassesse, tant de dégradation! Vous osez appeler cela de l'amour! vous osez parler de réhabilitation devant moi, devant moi votre juge!

— Eh que m'importe votre arrêt! que me font vos injures et la mort que vous me donnerez tout à l'heure, sans doute! Pour moi, sachez-le bien, en ce moment suprême, et je voudrais que l'univers entier pût m'entendre, pour moi il n'existe plus rien au monde que lui. Tout le reste a disparu. Je ne sais plus ce qui est bien ou ce qui est mal : ce qui est bien est ce qu'il or-

donne; ce qui est mal est ce qui lui déplaît! Je ne connais d'autres joies que les siennes, quelles qu'elles soient, d'autres chagrins que les siens. Le ciel, c'est son sourire; l'enfer, c'est son abandon. Je suis bien plus morte par cette lettre écrite pour ainsi dire sous sa dictée, que je ne le serai lorsque vous m'aurez frappée, croyez-le.

— Taisez-vous, insensée! interrompit le marquis, taisez-vous, et ne blasphémez pas, car vous allez mourir!

— Eh! je le sais bien! répliqua Fiorina. Je ne le verrai plus, je ne penserai plus à lui; c'est pourquoi je lui donne tout ce qui me reste.

— Et Dieu?

— Dieu! c'est lui qui me l'a envoyé, c'est lui qui m'a mis dans l'âme cette ardeur dévorante devant laquelle la mort qui m'attend n'est rien, entendez-vous? Vous allez me tuer! vous êtes le maître de ma vie, mais ne m'enlevez pas la seule consolation qui me reste, laissez-moi le nommer encore en fermant les yeux!

Le marquis s'était levé, et, avec le plus grand sang-froid, avec la main sûre et l'œil calme, il avait pris dans le tiroir de son bureau deux pistolets chargés jusqu'à la gueule. Il les amorça, les arma tous les deux et les plaça à sa portée; puis il se recueillit quelques minutes et parla d'une voix moins sévère.

La marquise pleurait doucement, comme un enfant qu'on gronde et qui a peur.

— Vous avez mérité la mort, vous l'avez avoué tout à l'heure; vous avez déshonoré mon nom, vous l'avez avoué aussi; vous vous êtes soumise au châtiment, et le châtiment, vous allez le subir. Priez Dieu, je vous donne dix minutes; repentez-vous, faites amende honorable, et vous obtiendrez peut-être miséricorde. Quant à moi, je ne vous pardonnerai jamais.

Fiorina fit un signe d'indifférence.

— A mon âge, un vieillard presque nonagénaire se fait justice soi-même, c'est un fait rare dans les annales de l'honneur. J'en suis heureux et fier; je n'y survivrai point, mais le nom qu'on écrira sur ma tombe aura été justifié par votre sang et le mien.

La jeune femme ne semblait pas l'entendre. Il se fit alors un silence que la circonstance rendait plus solennel encore. Ce silence dura dix minutes, pendant lesquelles la marquise ne changea pas d'attitude et le vieillard ne fit pas un mouvement. Il resta l'œil fixé sur la pendule, dont le balancier mesurait les restes de ces deux existences. Onze heures sonnèrent : chaque coup se répétait dans l'écho de cette vaste chambre. Lorsque le dernier son fut éteint, le marquis se leva, redressa sa grande taille, prit un des pistolets sur la table, en le dirigeant vers sa belle-fille.

— A genoux! dit-il, le moment est arrivé.

Il répéta deux fois cette phrase, absorbée qu'elle était dans ses pensées; à la seconde, elle l'entendit, et levant les yeux sur lui, elle rencontra la bouche de l'arme tournée vers son front : par un instinct naturel, elle se recula.

— Mourir! reprit-elle, ah! je le veux bien, je ne souffrirai plus! Il ne m'aime pas, il ne m'a jamais aimée. Pourquoi vivrais-je?

Elle s'affaissa sur elle-même comme une victime résignée, comme l'agneau présentant sa gorge au boucher. Cette pensée d'un amour perdu, cette désespérance de l'abandon l'occupait seule; elle n'avait ni craintes, ni remords, ni regrets, et, chose horrible à dire! elle ne songeait ni à Dieu, ni à l'éternité qui s'ouvrait devant elle. *Possédée*, c'est le mot, aucun autre ne peut rendre cet état indéfinissable, elle prononçait le nom d'Armand et murmurait :

— J'aurais pourtant bien voulu le revoir encore!

Peut-être les possessions du moyen âge n'étaient-elles pas autre chose en effet.

Elle entendit le bruit de la détente... elle sentit le froid de l'acier sur son front... Alors l'instinct de la vie se réveilla dans cette nature jeune et puissante.

— Ah! s'écria-t-elle, vous m'avez trompée : il n'a point dit cela; votre haine lui prête ce langage. Il faut que je l'entende de sa bouche pour le croire. Je ne

veux pas mourir avant de l'avoir revu ! Laissez-moi !

Elle poussa un cri déchirant et se mit à fuir autour de la chambre. La main de fer du marquis la retenait... Il la suivait de force, le pistolet devant sa poitrine, la menaçant du geste et de la voix. Une lutte horrible s'établit entre eux. Elle appela au secours d'une voix déchirante, elle frappa aux volets, à la porte : les coups retentissaient dans cette pièce sonore et se répétaient au dehors.

Lui, le vengeur, il n'avait qu'un mot aux lèvres, un mot dicté par sa conscience et qu'il répétait incessamment :

— Priez ! repentez-vous !

— Non, je ne mourrai pas !... je ne le veux pas !... Mon père, ayez pitié de moi... mon père !... Je veux le voir... au secours !... ah !...

Le coup était parti... elle tomba.

Le vieillard resta debout à la même place, contemplant l'agonie de sa victime, contemplant le sang qui sortait à gros bouillons de sa plaie, et ce visage sur lequel la mort étendait son ombre. Il resta, tenant toujours son arme, les pieds dans le sang, les yeux et le cœur sans agitation. C'était une trempe de fer que la sienne.

— Nous sommes vengés ! dit-il enfin, mais il faut à présent épargner de l'ouvrage au bourreau.

Avec la même tranquillité qu'il avait montrée depuis

le commencement, il reprit la lettre qu'il avait interrompue, il la reprit à la même ligne, au même mot, en suivant le fil de son idée, avec une lucidité complète. Des pas nombreux et précipités se firent entendre sur la plate-forme, et bientôt sous le portique. La voix de la comtesse appela avec anxiété :

— Fiorina ! Fiorina !

— Monsieur le marquis, ouvrez-nous !

— Mon Dieu ! un malheur est arrivé sans doute, continua madame Dandolo, lorsqu'après plusieurs tentatives elle vit qu'on ne répondait point : enfoncez les portes, je prends tout sur moi.

Il y eut quelques minutes d'intervalle, pendant lesquelles on se consultait apparemment et on allait chercher les instruments nécessaires ; puis les efforts recommencèrent.

Le comte écrivait toujours, la main sur son autre pistolet tout armé. Il calculait avec le même sang-froid le temps qui lui restait encore pour ne pas tomber vivant aux mains de ses accusateurs.

— Abrégeons, se dit-il, la porte cède.

Il signa, ploya la lettre, en mit l'adresse, et, au moment où les gonds s'arrachaient, où les rayons de son illumination funèbre se faisaient entrevoir, il dirigea le canon du pistolet sur son front... Le coup partit !

Lorsqu'on entra enfin dans la chambre, on le trouva

à son bureau, la tête fracassée, et la marquise, qui respirait encore, mêlant le sang de la victime à celui du bourreau.

V

Reprenons maintenant les choses de plus loin.

Madame Dandolo, restée seule dans la chambre de la marquise lorsque celle-ci l'avait quittée pour rejoindre son beau-père, rentra dans la sienne, qui en était voisine, et essaya de calmer ses esprits en se forçant à une lecture. Elle ouvrit le premier livre venu. Ce fut en vain. Ce qu'elle entendait, ce qu'elle attendait surtout la préoccupait trop pour qu'elle pût fixer son attention. Le sort de son mari, le sien, celui de sa sœur, l'incertitude sur celui d'Armand se présentaient tour à tour à sa pensée. Elle faisait et défaisait mille projets en une minute. La marquise tardait bien. D'abord, elle s'impatienta, puis elle s'étonna, puis elle s'effraya et se demanda sérieusement si elle ne monterait point auprès d'elle, au risque d'un mauvais accueil de M. de Bresca.

Elle avait ouvert portes et fenêtres, elle rentra dans la chambre de Fiorina, s'y promena quelques instants, s'approcha du degré sans oser le franchir, lorsque le

premier cri de la pauvre femme retentit terrible et déchirant.

— Mon Dieu ! elle m'appelle !

Elle monta précipitamment, elle fit le tour du portique et entendit qu'on parlait haut. Une discussion vive s'élevait ; la voix de la marquise était suppliante, celle du vieillard impérieuse, elle craignait une catastrophe. Que ferait-elle seule ? comment s'y opposer ? Elle eut l'idée de réveiller les domestiques, de revenir avec eux, de jeter la porte en dedans, s'il le fallait. Elle courut, plus morte que vive, frappa partout, appela, demanda du secours. Elle montait, accompagnée, lorque le coup de pistolet partit. On sait le reste.

L'aspect de cette chambre était saisissant, effroyable. Ces corps inanimés, le sang qui coulait à flots, le visage défiguré du marquis, ces lumières étincelantes, cette chaleur et cette atmosphère de plomb !... La comtesse resta quelques secondes inanimée ; puis, étouffant cette répugnance, elle courut auprès de Fiorina, dont elle releva la tête qu'elle posa sur ses genoux.

— Au nom du ciel ! du secours ! s'écria-t-elle, elle respire encore ! Un chirurgien ! un médecin ! N'y en a-t-il point dans les environs ?

— A Tremezzo, madame, répondit un des domestiques, mais en ce temps-ci et à cette heure...

— Par tous les temps, par toutes les heures, il faut secourir ceux qui souffrent. Avec une barque on y sera bientôt. Allez-y, je vous en conjure. Voilà pour celui de vous qui montrera le plus de courage.

Elle sortit sa bourse et la jeta sur le bureau. Les domestiques se regardèrent. Quelques femmes avaient apporté des cordiaux, du linge. On emporta la marquise sur son lit. Après un conciliabule, deux des domestiques se dévouèrent, moyennant la somme ronde de la bourse, et descendirent vers le lac pour appeler le docteur de Tremezzo. Aurore était accourue au bruit : elle regardait d'un air étonné en conservant son mutisme habituel. Cependant les vêtements ensanglantés, la plaie profonde de la marquise firent sur elle une forte impression : elle se voila le visage de ses mains, et se rapprocha de sa sœur pour chercher instinctivement une protection.

— Qui donc a tué madame Bresca ? demanda-t-elle d'une voix tremblante en français.

— Un homme qui, semblable à notre père, préférait voir sa fille morte que déshonorée, ma sœur.

— Ah ! oui, reprit mademoiselle de Sainte-Même, oui, notre père en eût fait autant.

Fiorina ainsi couchée, sanglante, pâle, était d'une beauté merveilleuse; on eût dit une admirable statue. La perfection de ses formes, ce sein ferme et uni sur lequel le sang perlait en gouttes, eussent servi d'étude

à un peintre. On s'empressait autour d'elle; elle ne rouvrit pas les yeux; son cœur battait à peine. On essayait un premier pansement, très-inutile, puisque la balle n'était pas extraite; malgré la douleur qu'elle dut en ressentir, elle ne bougea pas.

— Le chirurgien viendra trop tard, elle n'ira jamais jusque-là ! s'écria la comtesse après plusieurs tentatives infructueuses.

— Il faut presque une heure avant qu'il puisse être ici, madame, dit la femme de charge, et je crois, comme vous, madame la marquise très-malade.

— Que faire !

— Hélas ! madame, attendre, essayer encore : c'est tout ce qui est permis à des créatures humaines.

— Renvoyez ces gens, qu'ils remontent auprès de leur maître; qu'on le mette sur son lit. Je le crois bien mort; cependant il faut tout tenter : le chirurgien le verra.

— Oh ! j'étais sûre de cette fin-là ! depuis longtemps il la médite. A quatre-vingt-douze ans : quelle force et quelle énergie !

— Pauvre Fiorina ! continua la comtesse, elle l'avait deviné. Ce soir même, il y a deux heures, à cette place, elle me l'a dit.

Les domestiques furent congédiés. Bientôt il ne resta plus que les femmes indispensables, la comtesse et Aurore assise dans un coin. Madame Dandolo sou-

tenait la mourante; elle promenait sur ses lèvres des essences, des plumes brûlées, et ses lèvres ne s'animaient pas. La responsabilité qui pesait sur elle, seule, après un événement semblable, dans une maison étrangère, dont elle n'était point la parente, à peine l'amie, et dans un temps où la guerre dispersait les autorités habituelles, l'effrayait. A qui s'adresser? A qui dénoncer le crime? Comment se taire? Où trouver la famille pour la prévenir? Si la marquise mourait, où devait-elle aller? Fallait-il laisser ce pauvre corps aux mains des mercenaires? Fallait-il attendre que le mari vînt le réclamer? Et les Français! et l'invasion! et M. Dandolo! Il y avait de quoi en perdre la tête. Elle eut recours à sa ressource ordinaire, à la prière, elle demanda à Dieu de l'inspirer. Hélas! Dieu avait sur elle d'autres desseins, et sa prière ne fut pas entendue.

Le temps passait cependant, l'aiguille marchait lentement, mais elle marchait! L'heure demandée était bientôt écoulée, la malade ne revenait point. Elle avait perdu tant de sang! La vieille femme de charge s'endormit à moitié; Aurore restait à la même place et dans la même attitude. Tout à coup, la comtesse releva la tête : elle entendait des pas dans l'escalier, des voix qui se répondaient en parlant tout bas; elle courut au-devant du médecin... ce devait être lui. A peine avait-elle touché la première marche et de-

mandé : « Qui est là? » dans la surprise d'une obscurité inattendue, que deux bras vigoureux s'emparèrent d'elle... un bâillon fut mis sur sa bouche... elle se sentit enlevée de terre, et un homme qui l'emportait comme un enfant, ou un objet inanimé, murmura à son oreille :

— Enfin !

C'était Armand ! Elle n'eut pas la force d'en entendre davantage : brisée par les émotions de la soirée, elle s'évanouit.

Des soldats en grand nombre suivaient M. de Nareil. Ils s'emparèrent des issues, fouillèrent en un clin d'œil les appartements pendant qu'Armand, qui semblait leur chef, transportait sa proie dans la pièce éclairée, celle où se trouvaient l'infortunée Fiorina et Aurore, qui s'était déjà levée pour suivre sa sœur. Elle se trouva à la porte en face du jeune homme, au moment où il allait la franchir avec son fardeau.

— Armand ! Armand ! s'écria-t-elle.

Il la repoussa de la main, en se dirigeant vers le lit pour y déposer la comtesse, et recula épouvanté à la vue de ce cadavre. Son premier sentiment fut la pitié et la sympathie, bien que sa main eût conduit celle du bourreau.

— Fiorina !

— Et moi? dit Aurore, qui le suivait en tremblant.

— Montrez-moi un endroit où je puisse déposer

votre sœur, presque aussi morte que celle-ci. Mon Dieu! qu'on appelle le major, et sur-le-champ! ajouta-t-il en se tournant vers les militaires, il y a ici de la besogne pour lui.

— Mon commandant! s'écrièrent des soldats qui avaient visité le portique, nous avons trouvé là-haut un homme avec la tête fracassée.

— On s'est donc battu, ici? demanda-t-il à la vieille femme demi-morte de frayeur.

— Il y a eu un crime, monsieur l'officier; c'est mon maître, c'est ma maîtresse...

— Ah! je comprends, répliqua-t-il.

Le chirurgien français arrivait, d'après son ordre.

— Sauvez d'abord cette dame, dit-il en montrant la comtesse, et puis occupez-vous de celle-ci, s'il n'est pas trop tard.

Les moyens ordinaires ayant échoué près d'Amaranthe, le chirurgien la saigna. A l'instant elle reprit connaissance; elle ouvrit les yeux, elle vit Armand, elle vit les personnes qui l'entouraient, et les referma sans prononcer une parole.

— Je réponds de cette dame, dit le médecin; mais il est essentiel qu'elle repose et que nulle émotion ne la replonge dans ce spasme, beaucoup plus dangereux qu'on ne pense, lorsqu'il se prolonge. Où est l'autre malade, mon commandant?

Il écouta le rapport qu'on lui fit, examina la plaie,

secoua la tête après ces expériences, et ouvrit néanmoins sa trousse pour essayer la sonde et l'extraction.

Cette opération rendit la marquise à la vie : son œil terne s'ouvrit, ses lèvres remuèrent; elle essaya de faire un mouvement. Armand était en face, elle l'aperçut.

— Armand! Armand!

Elle souleva ses bras pour les lui tendre; ils retombèrent sans force.

— Oh! je mourrai contente, balbutia-t-elle, il est là!

— La blessure n'est peut-être pas mortelle, dit le chirurgien, mais elle mourra de la faiblesse. Elle a perdu trop de sang.

— Armand! répéta la mourante, soyez béni, bien que ma mort soit votre ouvrage!

Ce cœur de marbre, excité par toutes les passions, trouva cependant un éclair de compassion.

— Pauvre Fiorina! dit-il en lui prenant la main et en la regardant longuement.

Aurore ne le quittait pas. Debout à ses côtés, elle suivait tous ses gestes, elle buvait ses paroles pour ainsi dire, elle attendait un signe, un mot : il ne semblait pas la voir.

— Ah! pauvre enfant, reprit la marquise, qui s'en aperçut, il peut dire de vous tout comme de moi. Pauvre Aurore, il ne nous aimera jamais!

Cependant madame Dandolo achevait de se remettre; elle essaya de se lever, elle ne put y réussir.

— Appelez l'officier qui était près de moi tout à l'heure, murmura-t-elle, je ne puis aller à lui.

M. de Nareil ne se fit point demander deux fois : il entra, mais avec une sorte de gêne et d'embarras très-éloignés de sa manière habituelle.

— J'ai voulu vous voir et j'espère en vous.

— Que puis-je faire?

— Où est ma sœur?

— Elle est là, à côté. Je la renverrai où elle voudra. Quant à vous, vous ne m'échapperez plus.

— Armand!

— Madame!

— Faut-il croire ce que l'on raconte de vous? Faut-il supposer que tout sentiment d'honneur, de loyauté sont éteints dans votre âme? Faut-il vous regarder comme un misérable? Moi qui aurais tant voulu vous aimer!

— Vous croirez ou vous penserez ce qu'il vous plaira, vous m'aimerez ou vous ne m'aimerez point, mais vous m'appartenez à présent, aucune puissance divine ou humaine ne vous arrachera à moi ; voilà ce qui est vrai, ce qui est sûr et ce dont il faut bien vous persuader, madame.

— Mon Dieu! répliqua la comtesse en se cachant le visage, vous le voulez donc!

— Oui, Dieu le veut, poursuivit le jeune homme, se méprenant sur le sens de ses paroles, oui, vous avez assez combattu, si vous m'aimez !

— Oh ! ne dites pas que je vous aime d'amour, Armand, ne le dites pas ! car cela n'est pas vrai, car cela ne sera jamais vrai, jamais possible, entendez-vous ?

— Eh bien ! vous serez mon esclave, s'écria-t-il avec emportement, mais vous serez mienne pour toute ma vie !

Amaranthe pleurait amèrement ; Armand se promenait par la chambre, et sa colère montait comme la mer.

— Prenez-y garde ! je suis arrivé ici avec toutes les furies de l'enfer dans le cœur : depuis plusieurs mois je les nourris, je les excite ; j'ai juré de me venger impitoyablement sur vous, sur votre mari, sur votre sœur. Ce serment, tant de fois répété et tant de fois trahi sur un de vos regards, est maintenant irrévocable.

Une anxiété sans bornes se peignait sur les traits d'Amaranthe ; elle restait immobile, enfin, relevant les yeux, elle dit avec un de ces accents dont la douceur désarmerait un tigre :

— Armand, mon mari va venir !

— Ah ! tant pis !... tâchez qu'il ne vienne point, arrêtez-le, car...

— Vous ne lui ferez point de mal!

— Je le tuerai, madame : aussi sûr que nous existons tous les deux, il ne sortira point vivant d'ici. N'est-il pas l'obstacle qui nous sépare? Ne m'a-t-il pas volé votre cœur? Sans lui, ne serions-nous pas unis maintenant? A Venise, il était le maître : il m'a fait saisir et traquer comme une bête féroce. Ici, je suis le maître à mon tour, je le ferai mourir, moi; c'est plus certain. Chacun prend son avantage.

— A Venise, il a été vous chercher dans votre cachot et vous a remis en liberté, au risque de sa vie, monsieur!

— Fausse générosité : pour me reprendre ensuite et se défaire de moi plus sûrement.

— Vous me tuerez donc aussi, car quel que soit son sort, je le partagerai.

— Vous tuer, vous? Ah! j'ai appelé ce moment de tous mes vœux; je me suis jeté dans l'armée quand la campagne d'Italie a été décidée; j'ai repris mon grade; j'en ai reconquis d'autres sur le champ de bataille, par de telles actions, j'ose le dire, que notre grand général même, notre Bonaparte, a été forcé de m'admirer. Et maintenant que je l'ai, que je le tiens, ce bonheur auquel j'aspirais plus qu'à la gloire, plus qu'aux honneurs, plus qu'à la vie, je le laisserais échapper! Oh! non! non!

La comtesse entendait ces paroles avec un frémis-

sement de crainte et d'horreur. Elle cherchait dans sa pensée quel moyen prendre pour apaiser cette frénésie, pour obtenir de cette nature indomptable un peu de raison et de pitié... et sa pensée ne lui fournissait rien. Il y avait pourtant sans doute un coin vulnérable, une corde sensible; elle essaya encore :

— Armand, pensez-vous quelquefois à votre mère?

— Ma mère? vous m'en parlez toujours! Est-ce que j'ai une mère? est-ce que j'ai été aimé? est-ce que j'ai connu les caresses d'une famille? Vous vous jouez de moi, madame. Pauvre enfant, jeté dès ma naissance à des mercenaires, emmené dans les forêts de l'Amérique, élevé par des hommes presque sauvages, où aurais-je pris les idées et les principes qui règlent vos existences en Europe? Quelle main s'est tendue vers moi? celle d'un prince insouciant, d'un ami de mon père, mon père lui-même peut-être! qui, lorsqu'il m'a eu rappelé près de lui, donné de l'or, envoyé voyager et placé enfin dans la maison du roi, a cru m'avoir généreusement payé sa dette. Une mère! moi, une mère! mon Dieu! pas même un ami!

— C'est vrai! pensa madame Dandolo, et Dieu se venge sur moi maintenant!

— La société m'accuse : en a-t-elle le droit? N'est-ce pas elle qui m'a repoussé, qui m'a puni des fautes de mes parents? N'ai-je pas expié ma naissance depuis mon premier soupir, tandis que probablement les

vrais coupables, honorés, respectés, heureux, jouissent de tous les biens de ce monde ! Ah ! si vous saviez, mes belles dames, quelle est la vie d'un pauvre enfant que vous jetez sur le chemin sans guide, sans appui, sans espérance d'avenir, vous seriez plus sévères et plus réservées, j'aime à le croire, ou vous sauriez racheter vos faiblesses en ayant la force d'être mères au moins, si vous n'avez pas su être épouses. J'ai bien souvent maudit la mienne !

— Ne maudissez pas votre mère, Armand ! Pouvez-vous savoir ce qu'elle a souffert, ce qu'elle a eu de tourments et de douleurs ? Il est des positions...

— Il n'en est aucune qui autorise l'abandon de son enfant. Je l'aurais tant aimée, ma mère ! Sous ses yeux je serais devenu un homme bon, un homme généreux. peut-être un homme remarquable. Il y a en moi d'excellents instincts, étouffés sous mes passions parce que mes passions se sont développées sans entraves. Je ne me dissimule rien : je sens que je suis perdu ; je sens que tôt ou tard je mourrai victime de moi-même, de mes folies et de mon passé. Du moins, j'aurai connu le bonheur près de vous, ma seule affection, mon seul amour. Si vous m'aimiez, je ne voudrais plus du ciel de Dieu, quand même il me l'offrirait en échange.

— Mon commandant, puis-je entrer ? Je vous demande pardon, si je vous dérange ; mais la mort n'at-

tend pas, et la pauvre dame va mourir : elle vous appelle, elle appelle cette dame aussi, dit le chirurgien, en se montrant à la porte.

— Oh ! j'y cours ! s'écria la comtesse... et vous aussi, n'est-ce pas ?

M. de Nareil était ému : il avait évoqué des souvenirs qui le remuaient jusqu'au fond du cœur. Il entra dans la chambre où Fiorina se mourait, presque les larmes aux yeux. Amaranthe était déjà agenouillée près de son lit.

— Ma bonne amie, disait-elle, quitterez-vous ainsi ce monde sans songer à l'autre ? Ne voulez-vous pas qu'on appelle un prêtre ? il vous consolerait, il vous soutiendrait.

— Il me défendrait de le voir et de penser à lui.

— Peut-être aura-t-il plus d'indulgence.

— Il faut d'abord que je parle à Armand : où est-il ?

Madame Dandolo s'écarta, Armand venait.

— Armand, écoutez-moi : ma mort pourrait vous porter malheur ; je ne vous gênais point, et ce vieillard que vos paroles ont tué aussi, portera témoignage contre vous dans l'éternité.

Elle s'arrêta un instant : elle suffoquait.

— Soyez tranquille, je vous pardonne, je vous bénis, je vous aime. Dieu me pardonnera, comtesse, en faveur de cette mort cruelle, et de tout ce que j'ai souffert. Et puis, il ne m'aime pas !

Le jeune homme tenait sa main; il se pencha et posa ses lèvres sur son front.

— Vous vous trompez, Fiorina, je vous aime. Je me repens de vous avoir perdue, et si vous pouviez vivre, vous seriez mon amie...

Comme si elle eût attendu cette assurance, le visage de la mourante s'illumina d'un rayon. Elle se souleva toute seule, joignit les mains, leva les yeux au ciel.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, vous me pardonnerez, car il m'aime, il me l'a dit, et vous m'avez permis de l'entendre avant de mourir.

Puis ses lèvres blanchirent, ses joues se décolorèrent, ses membres s'agitèrent d'un mouvement convulsif; elle essaya de sourire et d'ouvrir les yeux, prononça le nom d'Armand et s'éteignit.

Un long silence succéda à son dernier soupir. La comtesse priait, agenouillée; Aurore, assise à côté d'elle, pleurait des larmes silencieuses, tombant une à une sur ses mains jointes. M. de Nareil n'avait pas changé d'attitude : il semblait atterré; pour la première fois, le remords envahissait son âme.

— Oh ! je suis maudit ! dit-il en se levant ; il est impossible que je sois jamais heureux !

VI

Le jour commençait à poindre, et sur le lac, si tranquille la veille, se croisaient des barques chargées de soldats. Ils envahissaient les villages, occupaient les villas, se faisaient ouvrir les portes fermées; enfin toutes les horreurs et les nécessités de la guerre. Balbianino était un poste important; celui qui l'occupait tenait presque la clef du pays. Armand ne l'ignorait pas. Il secoua ses inquiétudes, ses regrets pour veiller aux soins de son commandement et en remplir les fonctions. En partant, il recommanda, sous des peines sévères, un profond respect, des soins assidus, une surveillance rigoureuse pour les dames qu'il laissait à Balbianino.

— Que personne ne leur parle, que nul ne les approche. Que le corps du marquis et celui de sa belle-fille restent exposés et veillés sous le portique, selon les cérémonies religieuses : on a été chercher un prêtre à Tremezzo. Je reviendrai dans une heure. Si quelque Italien se présente, il est prisonnier de guerre; qu'on l'arrête et qu'on le veille soigneusement.

La comtesse et sa sœur restaient enfermées. Aurore

se refusait toute nourriture; elle pleurait, assise ou plutôt couchée sur un sopha. Elle resta ainsi jusqu'au soir. Madame Dandolo avait cessé de l'importuner, voyant qu'elle n'en obtenait que des impertinences Armand rentra, mais il ne les troubla pas. Depuis le matin, un changement réel s'opérait en lui. Il se sentait meilleur ou du moins jamais il ne s'était senti si désolé de ne pas être bon.

— Laissons-les, ces pauvres femmes, pensa-t-il, je les ai fait assez souffrir. Qu'elles se reposent !

Il ne dormit pas de la nuit. Au point du jour, au moment où il partait pour l'enterrement des deux victimes, on lui signala une ordonnance. Le général en chef le constituait commandant des environs, en lui donnant tout pouvoir pour agir selon qu'il le jugerait convenable.

La cérémonie se fit à l'église de Tremezzo. La comtesse y assista voilée de noir des pieds à la tête. On ne rendit aucun honneur à l'assassin, mais la marquise reçut ceux auxquels elle avait droit. Armand conduisit le deuil. Jamais les contrastes de cette nature multiple ne s'étaient révélés d'une façon plus marquée que depuis ces quelques jours. Il y avait en cet homme l'étoffe de grandes choses : il ne fallait que les développer et les mettre en lumière. Le malheur l'aurait fait peut-être; mais les passions furent plus fortes que lui. Il revint à Balbianino sans parler à personne,

lorsqu il eut vu la dernière pelletée de terre tomber sur ce cœur qui l'avait tant aimé.

— Adieu, pauvre Fiorina ! personne ne m'aimera comme toi !

Au lieu de monter au portique, où il établit son quartier général, il resta seul dans la barque et se fit conduire de l'autre côté du lac. Pendant cette traversée, des pensées de toutes sortes l'agitèrent : il se représenta sa vie, ce qu'il avait éprouvé, ce qu'il avait souffert et fait souffrir. Son inconvenable amour pour la comtesse, le premier sentiment de son âme, y palpitait avec plus de force que jamais. Il se rappelait son désespoir quand il apprit son mariage, la rage de vengeance qui le poussa à se faire aimer d'Aurore, à l'enlever, à devenir maître de sa fortune et de sa main afin de punir l'orgueilleuse femme qui l'abandonnait; et ces irrésolutions, et ces changements, et ces revers si familiers à la passion ! et ces désirs effrénés de ne point réussir à ce qu'il voulait néanmoins, et ces craintes, et ces impressions diverses qui donnent à un homme passionné les mille faces du caméléon ! Il avait fait de mademoiselle de Sainte-Même un instrument qu'il brisait maintenant, car elle ne résisterait pas au coup qui la frappait.

— Ah ! je suis un misérable, et si j'avais le courage de mourir !... Mourir ! et elle ! la quitter, la perdre ! Oh ! non, plutôt mettre le feu à l'univers entier !

plutôt nous ensevelir ensemble sous ses ruines!

Quand il revint à Balbianino, il trouva ses soldats occupés à un jeu bien digne de leur ignorance : ils tiraient à la cible sur les statues de saints. J'ai vu la marque de leurs balles; elle y est encore, et un saint Augustin a eu le bras cassé.

— Mon commandant, un prisonnier, dit le chef de poste.

— Où est-il ?

— Ici, dans cette vieille église.

— Qu'on l'amène. C'est un Italien?

— Oui, mon commandant.

— Et il s'appelle ?...

— Le comte Dandolo, dit une voix grave.

— Et Andrea, pâle, ses habits en désordre, se présenta debout sous la porte.

Armand devint plus pâle que lui.

— Ah ! c'est vous ? dit-il.

— C'est moi. Vous savez ce que je viens faire, qui je viens chercher ici ?

— Oui... oui... qui vous venez chercher... je sais...

— J'espère que vous allez donner des ordres pour qu'on me rende ma belle-sœur, mes gens.

— Votre belle-sœur?... vos gens? certainement, quand vous voudrez.

— A l'instant même. Où est madame Dandolo?

— Peu m'importe ce que vous en penserez, s'écria

le jeune fou en éclatant, madame Dandolo ne sortira pas d'ici!

— Je me trompe, je dois me tromper, insista le comte: ce n'est pas vous, monsieur de Nareil, ce n'est pas *vous* qui parlez ainsi. La comtesse est libre, elle va me rejoindre, et nous partons à l'instant.

D'un geste impérieux, Armand éloigna les témoins de cette scène. Le comte était libre, mais désarmé. Une seule personne pouvait les entendre : c'était Carmenti, tapi derrière un platane; sa connaissance avec les deux partis lui avait assuré une neutralité dont il usait largement pour le bien de tous, autant que cela dépendait de lui.

— Monsieur Dandolo, continua M. de Nareil, vous êtes le mari d'une femme que j'aime depuis dix ans, que j'ai poursuivie depuis dix ans, à travers tous les obstacles; cette femme est en ma possession, vous venez la réclamer : que feriez-vous à ma place?

— Je ferais ce que j'ai déjà fait, monsieur, je rendrais la liberté à mon rival.

— Et vous conserveriez Amaranthe? Vous avez raison! c'est ce que vous avez déjà fait. Partez donc, monsieur le comte; mademoiselle de Sainte-Même, vos domestiques, vos bagages vous suivront où il plaira de vous faire conduire, avec un laisser-passer vous mettant à l'abri de toute inquiétude.

— Monsieur, je ne partirai pas sans madame Dandolo.

— Vous êtes prisonnier de guerre, pris les armes à la main; on m'en a fait le rapport; à votre arrivée, vous avez tenté de vous défendre. Vous êtes donc dans la catégorie de ceux qu'on fusille sans procès. J'en suis le maître : un mot de moi, et, au lieu de ces hochets de marbre, c'est vous qui servirez de but à mes soldats.

— Quand il vous plaira : je suis prêt.

— Partez donc! Ne voyez-vous pas que je recule? Ne voyez-vous pas que je résiste de toutes mes forces à la tentation qui me pousse? Si vous restez, si vous prononcez encore son nom, si vous réclamez vos droits, je ne serai plus le maître de ma jalousie, je me débarrasserai d'un obstacle : c'est vous qui l'aurez voulu.

Au moment même, la comtesse descendit en courant la pente et tomba comme une bombe entre eux deux; se jetant au cou de son mari :

— Vous n'oseriez pas! dit-elle.

Le premier mouvement d'Armand fut la surprise; mais la durée d'un éclair suffit pour le remettre. Ses passions contenues par ce qu'il avait entendu depuis la veille se déchaînèrent; ses mouvements impétueux révélèrent cette agitation. Il porta la main à son épée; il eût cloué le comte à la muraille, sans le crainte de

blesser sa femme, qui le tenait embrassé. Il sentit le désavantage que lui donnait cette frénésie dans un moment aussi grave, et appelant à lui toute la puissance de son organisation, il se força à une tranquille colère.

— Sergent! cria-t-il, à la porte du corps de garde établi dans l'ancienne église, un peloton de dix hommes, les armes chargées, prêt lorsque je le demanderai; d'ici là qu'on me laisse!

Il reprit sa promenade sur la terrasse, au bout de laquelle le comte et la comtesse, appuyés l'un sur l'autre, près d'une charmille, se parlaient bas. Armand se faisait une violence surhumaine, il commandait à sa fureur. Ces combats se reflétaient sur son visage, d'une pâleur effrayante. Après plus de dix minutes de silence, il s'arrêta devant le groupe désolé, et fixant ses regards sur le comte, il lui dit :

— Vous me connaissez, monsieur, vous savez depuis longtemps quelle passion fatale m'attache à la femme que vous m'avez ravie; vous savez encore, car vous autres, inquisiteurs d'État, vous savez tout, et vous l'étiez, j'en ai les preuves; vous savez, dis-je, ce que j'ai fait, ce que j'ai risqué pour me rapprocher d'elle; vous connaissez mon indomptable caractère, et quand je vous aurai dit : Je l'ai, je la veux, je la garderai! vous ne douterez pas que ma décision ne soit irrévocable.

Amaranthe se pressa davantage contre son mari.

— Vous allez être fusillé comme un chien, c'est mon droit; j'en ai l'ordre formel : si je vous sauve, je manque à mon devoir. Il dépend de la comtesse que vous viviez ou que dans dix minutes votre corps percé de balles soit à ses pieds, inanimé...

— Mon Dieu ! s'écria la comtesse.

— Vous l'avez entendu. Les armes sont chargées. Je ne m'emporte plus, vous le voyez, je parle avec calme, j'ai une résolution ferme, et quelle que soit votre décision, je suis sûr de vous conserver. C'est à vous de choisir.

Armand disait vrai : il était plus effrayant dans sa tranquillité que dans sa fureur de la veille. On y voyait une décision immuable. La comtesse la sentit à ce froid mortel que les impassibilités portent au cœur, dans les grandes circonstances de la vie. Elle se tourna vers son mari, elle s'agenouilla à ses pieds.

— Monsieur le comte, lui dit-elle d'une voix ferme, dans une circonstance aussi solennelle, où il s'agit de votre vie et de l'honnenr de votre maison, que m'ordonnez-vous de faire?

— Il faut que je meure, Amaranthe !

— Et lorsque vous serez mort, cet homme ne lâchera pas sa proie. Je puis bien vous jurer de vous suivre, mais il a la force, et je n'arriverai probablement que souillée devant vous.

Armand suivait de l'œil tous les mouvements du comte; il le vit pâlir, se consulter en lui-même, entourer sa femme de ses bras et la soulever de terre : il devina son projet. Plus prompt que la pensée, avec sa force herculéenne, il se jeta sur lui, lui arracha madame Dandolo, le contint d'une main seule, et, appelant ses hommes, il dit d'une voix aussi ferme que sa volonté :

— Attachez cet homme!

L'ordre fut exécuté. Un geste d'Armand congédia les soldats, auxquels le patricien et la noble dame n'avaient pas daigné demander un secours inutile.

— Maintenant, madame, reprit-il, vous pouvez délibérer sans influence. Je vous attends.

La comtesse ne l'entendait pas : son attention se concentrait sur son mari; elle semblait se consulter, le consulter lui-même du regard, et ce regard chaste, assuré, était lui seul une garantie contre une lâcheté. Le silence n'était interrompu que par le sable qui criait sous les pas d'Armand et les pierres qu'il faisait rouler dans le lac.

— Andréa, dit la jeune femme en mettant la main sur son sein, mon Andréa, mon bien-aimé, je ne puis me résoudre à vous perdre, à me perdre moi-même, et ce malheureux avec nous, lorsque j'ai le moyen de nous sauver tous. J'ai rempli plus que mon devoir, et Dieu, j'en suis sûre, n'en exige pas davantage. Atten-

dez-moi ici, Armand; jurez-moi sur votre vie que d'ici à mon retour il ne sera rien fait au comte; et si je ne vous apporte pas une réponse sans réplique, vous ferez de lui et de moi ce que votre haine désirera.

— Allez! je vous le jure; mais je vous attends!

La comtesse s'approcha d'Andréa, déposa un long baiser sur son front pâle, en lui disant :

— Et vous aussi, attendez-moi, mon ami

Puis elle monta vers le pavillon supérieur, d'un pas lent, mais ferme; elle allait accomplir une grande œuvre, elle allait se parjurer, mais pour sauver son mari, pour empêcher un grand crime : sa conscience lui dictait son devoir. Pendant son absence, les deux hommes ne prononcèrent pas un mot. Elle revint, au bout de quelques minutes, accompagnée de sa sœur, et portant la cassette léguée par madame de Sainte-Même, dont il a été question au commencement de ce récit. Aurore la suivait à regret; lorsqu'elle aperçut Armand, elle s'arrêta et resta appuyée contre la muraille. Madame Dandolo avait repris sa sérénité; elle regarda M. de Nareil d'un œil assuré.

— Ordonnez qu'on ôte les liens dont vous déshonorez ces mains généreuses; je vous engage ma foi qu'il ne sera rien tenté pour me soustraire à votre tyrannie.

Armand délia lui-même les cordes dont les bras du comte étaient rougis.

— Pour entendre ce que je vais dire, mon mari doit être libre et debout. Je vais trahir un secret confié par la mort, je vais manquer au plus solennel des serments; si je fais mal, que le châtiment retombe sur moi seule. Il faut que tous les mystères cessent entre nous quatre, qui nous appartenons de si près, puisque je ne puis empêcher un sacrilége que par cette révélation terrible. Armand, si je vous ai aimé, si je vous aime en dépit de tout, en dépit de vos fautes, de vos crimes même, en dépit de vos persécutions et de vos infamies, c'est que ma mère fut votre mère, c'est que vous êtes mon frère, entendez-vous?

— Mon Dieu! s'écria Aurore en s'élançant vers la comtesse, et le mien aussi, apparemment?

— Et le vôtre aussi, Aurore; voilà pourquoi je vous ai arrachée à son amour.

La pauvre enfant n'en entendit pas davantage : elle tomba raide aux pieds de sa sœur. Madame Dandolo la releva, l'appuya sur ses genoux, avec la sollicitude d'une mère. Armand restait immobile, la tête basse, les bras attachés au corps, pendant que le comte secondait sa femme et transportait mademoiselle de Sainte-Même dans son appartement. En les voyant partir, le jeune homme sortit de sa léthargie et les suivit en leur disant, avec la brusquerie d'une grande douleur :

— Laissez cette enfant au chirurgien et donnez-moi

les preuves de ce que vous dites, si vous ne voulez pas que je me brise la tête contre ces rochers.

Armand montra du doigt la cassette.

— Qu'y a-t-il là-dedans? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Les secrets de notre mère, l'honneur de notre famille.

— Il est donc bien sûr que je suis votre frère, et que mon amour?...

— Doit changer de nom, Armand. Vous avez pris l'instinct de la nature pour celui de la passion.

— Oh! j'ai pris le lot du malheur dans la main de la destinée! murmura-t-il. Quel fut mon père? demanda-t-il ensuite.

— Le chevalier de Sainte-Même, le cousin de mon père : nous sommes doublement de la même race.

— Grand Dieu! s'écria le comte en rougissant.

— Ma mère fut innocente, monsieur; elle apprit trop tard le crime qu'elle a expié toute sa vie.

— Achevez! achevez! poursuivit Armand, j'ai hâte de tout savoir; plus tard, je n'aurais pas le courage de l'apprendre.

— Hélas! c'est une triste histoire. Ma mère était créole de la Louisiane, orpheline et fort riche; elle avait pour tuteur M. de Sainte-Même, notre aïeul, qui la fit venir en France. On l'éleva près de lui, avec son neveu, votre père, Armand, auquel vous ressemblez

d'une manière frappante : aussi ma malheureuse mère vous a-t-elle *soupçonné* à la première vue. Les deux jeunes gens s'aimèrent. M. de Sainte-Même feignit de n'en rien voir, son projet étant de marier ma mère à son fils, dont le caractère, la conduite, les inclinations promettaient à sa pupille un bonheur que le chevalier ne pouvait lui offrir. Mon oncle était beau comme vous, indomptable et brave comme vous, passionné comme vous l'êtes. Il passait sa vie à la cour et surtout au Temple, où M. le prince de Conti le prit en grande affection, malgré ses égarements.

« Quand ma mère eut dix-huit ans, son tuteur lui annonça ses résolutions. Elle n'osa point résister : celui qu'elle aimait était loin. Elle implora la bonté de mon aïeul ; elle lui avoua ses engagements. Il lui répondit que, par tendresse pour elle, il ne consentirait jamais à la donner à un pareil vaurien ; qu'il la mettait sous la protection de son fils, le meilleur, le plus noble, mais aussi le plus sévère des hommes ; que lui seul pouvait la sauver et la garantir des poursuites du chevalier, et qu'il fallait tout à l'heure devenir sa femme.

« Elle était timide, elle n'insista pas; elle se résigna en souffrant mille morts, mais persuadée, d'après les discours de son tuteur, que mon oncle s'était joué d'elle, qu'il ne l'aimait pas et qu'il ne voulait que sa perte. Elle l'aimait toujours, néanmoins; elle donna

sa main sans son cœur. Le chevalier voyageait au loin. Mon père occupait un poste élevé dans la diplomatie. Après quelques mois d'union, il dut partir et se séparer de ma mère, dont la santé ne lui permettait pas de le suivre : elle commençait déjà cette terrible maladie causée par le chagrin, et qui l'a tuée.

« M. de Sainte-Même resta quinze mois absent. Le chevalier revint pendant ce temps et employa toutes les séductions de l'amour près d'une femme à qui l'horreur du crime donna la force de résister.

« Mon père, libre enfin, croyait-il, annonça son arrivée. Son cousin, oublieux de notre honneur à tous, conçut un plan atroce pour obtenir par ruse ce que la vertu lui refusait.

« Il gagna la femme de chambre favorite de la marquise, il gagna le valet de chambre de mon père, envoyé en courrier pour apporter cette bonne nouvelle. Ma mère fut prévenue par tous les deux, en grand mystère, que son mari arriverait la nuit, qu'il se faisait une fête de la surprendre; que, pour le charmer, elle devait avoir l'air de ne se douter de rien.

« La pauvre femme soupira fort : sa solitude lui faisait paraître la chaîne moins lourde. Elle se résigna pourtant et tâcha de se conformer de son mieux aux intentions de son mari. La perfide soubrette lui ôta soigneusement les lumières, introduisit le séducteur, et le crime fut consommé.

« La seule ressemblance que les deux cousins eussent entre eux était celle de la voix. Le chevalier le savait, et il en abusa : ma pauvre mère fut tout à fait trompée. Le matin seulement, la fraude se découvrit. Depuis plusieurs heures le perfide l'avait quittée ; elle apprit facilement que son mari n'était pas revenu, et même une nouvelle lettre de lui annonça que des difficultés nouvelles retardaient indéfiniment son retour. Ma mère était grosse !

« Elle fut sur le point de devenir folle. A qui se confier dans une position semblable ? A qui avouer un pareil déshonneur, un pareil forfait ? La pensée du suicide ne la quitta pas pendant cette mortelle grossesse, et, chose étrange ! la seule raison peut-être qui l'en préserva, fut l'amour qu'en dépit d'elle-même elle conservait pour son séducteur, et qu'elle reportait sur son enfant. Elle était mère, elle voulut vivre.

« Heureusement mon père ne revint point avant une année. Son perpétuel état de souffrance, la retraite dans laquelle elle vivait, lui permirent de cacher son état. Elle eut pour unique confidente une créole, amenée par elle en France, qui reçut son fils sans se douter quel en était le père, et qui l'emporta dans son pays. C'est par elle que vous avez d'abord été élevé, Armand.

« Mon père, vous le savez, était un de ces hommes rares, de la trempe du marquis de Bresca, pour les-

quels l'honneur est tout. S'il eût soupçonné l'existence de ce pauvre enfant il l'eût tué, il eût tué ma mère; et, quant à son cousin, aucun châtiment ne lui eût semblé égal à son crime. Ma mère n'avait jamais voulu le revoir, et son beau-père étant mort dans l'intervalle, toute communication cessa entre eux.

« A son retour, mon père se trouva chef de famille. Il en accepta les devoirs. Ma mère se fit une violence extrême pour ne pas se jeter à ses pieds et lui avouer qu'elle n'était plus digne de lui. La sûreté de son fils et celle du chevalier seule l'en empêchaient; mais elle s'imposa la dure expiation de renoncer aux plaisirs de son âge et de sa position; elle se jeta dans une direction austère et conserva toute sa vie la réputation la plus inattaquable. Peu à peu elle s'attacha à son mari. Nous vînmes au monde : ce fut un lien. Sa sollicitude vous suivait néanmoins, Armand, et elle versa bien des larmes sur votre absence.

« Votre père continuait le cours de ses débordements; il se livrait à toutes les extravagances du jeu et de la débauche. Tant qu'il n'alla pas plus loin, son cousin se contenta de le réprimander, en fournissant à sa dépense; le jour où il oublia l'honneur, son arrêt fut irrévocable. M. de Sainte-Même obtint une lettre de cachet pour le transporter aux colonies; il lui refusa tout, il le déshérita même du nom qu'il traînait dans la fange. Le chevalier, obligé de céder,

ne le pardonna point. Ma mère s'était en vain traînée aux pieds de son mari pour obtenir sa grâce, et le coupable, au contraire, la prit en haine, jura de se venger d'elle, persuadé qu'elle seule inspirait à mon père cette sévérité. Il connaissait l'habitation de son fils, il savait la passion de ma mère pour cet enfant, il résolut de le lui enlever, et, pour le faire, une nouvelle trame ne lui coûta pas. M. le prince de Conti lui avait conservé ses bontés en dépit de tout. Il avait éprouvé plus d'une fois le caractère chevaleresque et plein de bonté de ce prince : il lui écrivit, lui confia son secret, en donnant à Armand une mère imaginaire et morte : il peignit en traits de feu les persécutions dont le pauvre petit être serait entouré, maintenant qu'il ne pouvait plus le défendre, se posa comme un père au désespoir, et obtint de S. A. S. qu'elle se chargerait de son avenir, et qu'elle ne révélerait jamais son existence à qui que ce fût. C'est alors que vous quittâtes vos protecteurs et que commença une nouvelle existence. On annonça votre mort à ma mère, pour ne pas avoir à rendre compte de votre disparition. Elle le crut, malgré de secrets pressentiments, de légers indices, et ne s'en consola jamais. Elle me laissa une lettre, par laquelle elle me suppliait de vous chercher, de faire ce que la crainte d'être découverte par mon père l'avait empêchée de faire. Votre ressemblance achevait de lui donner des soupçons.

J'obéis; je vis M. le prince de Conti : il m'avoua tout. J'acquis une certitude, et dès lors je ne m'occupai que de vous.

« Lorsqu'à mon retour j'appris l'amour d'Aurore, je crus devoir invoquer l'autorité de mon père pour empêcher un crime. Je lui dis votre naissance obscure, votre position, votre caractère, ce qu'il fallait qu'il connût. Il défendit à sa fille de vous aimer, sous peine de sa malédiction. Vous savez le reste.

« Voilà ce que j'avais à vous apprendre, ce que j'avais juré de cacher à la terre entière. Ma mère ne détruisit point les fatales lettres échangées, après le crime, entre son cousin et elle. Une voix secrète lui disait que vous existiez encore; elle risqua de se compromettre pour vous conserver les preuves de votre naissance et des droits à la protection de celui qui vous avait mis au monde.

— Et comment mourut mon père? demanda Armand avec une profonde ironie, sur quelque échafaud ou à quelque gibet de grand chemin?

— Votre père mourut en duel, tué par un mari dont il avait séduit la femme. Mon père s'y montra insensible; mais ma mère n'a pas passé un jour sans le pleurer et sans prier pour lui. C'était une sainte, Armand!

— Comme vous, ma...

Il se leva vivement et s'enfonça sous les arbres.

Lorsqu'il revint, son visage était bouleversé. Il tendit les deux mains à Andréa, à sa femme, qui l'attirèrent vers eux pour l'embrasser. Il se recula doucement.

— Pas encore, murmura-t-il, pas encore, je ne puis ! Ah ! le crime est dans notre sang, je ne m'étonne plus ! Et Aurore, la pauvre Aurore ! ayez-en bien soin, ma sœur !

Ce mot sembla lui arracher l'âme.

— Vous aurez ce soir les papiers nécessaires pour continuer votre route, pour vous rendre où il vous plaira d'aller. Vous me laisserez cette cassette, Amaranthe, c'est tout ce que je réclame. J'aurai besoin de l'ouvrir souvent pour croire à ce qu'elle renferme.

Il resta encore quelques minutes avec eux, puis il les pria de l'excuser, et, ordonnant qu'on lui armât une barque, il se rendit sur le lac. Ils le revirent le soir, bien peu de temps avant de se séparer : il les regarda longtemps en silence.

— Monsieur le comte, elle est heureuse, n'est-ce pas ? vous l'aimez ?

— Demandez-le-lui, répliqua le comte.

Il soupira profondément et sortit. Le lendemain, il ne parut pas : il était sorti de grand matin, leur dit-on. Vers midi, un sous-officier remit au comte un grand paquet cacheté ; c'étaient ses passeports, auxquels étaient joints ces quelques mots :

« Vous ne me reverrez plus. Je ne puis rester dans

le monde, où mes mauvaises passions m'entraîneraient, comme mon père, à quelque infamie dont vous auriez à rougir. Et puis, je ne guérirai jamais de ma folie. Soyez heureux, et oubliez-moi tous; à dater d'aujourd'hui, je n'existe plus pour personne. »

En effet, malgré des recherches minutieuses, il fut impossible de découvrir ce qu'il était devenu. Il envoya sa démission au général en chef et il partit. On le crut dans quelque Trappe ou dans les déserts de l'Amérique. La comtesse en conserva, comme sa mère, une mélancolie inconsolable.

La pauvre Aurore resta folle, et sa sœur ne la quitta plus. Elle ne vit jamais dans Armand que le fiancé de son cœur, et ses regrets étaient déchirants. La comtesse la soignait jour et nuit. Lorsque Andrea suppliait sa femme de prendre quelque repos :

— Non, disait-elle, mon ami, nous expions pour ma mère, et son âme en sera purifiée. Dieu m'a envoyé cette tâche, je n'y faillirai pas!

Balbianino a presque toujours été inhabité depuis cet événement, sauf à courts intervalles, et la fatalité semble peser sur ses murs témoins de tant de douleurs et de larmes.

FIN

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

E. GIRARD et A. BOITTE, ÉDITEURS, 42, RUE DE L'ÉCHIQUIER
PARIS